

Maria Twissan
1799

T A B L E A U

D E

P A R I S.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée.

Nemo omnes , neminem omnes fefellerunt.

T O M E VI.



A A M S T E R D A M.

1 7 8 3.

THE NEW

BY

J. A. M. E.

OF THE

OF THE

OF THE

THE NEW



THE NEW



T A B L E A U

D E P A R I S.

C H A P I T R E C C C C L V.

Décrotteurs.

ON fait que Paris se nommoit jadis *Lutetia* ; *Ville de boue* ; mais on ne fait pas au juste à quelle époque l'industrie enfanta l'*art du décrotteur*, si nécessaire de nos jours dans cette sale & grande ville. On a beau marcher sur la pointe du pied, l'adresse & la vigilance ne garantissent point des éclaboussures. Souvent même le balai qui nettoie le pavé fait jaillir des mouches sur un bas blanc. L'utile décrot-

teur vous tend au coin de chaque rue une brosse officieuse, une main prompte ; il vous met en état de vous présenter chez les hommes en place & chez les dames ; car on passera bien avec l'habit un peu rapé, le linge commun, le mince accommodage ; mais il ne faut pas arriver crotté, fût-on poète.

C'est sur le Pont-Neuf qu'est la grande manufacture ; on y est mieux décrotté ; on y est plus à son aise, & les voitures qui défilent sans cesse, n'interrompent point l'ouvrage. La célérité, la propreté distinguent ces décrotteurs-là ; ils sont réputés maîtres ; ailleurs vous risquez de rencontrer un apprentifignare, à qui vous confiez votre jambe, & qui prenant le polissoir au lieu de la vergette, étend sur un bas de soie blanc, une cire noire & gluante que la plus habile blanchisseuse ne pourra effacer. Quel désastre pour celui qui n'a que cette paire de bas de soie blancs, & qui est invité à dîner chez une duchesse, pour lui lire ensuite une petite comédie ou un poëme érotique !

Auteurs qui craignez ce revers , ne vous adressez qu'aux maîtres-décrotteurs du Pont-Neuf. S'il pleut , ou si le soleil est ardent , on vous mettra un parasol en main , & vous conserverez votre frisure poudrée , agiément que vous préférez encore à la chaussure.

Les décrotteurs sont libres ; ils ne paient rien au roi. Dès qu'ils ont acheté une fellette & deux brosses , ils peuvent exercer par-tout leur talent , qui leur appartient en propre : avantage très-rare à Paris.

Souvent celui qui fait parler & écrire , ne peut ni écrire ni parler au bureau ; des usages tyranniques enchaînent le talent. Point de *stage* chez les décrotteurs ; ils ne demeurent point les bras croisés à voir travailler leurs camarades ; ils prennent la brosse & ils disent comme ce peintre célèbre : *& moi je décrotte aussi.*

Point de jalousie parmi eux ; vous appelez un décrotteur , quatre ou cinq accourent la fellette à la main , & dans leur zele la poussent un peu rudement contre votre jambe.

Vous faites un choix & les autres s'en vont gaie-
ment & sans murmurer. Le fort ne bat pas le
foible ; l'habile ne cherche pas à détruire ou
à ridiculiser son confrere. Voit-on la même
égalité dans les illustres académies & autres
synodes du royaume ?

Les honoraires de la brosse sont fixés ; &
plût à Dieu que ceux des secretaires de rap-
porteurs le fussent aussi. Point de fraude ,
point de monopole chez ces Savoyards va-
guans. De tems immémorial , dans toutes les
saisons , à la porte des spectacles ou ailleurs ,
quelles que soient les variations des comesti-
bles ou le haussément des monnoies , on paie
invariablement *deux liards* pour se faire ôter
la crotte des bas & des fouliers.

Ces décrotteurs sont bons citoyens ; leur
empressement à crier *vive le roi* , met sou-
vent en train le peuple qui étoit froid & dis-
trait ; & ils ne se servent jamais de *cire an-
gloise* , à cause de l'épithete. Ils aiment mieux
délayer de la suie de cheminée dans de l'huile ;
ce qui fait que de jolies dames , montant en

voiture avec des décrottés de cette espece , ont leurs jupons blancs tout tachés & d'une maniere ineffaçable. Les femmes qui ne se méient guere d'inimitiés nationales, devroient recommander à tous leurs suivans la *cire angloise* qui ne tache point.

A la convalescence de Louis XV , lorsque tout Paris, dans la convulsion de la joie , remercioit le ciel de lui avoir rendu son précieux monarque , un décrotteur voulant partager l'alégresse publique , acheta une chandelle , la coupa en quatre & en illumina les quatre coins de sa sellette , *le seul espace qui fut à lui*. Un autre décrotta *gratis* lorsque les comédiens donnoient *gratis* une représentation de Cinna , & que l'hôtel-de-ville dans sa munificence jetoit des pains *gratis* à la tête du peuple.

Chassé, acteur de l'opéra , se faisant un jour décrotter , (car les acteurs de l'opéra n'ont point de voiture , cela appartient seulement aux actrices) la besogne faite , le décrotteur ne voulut rien recevoir. *Pourquoi donc ?*

lui dit Chassé. — *Entre confreres il ne faut rien prendre ; je fais les monstres à l'opéra comme vous faites les rois. Voyez ce drôle qui mettoit sur la même ligne son rôle de monstres avec le rôle d'un Agamemnon !*

Si les décrotteurs animent les *monstres*, ils font aussi les *dieux* voltigeans & descendent de l'Olympe. Quand un dieu ailé doit franchir l'espace des airs, & que l'on craint que le célèbre acteur ne se rompe le col, on habille un décrotteur, on lui donne un vêtement semblable à celui du dieu ; il traverse le théâtre sur la corde horizontalement tendue ; l'œil est trompé & l'acteur sort de la coulisse sans avoir exposé au jeu d'une poulie son existence chantante.

Enfin, les décrotteurs, toujours modestes & toujours utiles, ont, sans le savoir, rendu depuis peu un service essentiel au public. Lors de la construction de la nouvelle salle de l'opéra sur les boulevards, il s'agissoit de constater sa solidité. Pour en faire l'essai, on

invita tous les décrotteurs & Savoyards de Paris , qui avertirent leurs connoissances. Ils remplirent les loges , l'orchestre , l'amphithéâtre ; ils foulèrent les escaliers , les foyers , les coulisses , les corridors , d'un pied non léger ; c'est ce qu'on vouloit. Quand on vit que la salle tenoit bon , le lendemain le beau monde , paré , parfumé , vint s'y asseoir avec sécurité.

On appelle cela *essayer une salle*. Or sans les décrotteurs , vous qui l'aviez bâtie , & vous si consommés en prudence , si intelligens en moyens , dites comment auriez-vous fait pour rassurer le beau monde sur la chûte problématique de l'édifice ? Mais les décrotteurs aiment à visiter *gratis* une salle d'opéra , sur-tout quand elle est neuve. Vous leur en avez ouvert les portes sans les faire payer , & Dieu voulut que leur admiration ne leur coûtât rien ce jour-là. Que direz-vous , races futures , de la profonde invention de notre siècle , pour prouver à la cour & à la ville qu'une salle ne culbutera point ?

CHAPITRE CCCCLVI.

Gouvernante.

SE marier n'est pas chose aisée à Paris, sur-tout pour un homme entre deux âges & d'une fortune médiocre. Sans parler de l'indépendance à laquelle toutes les femmes prétendent, il en coûte infiniment pour entretenir une femme & fournir aux besoins, aux fantaisies que la mode amène chaque jour. Ceux qui ne sont pas assez riches, ou qui sont économes, ou qui veulent conserver leur liberté, prennent une gouvernante, c'est-à-dire, une concubine, qui ne paroît point ou très-peu, & qui, bornée aux travaux domestiques, prend soin de la table & du ménage, & mange avec le maître lorsqu'il est seul.

Rien de plus commun à Paris que cet arrangement, depuis que les femmes ont contracté le goût effréné de la parure & de la

diffipation. On en voit dans l'ordre de la bourgeoisie dédaigner les soins de l'intérieur de la maison , les abandonner à des valets , frémir au seul nom de cuisine , & dire à leurs maris qu'elles ne leur ont pas apporté *quarante mille francs* pour avoir soin du linge. Or vous saurez que cette dot de quarante mille francs rend une petite bourgeoise impertinente , & fait qu'elle compte avec sa marchande de mode , mais jamais avec son boucher.

L'épouse d'un maréchal de France , d'un premier président , peuvent fort bien être leur compagne. Mais il faut nécessairement que celle d'un marchand , d'un commis , d'un artisan soit un peu la servante de son mari.

Fière de sa dot , la bourgeoise , faisant dresser son contrat de mariage sur le même modèle que celui d'un prince ou d'un duc , & apprenant que les princesses & duchesses n'obéissent pas toujours à leurs augustes époux , n'a pas voulu de la soumission. Le contrat rend exigeante & hautaine celle qui

étant fille tenoit les yeux baissés & parloit d'un ton doux ; la discorde & le désordre s'établissent au lieu où la subordination auroit dû régner ; & comme le nœud est indissoluble , le mal est sans remède. (1)

Quand les hommes ont vu ce renversement de l'ordre naturel , ils ont redouté le mariage , comme un lien qui n'enchaînoit , pour ainsi dire , qu'eux seuls. Ils ont cherché des femmes qui fussent obéir & se charger des détails domestiques pour lesquels elles sont faites. Celui qui a trouvé une gouvernante intelligente & d'une humeur douce , vit en paix. Ce qui constitue le bien-être & la douceur de la vie , c'est un assemblage de petits soins toujours renouvelés , qui , pris en particulier , ne font rien , & qui rassemblés , forment une suite d'agrémens. Ces légers

(1) En 1769 , la tournelle criminelle du parlement de Paris prononça sur vingt-neuf procès pour crime de poison ou d'assassinats entre maris & femmes. Aucune concubine ne fut accusée de pareilles atrocités.

offices entrent pour beaucoup dans le bonheur dont la base est le calme & le repos. Voilà pourquoi telle femme qui paroît laide & fastidieuse fait la félicité complète d'un homme qui la préfère à toute autre, parce que à chaque heure il voit naître un petit service qui produit un petit plaisir : or les petits plaisirs n'ont pas l'inconvénient des grands qui épuisent ; ils délectent & ne fatiguent pas.

L'homme de lettres valétudinaire, l'homme du monde qui se trouve seul, l'ecclésiastique que son état isole, se remettent entre les mains d'une gouvernante. Celle-ci, d'ordinaire souple & adroite, prend de l'ascendant sur l'esprit de son maître, qui paie par sa complaisance les bons offices qu'il en reçoit. Quelques-unes abusant de leurs droits ont amené leurs maîtres à les épouser ; d'autres ont dicté le testament, & ce n'est pas peu de chose que d'être la gouvernante d'un vieillard riche ; les neveux qui la détestent & la craignent lui font la cour, chacun d'eux sollicite ses recommandations ; l'oncle meurt,

elle se retire avec une bonne rente & ses épargnes, & les laisse se disputer l'héritage.

Quand les loix ne peuvent plus servir de frein aux mœurs, elles doivent les suivre & changer peu à peu comme elles. Il y avoit autrefois des concubines qui formoient un état mixte ; il a été supprimé mal-à-propos ; il renaît, parce qu'il est nécessairement lié à une grande population. Il est impossible que le même contrat soit fait également pour tous les états, pour toutes les conditions. L'indissolubilité du mariage entraîne des inconvéniens sans nombre, & la séparation que les tribunaux établissent est plus dangereuse que le divorce, en ce qu'elle laisse deux êtres isolés. Tout enfin nécessite un changement dans cette partie de notre législation, pour l'intérêt de la religion & de l'état. Il ne dépend que du souverain de modifier à cet égard nos loix politiques.

En attendant jugeons avec équité : si ces femmes n'ont point de rang, dans la société, le mépris ne doit pas être leur partage. Gar-

dons ce sentiment pour les femmes livrées au vice , & accordons notre pitié & notre indulgence à celles que les circonstances ont amenées à un état qu'il est encore possible à elles d'ennoblir. Il ne faut point caresser le vice ; mais il ne faut pas décourager la foiblesse , ni la traiter comme le crime. Ne vaut-il pas mieux lui montrer qu'elle peut encore prétendre à l'estime des hommes & à l'estime d'elle-même , en effaçant sa faute par des vertus ? car la foiblesse n'étouffe pas les qualités de l'ame.

Plus d'une gouvernante a su se rendre estimable dans son emploi ; celle de Jean-Jacques Rousseau , devenue ensuite la femme de ce grand homme , avoit acheté le singulier ascendant qu'elle avoit sur lui par des soins infatigables , & une patience à toute épreuve. Seroit-ce donc que les hommes qui ont le génie en partage , sont destinés à être gouvernés par des femmes qui semblent n'avoir rien de commun avec eux ?

C H A P I T R E CCCCLVII.

Peintres en Portraits.

ILS sont les plus occupés ; car l'amour-propre le veut ainsi. Après s'être regardé au miroir , on veut se voir sur la toile. Qui se voit même au miroir tel qu'il est ? qui ne s'embellit pas dans un coup d'œil particulier à lui-même ? La physionomie du sot n'est pas fottée à ses propres yeux. Il pourra faire l'aveu de sa fottise ; jamais il ne dira , j'ai les yeux bêtes. Ils peignent en miniature , en émail ; ils prodiguent toujours des coups de graces en faveur des femmes ; les hommes même aiment à être flattés.

Les femmes se font peindre si fréquemment ; elles vont chez leurs peintres ; & l'épouse de l'artiste qui fait vivre , fait qui doit se trouver là pour donner des conseils & diriger le pinceau qui éternisera la beauté. Quand l'œil du peintre ne peut pas tout détailler , il faut

un appréciateur. Il ne manque jamais de donner son avis , parce que le vrai jour de la beauté , dit-il , dépend encore de l'œil qui fait l'apprécier.

Le peintre avoue qu'il n'a pas le coup-d'œil aussi fin que l'appréciateur ; il adopte toutes ses remarques avec une attentive complaisance. Telle femme est trois mois à se faire peindre. Mais on aime tellement les beaux-arts , qu'on ne peut se détacher de l'atelier où brille le savant pinceau. D'ailleurs les appartemens voisins sont meublés avec un goût & un art infini ; aucun dégagement n'y manque. L'appréciateur entre & sort à propos. Le peintre est homme d'esprit encore , & sa femme est charmante. Le moyen qu'une femme qui aime la peinture à la folie , ne prolonge , ne multiplie les séances , jusqu'à ce que le portrait soit assez ressemblant , pour qu'il puisse être offert à son époux. Oh , que la physionomie doit être animée & satisfait !

Une femme en faisant ce don s'écria avec

une naïveté très - remarquable : *En vérité, mon cher , ce n'est point la copie que je vous donne.*

Pour le commun bourgeois , il fait venir le peintre chez lui ; il appelle le premier qu'on lui enseigne. Il ne manque pas d'être présent, lorsque le pinceau vulgaire défigure sa femme à bon marché : il lui fournit niaisement pour mettre en jeu toutes ses graces. La femme minaude, & le peintre la fait plus laide & plus grimaciere qu'elle ne l'est réellement.

Le portrait achevé , le mari prend la place de sa femme à sa recommandation , & fait peindre son large visage avec sa plus belle perruque. Cette rare figure doit orner un brasselet que sa femme portera toute sa vie. Rien de plus mal peint ; la gaucherie du pinceau surpasse encore celle de l'époux. Les deux portraits manqués , quoiqu'ils ne soient pas exempts de ressemblance , n'en seront pas moins offerts à l'admiration de toute la famille & de tous ceux qui fréquentent la maison : & ces burlesques effigies feront l'époque du plus haut

haut degré de l'affection maritale. Le peintre est quelquefois témoin du transport que son ouvrage excite, & ils'en applaudit: on mouille de larmes sa peinture chargée & enluminée, que le couple attendri baise & prend pour un chef-d'œuvre. La femme grimace sur la boîte du mari, & le mari fait la moue sur le riche brassolet de sa femme. Il est des instans dans le ménage où la ressemblance devient exacte.

Une foule de barbouilleurs vivent de leurs pinceaux ignares, mais qui sont assortis à une classe nombreuse; ils peignent comme certains perruquiers coëffent. Mais tout cela passe, & la tête mal peinte & mal coëffée n'en sera pas moins transmise aux générations futures; car chez la bourgeoisie le mauvais pinceau peut encore prétendre aux honneurs de l'immortalité.



CHAPITRE CCCCLVIII.

Joueurs d'instrumens.

LOUIS XIII eut toutes les peines du monde à composer un médiocre orchestre. Un violon étoit alors un être rare. Il ne faisoit pas néanmoins aller une symphonie à coups de nerf de bœuf, ainsi que le pratiquoit le czar Pierre : mais celui qui battoit la mesure, avertissoit tous les symphonistes de l'arrivée de l'*ut*. Aujourd'hui les musiciens sont par-tout. Des chanteurs & des cantatrices montés sur des tréteaux, chantent dans les cafés des ariettes burlesques, & des airs de l'opéra-comique ; on y exécute facilement de bonnes symphonies. Un garçon tailleur, en prenant son verre de liqueur, y jouit d'un concert que n'ont point eu soixante rois de France.

Les talens pour la musique sont devenus si communs, que la même main qui tient l'archet

vous tend une tasse suppliante ; on y jette quelques piéces de monnoie ; la cantatrice , après avoir prodigué les charmes de sa voix , devient quéteuse ; l'art est un peu avili par ces quêtes publiques ; c'est que nos yeux n'y étoient pas encore accoutumés : il n'est pas juste néanmoins qu'on vous donne un joli concert pour rien ; tout se paie à Paris , jusqu'au son qui s'envole des instrumens.

Tel oisif auditeur en profite ; il n'a pas le sol dans sa poche , & il s'assied dans ce café , s'y chauffe , entend de la musique toute l'après-dinée , & ne sort de cet asyle qu'à onze heures du soir , quand le garçon l'avertit qu'on n'y couche point. Jamais le maître de ces maisons vitrées ne lui reprochera d'y venir occuper une place éternellement gratuite : il fera toute l'année régaté de musique & chauffé , sans rien déboursier ; son oreille jouira plus que son estomac , & la symphonie lui tiendra lieu de souper. Tout cafetier des boulevards fait un *don gratuit* de son poêle , de ses chaises & de son orchestre à une infinité de

gens qui, soit paresse, soit désœuvrement, végètent dans une oisiveté absolue.

L'habitude confirme encore cette vie inactive, & l'on voit distinctement, en parcourant les cafés, combien il y a d'hommes qui ont le travail en horreur, & pour qui les jours sont d'une longueur affommante. Ils semblent tous, dans cette inertie, préluder au calme du trépas, & chérir le repos encore plus que la vie. Quand ils expirent, ces gens-là ne semblent pas mourir, mais cesser seulement d'aller au café.

CHAPITRE CCCCLIX.

Curés.

ILS ont une réputation de probité qui, en général, est bien fondée. Ils sont toujours plus éclairés & moins fanatiques que les prêtres qu'ils ont sous leurs ordres. Leur ambition est à peu près satisfaite par la place ina-

movible qu'ils ont obtenue ; conséquemment ils deviennent calmes & modérés. On peut les considérer , chacun dans leur paroisse , comme de petits évêques , sur-tout quand elles sont considérables.

Mais il y a une très-grande inégalité , & dans l'étendue , & dans la rétribution. Le vaste fauxbourg Saint-Antoine n'a qu'une paroisse , ainsi que le fauxbourg Saint-Germain ; & dans la Cité , quatre ou cinq paroisses sont adossées l'une à l'autre , & telle maison appartient à deux patrons différens.

Le clergé des grandes paroisses me paroît trop nombreux ; c'est un régiment en surplis. Que font tous ces prêtres ? Ils portent des cierges aux convois ; ils figurent dans les grand-messes ; ils alongent les processions. Il y a trop de prêtres pour ces cérémonies , d'ailleurs superflues , ainsi qu'il y a trop de commis dans les bureaux. On pourroit réduire au quart le clergé de ces paroisses ; mais comme il forme une espece de cour auprès du pasteur , & que celui-ci est flatté de se voir environné

de cette milice sacerdotale , il ne sera jamais d'avis qu'on la diminue.

Tous ces prêtres habitués vivent comme des séculiers. Ils habitent des maisons bourgeoises peuplées de femmes & de filles ; ils les confessent , les disposent à la première communion , à la confirmation. Ils se glissent dans les sociétés , & point de maison qui ne voie le soir le prêtre de paroisse faire sa partie de quadrille avec ceux qui ont entendu sa messe le matin.

Le curé fait une infinité de choses secrètes par le moyen de ses prêtres courtisans , qui ont toujours l'œil ouvert & l'oreille attentive , pour servir les intérêts de l'église.

Les aumônes que la charité répand sur l'indigence , passent ordinairement par leurs mains , & leur présence est un signal de joie pour les malheureux.

Sur les grandes paroisses , c'est un prêtre subalterne qui est chargé de ces fonctions augustes ; mais il ne s'en acquitte point avec la douceur , la compassion & la grace qu'y mettroit le pasteur lui-même.

Depuis l'affaire du refus de sacremens , maintenant à peu près assoupie , les curés de Paris se sont comportés avec beaucoup de prudence & de circonspection.

Comme toutes les cures sont à la nomination de l'archevêque , jugez de l'empire que celui-ci a sur tous les vicaires , sous-vicaires , &c. Ils feignent d'adopter ses sentimens ; ils s'agitent , ils postulent ; ils intriguent charitablement ; c'est à qui viendra révéler un fait mystérieux. Une fois nommé , le curé affermi dans sa place qui ne peut lui être ôtée , reprend son avis & barre celui de l'archevêque tant qu'il lui plaît.

Un curé nommé *Chapeau* , tenant la place inamovible , tourna subitement casaque à feu Christophe de Beaumont , qui l'avoit regardé comme son bras droit ; ce qui fit dire aux plaisans , que l'archevêque avoit perdu son chapeau. Feu Christophe de Beaumont n'admettoit point à sa table les curés de Paris , afin d'établir entr'eux & lui une certaine distance.

Un homme vertueux peut faire beaucoup de bien dans cette place quand il le veut , & plusieurs veulent le bien ; ils n'ont qu'à demander avec persévérance , & ils obtiennent. Languet , curé de Saint-Sulpice , obtint des sommes considérables & sans peine , pour la construction de son église. Il supplioit & personne n'osoit le refuser.

Dans un siècle où l'on a secoué le joug de plusieurs pratiques religieuses , ils doivent être plus embarrassés que ne l'étoient leurs devanciers ; ils ont besoin de beaucoup plus d'art pour ménager les esprits. Il se trouve des cas difficiles , où il faut savoir passer à côté de l'incrédule sans le heurter & sans choquer la dévotion des âmes foibles.

Ils dissimulent leur mécontentement , & se renferment dans un silence prudent. Ils sont même les premiers à étouffer les scandales , au lieu d'en poursuivre la punition. Aussi tranquilles qu'ils étoient turbulens du tems de la ligue , ils ont adopté des idées de paix : la douceur caractérise leurs actions , & l'amer-

tume n'est plus sur leurs levres. Ils n'ont pas la hauteur des évêques; & plus populaires, ils savent à la fois consoler & secourir leurs paroissiens. Ils versent le baume sur plusieurs plaies secretes qu'eux seuls connoissent. Ils tolèrent des abus qu'ils ne peuvent plus empêcher, & entrent dans les idées de la police, parce qu'ils sentent que les préceptes religieux ne peuvent pas s'opposer à la tolérance civile.

La concorde n'est jamais parfaite entre le curé & les marguilliers; la fabrique le contredit toujours un peu; mais cette discorde intestine entretient les droits respectifs, & empêche que le curé & son clergé ne prennent une trop grande prépondérance, dont plusieurs parties de l'administration auroient peut-être à souffrir.



CHAPITRE CCCCLX.

Émeutes.

UNE émeute qui dégénéreroit en sédition , est devenue moralement impossible. La surveillance de la police , les régimens des Gardes Suisses & Françoises, cazernés & tout prêts à marcher ; la Maison du Roi, les villes de guerre dont Paris est environné , sans compter un nombre immense d'hommes attachés aux intérêts de la cour , tout semble propre à réprimer à jamais l'apparence d'un soulèvement sérieux.

Dans l'espace de plus de cinquante années , on n'a vu à Paris que deux émeutes promptement dissipées. La ville a été généralement tranquille depuis le tems de la fronde. Les maréchaussées répandues de toutes parts , les troupes qui cerclent l'Isle-de-France, l'impossibilité du ralliement pour les séditeux , tout maintiendra un calme qui devient d'au-

tant plus assuré qu'il dure depuis long-tems.

Il est défendu aux payfans de s'assembler en nombre ; & où iroient-ils ? que feroient-ils , en les supposant furieux ? La maréchaussée les environne ; après la maréchaussée sont les régimens ; après les régimens arriveroient les armées.

Si le Parisien , qui a des momens d'effervescence , se mutinoit , on le fermeroit bientôt dans la cage immense qu'il habite ; on lui refuseroit du grain , & quand il n'y auroit plus rien dans la mangeoire , il seroit bientôt réduit à demander pardon & miséricorde.

Le chancelier Meaupou a marché avec une foible escorte au palais de la justice , pour y établir un parlement de sa façon , sur les débris de l'ancien parlement. Il savoit bien que personne ne bougeroit : ce ne fut qu'un spectacle , malgré l'étonnement & l'indignation publique , & il s'en retourna calme & triomphant.

Une escouade du guet dissipe , souvent sans peine , des pelotons de cinq à six cents hom-

mes, qui paroissent d'abord fort échauffés, mais qui se fondent en un clin-d'œil, quand les soldats ont distribué quelques bourrades ou gantelé deux ou trois mutins.

Le principe d'une sédition, en la supposant universelle, seroit bientôt connu & étouffé, & Paris est à l'abri de l'alarme & de la terreur que George Gordon jeta dans Londres dernièrement.

Au spectacle même, lorsque les flots du parterre se passionnent vivement pour ou contre tel hémistiche, qu'on en veut aux gestes de tel acteur, la garde fait taire la bruyante assemblée, prend le parti du mauvais poëte ou du plat comédien, & après quelques clameurs, la raison du fusil devient la meilleure.

La sédition excitée à Londres par lord Gordon, a donc paru comme un rêve aux Parisiens; & quand ils ont appris que dans ce désordre il y avoit encore une espece de retenue, qu'on brûloit telle maison & qu'on épargnoit la maison voisine, ils s'étonnoient encore plus; car s'ils franchissoient eux cer-

taines bornes , ils seroient capables de plus grands excès.

L'habitant de Londres , dans une sédition , garde encore son sang froid , commande à sa fureur , & la dirige sur tel ou tel point , ne passant point la ligne qu'il s'est prescrite , & dont il peut se rendre compte à lui-même.

Mais si l'on abandonnoit le peuple de Paris à son premier transport , s'il ne sentoit plus derrière lui le guet à pied & à cheval , le commissaire & l'exempt , il ne mettroit aucune mesure dans son désordre ; la populace délivrée du frein auquel elle est accoutumée , s'abandonneroit à des violences d'autant plus cruelles , qu'elle ne sauroit elle-même où s'arrêter.

C'est peut-être parce que les émeutes sont rares à Paris , qu'une émeute sérieuse (si toutefois elle pouvoit avoir lieu) deviendrait d'une conséquence alarmante.

Si néanmoins elle arrivoit , une grande prudence dans le premier moment , une modération absolue , éviter de répandre une

goutte de sang , & je soutiens que la chaleur de la populace s'évaporerait d'elle-même. C'est ce qu'ont senti les magistrats dans les deux dernières émeutes ; & cette impassibilité , très-bien raisonnée , a empêché que la commotion ne s'étendît plus loin.

Cette liberté dont jouit le peuple de Londres , qui se soulève presque à volonté , est importune & dangereuse ; mais de ce peuple turbulent & qui démolit les maisons , on tire des soldats & des matelots intrépides , accoutumés à ne rien craindre. Endormez ce peuple sous la férule d'une police chatouilleuse , il ne saura plus se battre ; & l'Angleterre perdra ce nerf & cette énergie qui tiennent à des idées de licence.

Il fera toujours difficile d'avoir tout à la fois un peuple très-aguerri dans les combats , & très-soumis dans l'enceinte des villes.

Lui laisser cette portion d'audace qui relève son caractère , sans qu'il puisse se porter à des excès attentatoires à l'autorité , voilà le chef-d'œuvre de la politique. Nous n'avons pas

encore su mettre dans la balance ce que valoit quelquefois , & dans des crises importantes , l'insolence ou la fierté du peuple. Et quelle distance entre une émeute & une rebellion ?

Chaque génération , politiquement parlant , pourroit avoir ses fêtes saturnales , & sans un grand danger. Le courage national tient peut-être à quelques vitres cassées de tems en tems , à quelques exempts fustigés , à quelques pommes cuites , jetées à la tête d'hommes en robe ; mais qui a étudié certaines relations invisibles ? qui a calculé combien une police trop inquiète & trop réprimante abatardissoit une foule d'esprits & de caracteres ?

C H A P I T R E C C C C L X I .

Le Diacre Pâris.

PENDANT son vivant il ne se douta guere du genre de célébrité qu'il obtiendrait après sa mort. Le parti des Jansénistes voulut à toute force en faire un saint , & ils allerent en

foule grimacer & convulsionner sur son tombeau. L'enthousiasme communiqué au peuple auroit eu des suites, sans l'aurore de la philosophie qui dissipa ces extravagances, ridiculisa les novateurs & le thaumaturge, & servit le gouvernement assez inquiet sur cette épidémie morale. Les esprits échauffés, avec les noms de religion & de miracle, auroient pu aller loin, tant le délire devenoit universel. Une princesse douairière que l'âge avoit rendue aveugle, acheta pour mille écus les vieilles culottes du diacre, pour s'en frotter les yeux; mais il y eut quelque chose de plus étonnant encore; ce fut un gros livre in-4°, avec figures, contenant le recueil des miracles prétendus de l'abbé Paris. Ce livre d'un M. de Mongeron, est excellent en son espèce; c'est-à-dire, pour humilier l'esprit humain, & l'avertir des écarts dans lesquels il est toujours prêt à tomber.

Les mêmes enthousiastes ont continué leurs convulsions clandestinement; ils ont eu recours à des prestiges fort étonnans il faut l'avouer,

l'avouer ; & si la raison n'étoit pas toujours au-dessus du rapport trompeur des sens , on feroit tenté de croire qu'il y avoit quelque chose de surnaturel dans ces épreuves ; mais ces épreuves avoient un caractère bizarre : recevoir des coups de bûche , des coups d'épée , rôtir à la broche , se pendre en croix , c'étoit ainsi que ces illuminés annonçoient leur mission. Plusieurs crurent , ne pouvant combattre ce qu'ils avoient vu : mais quelle secte n'a pas eu ses prodiges ou prestiges fondés sur des secrets particuliers , ou sur la force extrême de l'imagination ?

Pascal eût-il deviné que la secte dont il avoit embrassé les idées , finiroit par donner un spectacle de convulsionnaires ? Mais , si je ne me trompe , il avoit un peu de leur physionomie.

Pascal étoit un bon écrivain , précis & nerveux ; il avoit du génie pour les mathématiques : mais c'étoit d'ailleurs un de ces foux sérieux , un de ces maniaques qui poussent leurs raisonnemens à l'extrême. Il se félicitoit

d'être malade , parce qu'il connoissoit, disoit-il, les dangers de la santé, & parce que la maladie étoit l'état naturel d'un chrétien ; & qu'on étoit là, comme on devoit toujours être, exempt de toutes les passions qui travaillent l'homme qui se porte bien. Il avoit un soin très-grand (dans la vue de renoncer à tous plaisirs) de ne point goûter ce qu'il mangeoit. Il portoit une ceinture de fer , pleine de pointes ; & quand il prenoit quelque plaisir à la conversation , alors il pressoit sa ceinture & redoubloit la violence des piquures , afin de détourner son ame de ce qui pouvoit lui être agréable. Il se mettoit dans une grande colere quand on lui disoit qu'on avoit rencontré une belle femme : ce seul mot faisoit pécher, disoit-il. Jamais, par humilité, il n'a prononcé, *j'ai dit, j'ai fait.* Il attesloit que résister à l'ordre du roi (quel qu'il fût) c'étoit résister visiblement à l'ordre de Dieu , & que la puissance du monarque étoit *une participation de la puissance divine.* Pour cette dernière extravagance, elle étoit

plus que bizarre. Il n'avoit nulle attache pour ceux qu'il aimoit , parce qu'un cœur ne devoit être qu'à Dieul seul , & que c'étoit lui faire un larcin que de montrer quelqu'attachement pour autrui : par conséquent , il ne vouloit point qu'on l'aimât. Après de telles idées , il n'est pas étonnant qu'il apperçût un abyme à ses côtés. Ainsi , la folie touche au génie : une tension trop forte dans quelques fibres du cerveau brouille les images , & les raisonnemens s'en ressentent ; ils deviennent des objets de dérision pour une tête bien moins pénétrante , mais aussi beaucoup plus saine.

CHAPITRE CCCCLXII.

Roué.

C'EST un mot créé par l'extrêmement bonne compagnie , ainsi qu'elle s'intitule elle-même. Mais comment a-t-elle pu adopter une expression qui réveille une idée de crime & de supplice , & l'appliquer si légèrement ?

C ij

On va jusqu'à dire un aimable roué. Qu'est-ce donc qu'un *roué aimable*? demandera un étranger qui croit savoir la langue françoise. C'est un homme du monde, qui n'a ni vertus ni principes; mais qui donne à ses vices des dehors séduisans, qui les ennoblit à force de grace & d'esprit. Voilà donc une idée complexe qui a donné lieu à un terme nouveau. *Tous les roués, dit-on, ne sont pas sur la roue.*

On dit d'un homme en place qui se permet tout, *c'est un grand roué*: son effronterie, son audace, justifieront ses vices & son ambition: s'il triomphe, s'il abat ses rivaux, il porte l'épithète honorable; s'il succombe, on la lui retranche.

Si les étrangers s'étonnent qu'un pareil mot ait pu se naturaliser dans notre langue, qu'ils apprennent que de détestables plaisanteries, des plaisanteries de bourreaux, ont circulé long-tems & circulent encore dans toutes les bouches.

Un abbé fut pendu, il y a trente ans, pour de faux billets de banque: le malheureux, au

pied de la potence , s'accrochoit à l'échelle ; le bourreau lui dit : *allons ; montez donc , Monsieur l'abbé ; vous faites l'enfant*. Tous Paris a répété ce mot affreux.

Un ivrogne sort d'un cabaret , place de Greve. On avoit fait une exécution ; il étoit nuit ; le patient hurloit sur la roue , la douleur lui arrachoit des juremens & des imprécations ; l'ivrogne levant la tête vers l'échafaud , prend pour lui ces injures , & dit tout haut , *ce n'est pas tout que d'être roué , il faut encore être poli*. Paris s'amouracha de ce mot insensé ; il fit fortune dans tous les cercles.

Lors du supplice de Damiens , un académicien fendit la presse avec beaucoup d'efforts , pour voir de plus près les tortures ingénieuses des bourreaux ; le maître exécuteur , dit des hautes-œuvres , l'aperçut ; il dit : *laissez passer monsieur , c'est un amateur*. Encore un mot qu'on cite en riant , & à tous propos.

Madame du Châtelet voyant M. de Voltaire triste , & ne disant mot depuis plusieurs jours , dit à la compagnie , qui lui demandoit

ce qu'il pouvoit avoir : vous ne le devineriez pas , mais je le fais. Depuis trois semaines on ne s'entretient dans Paris que de l'exécution de ce fameux voleur , mort avec tant de fermeté ; cela ennuie M. de Voltaire , à qui l'on ne parle plus de sa tragédie ; il est jaloux du roué.

Il faudra donc que l'académie françoise admette ce mot dans son dictionnaire, comme un des termes les plus familiers à cette bonne compagnie , qui veut donner le ton à toute l'Europe : c'est une gentillesse que l'on se prête & que l'on se rend. Les mots *traître* , *perfide* , *méchant* , ont pâli ; on n'ose point dire de prime - abord , c'est un scélérat ; le terme paroîtroit trop fort : on dit , *c'est un roué* ; & chacun apperçoit les vices brillans & les vices voilés de celui dont on parle.

O peuple François , si ces preux & loyaux chevaliers vos ancêtres revenoient au monde , que diroient - ils en voyant leurs petits - fils employer ce langage ?

Ainsi les expressions deviennent outrées

à mesure que la sensibilité s'émousse. Mais comment nos voisins, qui n'ont pas ces brillantes idées, traduiront-ils ce mot ?

Que diront-ils encore, lorsqu'ils apprendront que l'on cite comme un trait unique, une naïveté, le trait suivant. Une femme est accusée d'avoir empoisonné son mari qui dépérissoit de langueur ; elle s'écria : *qu'on l'ouvre, on verra que rien n'est plus faux.*

Le supplice de *Damiens*, & les atrocités de *Desfrues* reviennent fréquemment dans les conversations, avec les réflexions analogues ; le caractère, les paroles des fameux assassins sont analysés ; & comme on s'occupe, au sortir de l'opéra, de la réforme de la jurisprudence criminelle, on parle des *roués* en place de Greve, comme des *roués* de cour. Depuis que les hommes se passent mutuellement de leur estime, ils s'offensent moins des termes par lesquels on les caractérise. On a dit de l'auteur des *Liaisons dangereuses*, c'est la plume d'un *roué* ; il n'aura pas pris cette épithète en mauvaise part. Le voilà assimilé à gens

de l'extrêmement bonne compagnie ; & l'on peint ainsi d'un seul mot l'immoralité.

CHAPITRE CCCCLXIII.

Chanteurs publics.

IL y en a de deux sortes ; les uns lamentent de saints cantiques , les autres débitent des chansons gaillardes ; souvent ils ne sont qu'à quarante pas l'un de l'autre. L'un vous offre un scapulaire béni qui chasse le diable , peint en habit rouge dans son tableau avec la queue qui passe ; l'autre célèbre la fameuse victoire remportée ; tout cela est mis au rang des miracles ; & les auditeurs debout , ont l'oreille partagée entre le sacré & le profane. On écoute & les tentations du diable (lequel s'est métamorphosé pour séduire un pauvre homme avec de l'or) & la chanson sur la valeur héroïque de tel général qui s'est battu en personne. Celui qui parle en faveur des choses saintes a les cheveux plats & l'air niais ;

celui qui chante les batailles a l'air d'un luron ; sa trogne est enluminée ; le groupe est plus nombreux près de ce dernier , & ce contraste représente assez bien le petit nombre des élus & la foule des réprouvés.

La chançon joyeuse fait désertter l'auditoire du vendeur de scapulaires ; il reste seul sur son escabelle , montrant en vain avec sa baguette les cornes du démon tentateur , l'ennemi du genre humain. Chacun oublie le salut qu'il promet , pour courir à la chançon damnable. Le chanteur des réprouvés annonce le vin , la bonne chere & l'amour , célèbre les attraits de Margot ; & la piece de deux sols qui balançoit entre le cantique & le vaudeville , hélas ! va tomber dans la poche du chantre mondain.

Tous deux crient à tue-tête , & affichent sur leurs tableaux , *Par permission de monseigneur le lieutenant-général de police* ; car tout charlatan le *monseigneurise*. Toutes ces permissions en son nom , gravées en grosses lettres , font croire au petit peuple que le lieu-

tenant-général de police est le maître absolu de la ville , & que sa seule volonté y fait tout ; il n'apperçoit que ce ministre qui tient la verge , & les autres administrateurs n'existent pas pour lui ; il n'a point d'idée d'un ministère où l'exempt & l'inspecteur ne font plus rien.

Ces cantiques , ces chansons , ces vaudevilles sont tous préalablement *lus & approuvés* par le censeur S*** , qui fait lui-même des *chansons* & des *couplets* ; mais point aussi naïfs , aussi rians , aussi faciles que ceux que l'on chante quelquefois dans les rues : le censeur est inférieur au poète.

Il y a encore les plaintes sur les pendus & les roués , que le peuple écoute la larme à l'œil , & qu'il achete avec empressement. Quand , par bonheur pour le poète du Pont-Neuf , quelque personnage illustre monte sur l'échafaud , sa mort est rimée & chantée avec le violon. Ainsi à Paris tout est matière à chanson ; & quiconque , maréchal de France ou pendu , n'a pas été chansonné , a beau faire ,

il demeurera inconnu au peuple. Je soutiens ici que Desfrues dans les carrefours de la capitale est plus illustre que Voltaire.

CHAPITRE CCCCLXIV.

Lait d'ânesse.

L'USAGE du lait d'ânesse est recommandé plus que jamais par tous les médecins. Il répare les tempéramens affoiblis par l'incontinence & la débauche. Dans les faubourgs, il est des troupeaux d'ânesses, & l'on mène chaque matin la nourrice à l'hôtel du monsieur dont la poitrine est délabrée. Un élégant a pour frere de lait un ânon ; il en rit, & l'on en rit aussi. La marquise parle très-affectueusement de la chere ânesse qui rétablira sa santé. Après ce bienfait insigne, elle fera généreuse ; elle doit l'envoyer dans une de ses terres, où la pauvre bête alors ne fera que paître & gambader, sans être assujettie à aucun travail. Ce projet de bienfaisance est

arrêté dans son ame sensible & reconnoissante; elle en a pris l'engagement devant une nombreuse assemblée avec une sorte d'ostentation qui fait sourire & qu'on ne se lasse point d'admirer.

CHAPITRE CCCCLXV.

Anon.

APRÈS avoir parlé de la mere, parlons du fils. Mon pinceau n'a point d'orgueil; il veut crayonner aussi le frere de lait du jeune seigneur. M. de Buffon dit qu'il est joli; mais l'a-t-il vu comme moi, lorsqu'il porte, mieux que des reliques, des paniers remplis de fleurs; lorsqu'il est conduit par une fraîche jardiniere, se promenant avec lui aux premiers jours du printems? L'attirail forme un groupe qui plait à l'œil; le gentil animal passe auprès du cheval pressé par le fouet & mordant son frein. Il devance la pauvre haridelle écorchée & défigurée qui traîne le fiacre; il rencontre

le chien crotté, le bœuf qui va se faire affommer : mais pour lui, propre & svelte, sans crainte du boucher, averti par la baguette & non frappé, il réjouit la vue & l'odorat. Leste comme sa conductrice, il a marché sur le pavé fangeux plus légèrement encore que le petit-maitre en équilibre ; aucune tache ne défigure son sabot. Il dépose aux portes les fleurs dont il est paré plutôt que chargé, & revole ensuite à la campagne. Le plus fortuné Parisien n'y va que le samedi au soir ; mais lui, il ne couche jamais à la ville ; il part avec l'aurore qui l'égaie. Quand le soleil se couche, il a déjà pâture abondamment autour de la cabane champêtre, & il s'endort, comme la jardinière aux joues de roses, sans trouble & sans souci, après avoir été flatté de sa belle main.

La course sur le dos des ânes a eu son tems. Les princesses montoient le paisible animal que Buffon s'est plu à venger de nos dédains. Il ne soupçonnoit pas l'honneur qu'on lui faisoit ; il n'étoit pas plus enorgueilli de

porter une reine qu'une vendeuse de fleurs ; il ne sentoît pas la différence qu'il y a entre une majesté & une villageoise : c'étoit toujours une cuisse féminine qui pressoit doucement ses flancs. Une foule de plaisanteries naquirent de ces cavalcades ; & quand la matiere fut épuisée , les courses de cette espece prirent fin. Il en est ainsi de tous les plaisirs de ce monde ; les plus vifs deviennent enfin les plus fastidieux : sans quelques couplets de chanson que la mémoire se rappelle , le triomphe des ânes à la cour de France seroit déjà tombé dans l'oubli.

CHAPITRE CCCCLXVI.

Accouchée.

ETENDUE , à demi - couchée sur une chaise longue , enveloppée dans le plus beau linge , elle se perd dans une infinité d'oreillers grands & petits. On ne voit que dentelles artistement plissées & de

grosses touffes de rubans. Elle attend sur ce trône les visites de tout le monde ; elle a tout préparé pour qu'on admire jusqu'à son couvre-pied.

Une garde se tient assise près de la porte & flaire tous ceux qui arrivent. Elle répète incessamment, *n'avez-vous point d'odeurs ?* Une femme de qualité s'écrie en passant, *non, je dois sentir la graisse.* Elle entre ; une atmosphère de parfums l'environne & remplit toute la chambre.

Il est dit qu'on ne doit pas parler à l'accouchée ; mais l'intérêt qu'on prend aux douleurs qu'elle a souffertes est si grand , qu'on ne peut s'empêcher de lui dire qu'on n'en a pas dormi toute la nuit. Ce compliment est renouvelé par toutes les femmes qui arrivent. Après qu'on a loué le courage de l'accouchée, on fait l'éloge de ses dentelles, & de la façon dont elle est mise. On dit à chaque instant, *parlons bas ;* & celle qui vient de donner le conseil , est la première à élever la voix fort haut.

Les hommes n'entroient pas autrefois ; aujourd'hui ils font du cercle ; ce n'est que dans ces circonstances que les hommes disent encore des douceurs. L'accouchée reçoit mille complimens sur son teint , dont les roses n'ont fait que pâlir. Sa langueur la rend plus belle ; mais quand le mari vient à entrer , il sourit d'une façon si particuliere , il a un air toujours si étrange , que malgré toutes les minauderies de l'accouchée , il ne sauroit soutenir les regards de l'assemblée , & s'y dérobe promptement.

Chaque fois que l'accouchée porte la main à son front , une femme décampe. Chacun défile pour attraper encore quelques fragmens de l'opéra , & l'on se plaint dehors d'être victime des bienféances.

Il manque à l'accouchée de la capitale le charme le plus intéressant & qui donneroit à son état un air plus respectable : l'enfant dans son berceau & attendant du sein maternel sa premiere nourriture. Pendant un tems , les femmes ont nourri elles-mêmes ; mais ce n'étoit

n'étoit qu'une mode , elle a passé. La vie de Paris sera toujours un obstacle à l'accomplissement de ce devoir sacré. J'ai remarqué que personne n'osoit parler du nouveau né ni au pere ni à la mere.

Quand une femme se porteroit assez bien pour être relevée de couches au bout du douzieme jour , elle attendroit jusqu'au vingtunieme pour reparoitre. Jusqu'alors elle doit , quand il entre quelqu'un , retomber sur sa chaise longue , jouer la langueur & l'abattement , recevoir trente visites , au lieu de se promener dans un jardin , & d'y jouir des douces influences de l'air.

Il est encore dit aujourd'hui , qu'une femme malade doit recevoir du monde jusqu'au moment qu'elle expire. On ne laisse entrer , il est vrai , que les amis de la malade ; mais elle en a tant que l'appartement est toujours plein.

Le protocole d'un mourant est de n'être jamais seul ; & c'est un devoir d'étiquette , que d'aller chez lui en foule.

Il faut être entouré de parens & d'amis ;

dans toutes les crises d'une fièvre ; on vient jusques sous vos rideaux. Il faut que les têtes soient devenues beaucoup plus fortes , puisqu'autrefois nos peres , lorsqu'ils étoient malades , se trouvoient incommodés seulement par le mouvement indispensable du service.

Ceux qui ne visitent pas , envoient deux fois par jour demander des nouvelles , & surtout le nom du médecin. Il devient un pronostic , & les gens du monde savent combien de jours une duchesse pourra résister sous les ordonnances de tel docteur. Il est des maladies où le médecin expédie son malade infailiblement ; & le cocher lui-même fait qu'au bout de huit jours il n'aura plus besoin d'arrêter les chevaux à la porte de l'hôtel : aussi s'informe-t-il du genre de la maladie. Alors il secoue la tête & prédit l'événement.



CHAPITRE CCCCLXVII.

Bacchantes.

ON nomme ainsi les femmes qui tout récemment ont affecté du désordre dans leur coëffure & dans leur habillement ; il passe dans leur maintien & dans leurs discours. On se coëffe ainsi pour les tables de jeu , où les passions sont en mouvement ; & alors il est permis de lever vers le ciel de beaux yeux courroucés. On sort avec fureur de la salle ; & si l'on se permet quelques horribles sermens, ils ne sont qu'analogues au ton & à l'habit. Les hommes au jeu se piquent de stoïcisme ; froids & immobiles , ils reçoivent la réputation de beaux joueurs. Les femmes défigurent leur charmant visage tant qu'elles veulent , sans rien perdre de leur renommée.

Une bacchante marche comme un dragon , en a le geste & le regard , fait assaut de paroles avec tout ce qui se rencontre , com-

mande aux hommes , mange à table avec une voracité feinte , boit du vin. Enfin un homme qui , après avoir passé vingt ans dans son château , reviendrait à Paris , demanderait à l'oreille de son voisin : dans quelle piece est le rôle que joue madame ? voilà une singulière folie qui l'agite !

Elle est réjouissante ; mais elle n'a pas pris universellement ; c'est bien dommage. Les hommes ne buvant plus que de l'eau , affectant la plus grande modération dans leur maintien & dans leurs discours , le tour étoit venu aux femmes de figurer le sexe hardi & fier ; elles avoient des dispositions admirables , & n'auroient pas mieux réussi , quand c'eût été pour célébrer l'abolition de la vieille loi Salique.



CHAPITRE CCCCLXVIII.

Cachets.

SE donne qui veut des armoiries sur le quai de l'Horloge ; s'empare qui veut des armes des plus illustres maisons. On demande à un graveur de déployer toutes les richesses du blason, & il va en gratifier les armes particulières que vous inventerez à loisir avec lui. Le graveur payé imprime sur votre cachet le *champ*, les *pièces honorables*, les *figures*, &c. Personne ne vous dit mot, enfiez-vous épuisé tout l'art héraldique pour mentir journellement avec l'empreinte fugitive de la cire.

Ainsi firent, après la guerre des croisades, les écuyers, les pages des chefs de plusieurs maisons anciennes ; ils hériterent des écussons de ceux qui, après avoir vendu leurs terres, alloient se faire tuer par les Sarrafins. Ils apportèrent triomphalement les étendards

du mort , se les approprièrent & les transmirent à leurs descendans qui , quoique fils de ces *varlets* usurpateurs , ont fait remonter leur origine à une souche antique. Ces honneurs volés lors des fameux voyages d'outre-mer , n'étant point contestés , ont paru légitimes à l'aide du tems.

Notre vanité est bien risible ; mais elle ne l'est jamais tant , que lorsqu'on cherche à se créer des aïeux imaginaires , & qu'après s'être nourri de pareilles billevesées , on vient à s'enfler d'un orgueil égal à sa crédulité. De toutes les petiteesses dont l'esprit humain est capable , celle-ci me paroît la plus misérable & la plus ridicule.

Sur cent lettres , dont le cachet est gravé en armoiries , quatre-vingt-dix-neuf portent un cachet imposteur. Il y a des hommes assez ridiculement vains , pour vous faire admirer leurs cachets armoriés , tandis que vous avez connu leur pere , horloger , maçon , ou chapelier : mais ils se flattent qu'il en sera un jour comme du tems des croisades , que la

possession avec le tems deviendra un titre incontestable. Tel barbier entretient son fils dans cette superbe espérance , & lui recommande de bien payer les graveurs du quai de l'Horloge.

Ils sont là tout prêts à graver le men-songe sur tous métaux. Il n'en coûte pas plus pour un trophée héroïque, que pour un trophée d'amour ; les casques & les lances , ou les fleches & le flambeau de Cupidon , sont au choix de l'amateur. Le burin tranchant est tout taillé pour donner les armes de tous les nobles de l'Europe aux premiers faquins qui voudront les pendre aux cordons de leurs montres.

Il n'y a que Paris pour receler cette foule de beaux petits messieurs qui, le plumet sous le bras , le diamant au col , le cachet à la montre , jouent le rôle de gentilshommes , tandis que leur mère ou leur oncle est dans un coin , à solliciter le paiement d'une pension accordée à des services que rejette & que dédaigne le second ordre de la noblesse.

CHAPITRE CCCCLXIX.

L'Ours.

NÉ dans les Alpes, descendu des montagnes neigeuses, arraché au magnifique amphithéâtre qui domine l'Europe, on le saisit, on le charge de chaînes, on le conduit à Paris. Cet emblème de la liberté helvétique, révééré par toute la Suisse, que Berne élève & nourrit dans ses remparts, danse ignominieusement sur le Pont-Neuf; & né pour vivre à côté d'hommes libres, amuse les badauds de sa figure étrangère.

Il semble regretter le séjour des frimats, les forêts de sapins où il erroit librement; il gémit en faisant son menuet sous le bâton: son air sérieux tient du pays où il est né.

Que diriez-vous, valeureux Bernois, & vous, Suisses des douze autres cantons, que diriez-vous en voyant votre animal chéri, humilié, dégradé, sa robe faite pour les âpres hivers, salie de la boue parisienne, & lui tour-

noyer pesamment, au milieu des éclats de rire de la populace réjouie par la danse lourde de l'animal républicain?

Le fier léopard n'a point reçu cette humiliation ; il déchireroit de ses griffes , conducteurs & spectateurs. L'ours helvétique monte à l'échelle, tend le chapeau du maître qui reçoit la vile monnoie que l'on offre par pitié à ses pas cadencés. Il gravissoit, le nez à l'air, les sommets du mont Jura ; muselé, il pose sa lourde patte sur l'échelon , on le frappe avec la chaîne qui le guide. Et pourquoi le traiter ainsi ? Il ne s'est pas vendu.

On a vu les conducteurs d'ours , voleurs de grands chiens, se servir de ces animaux pour dépouiller les passans ; on les avoit dressés à ce coupable usage. Ils ont attiré l'attention du gouvernement.

On nomme le gouverneur d'un sor de qualité, d'un jeune Allemand, d'un Hollandois, qui fait voyager son élève pour le dégrasser, *un meneur d'ours*. Les Suisses font volontiers ce métier-là.

CHAPITRE CCCCLXX.

Hôtel des Invalides.

L'ÉTABLISSEMENT le plus juste d'un fief de grandeur. On ne voit plus les soldats, comme le dit Young, *étendant le bras qui leur reste, mendier leur pain le long des royaumes que leur valeur a sauvés.*

Ce qu'il y a de touchant, c'est de voir ceux qui ne peuvent plus porter des alimens à leur bouche, être servis par des mains officieuses & journalieres. Ces tristes restes de la fureur insensée des batailles; ces corps, selon l'expression d'un poëte, *dont le tombeau possède la moitié*, ne peuvent plus accuser la patrie d'une criminelle indifférence.

Un gouvernement doux a effacé les rigueurs d'une discipline trop austere; car, puisque cet hôtel est un asyle de paix & de repos, puisqu'il est une récompense, il faut en éloigner les ordonnances tristes & séveres qui conviennent aux soldats guerroyans & campés sous la tente.

Ce vaste bâtiment est en pierres ; le vieux soldat est enfermé dans des murailles épaisses. Ces voûtes où le soleil ne pénètre pas même en été , paroissent rendre ce grand lieu , bien froid , bien sombre , bien ennuyeux pour la vieillesse. De longs corps de bâtimens , des escaliers noirs , des corridors glaçans , impriment à ce grand édifice quelque chose de triste.

Les soldats y sont logés pêle-mêle , & la propreté n'a pu s'établir dans ces salles spacieuses. Mais les officiers y sont bien en comparaison du soldat ; les officiers m'ont tous paru assez contens de leur sort , & cet aveu peut tenir lieu d'une louange complete.

Il n'y regne pas la même fraternité que dans les camps. Chacun s'isole , & l'indifférence la plus absolue regne entre ces êtres jadis si unis. C'est qu'il n'y a plus le danger des batailles , ni la société d'armes , ni le poids des fatigues à soutenir ; les régimens mêlés , les soldats ne se reconnoissent plus. De là peu d'échanges de bienfaits ; l'esprit militaire ne

s'y manifeste plus que par des rêveries sur la gloire ; cette retraite n'ouvrant plus de moyens à une sorte d'avancement , chacun ne vit plus que pour le présent , & ne se repaît plus que des fantômes du passé.

Les vieillards ont des infirmités & de l'humeur : il faut donc adoucir leur état ; c'est ce qu'on a fait depuis quelques années. Une administration qui n'a rien de rigoureux, leur a laissé nombre de petites libertés innocentes, qui font que chacun s'arrange à sa guise & est content : avantage particulier que des loix générales & exigeantes ne pouvoient embrasser. Redisons-le ; puisqu'il s'agit de se reposer , il faut à ces soldats du repos dans toute son étendue ; & c'est là leur principale récompense.

Le dôme est superbe , & fait l'objet de la curiosité & de l'admiration des étrangers.

La cuisine est remarquable par ses immenses chaudières , par ses broches nombreuses , par la distribution prompte & égale des plats. Le service du vin dans des chopines de plomb

a quelque chose de rapide & de particulier ,
qui étonne l'œil.

Les hommes sont si ennemis des regles assujettissantes , que ces invalides ne paroissent guere au réfectoire que pour emporter leur portion congrue. Ils la troquent ensuite , la partagent comme bon leur semble ; & cette liberté qui satisfait tous les goûts , prévient mille plaintes. L'expérience a prouvé que les petites jouissances sans gêne plaisoient à tous les hommes , & qu'ils les préféroient aux jouissances qu'on leur apprêtoit avec une sorte de régularité.

Louis XIV laissa par testament son cœur aux Jésuites de la maison professe , qui l'ont placé dans leur église , comme un monument de son affection royale pour leur société.

Aujourd'hui qu'ils ne sont plus , seroit-ce aller contre l'intention du feu roi , que de le transporter à l'hôtel des Invalides ? Et où ce dépôt peut-il être plus dignement placé que dans ce temple superbe ?

Louvois avoit destiné les magnifiques sou-

terreins placés sous l'église à la sépulture de nos rois , & comptoit y faire transférer les tombeaux de Saint-Denis.

Le cardinal de Bouillon , ambassadeur à Rome , fit faire par les plus habiles artistes un mausolée au maréchal de Turenne , son neveu. Ce monument , propre à perpétuer la gloire & les exploits de ce grand homme , devoit être élevé dans le sein de la France sa patrie : mais la disgrâce du cardinal suspendit ce projet ; l'ouvrage fut déposé dans les granges de l'abbaye de Cluni , où il est encore dans les caisses qui l'ont apporté de Rome.

Ne seroit-il pas convenable de l'en tirer , & de le placer à l'hôtel des Invalides , où il seroit d'une manière plus décente & plus conforme aux vœux des braves militaires qui l'habitent ? C'est là qu'est la postérité de ce grand général.

Il y a des bouches à feu contre les petits fossés des Invalides. Ces canons se font entendre au passage de Leurs Majestés. A ce bruit , toutes les oreilles parisiennes sont aux

écoutes ; le nouvelliste descend , & croit déjà apprendre la nouvelle d'un avantage pour lequel il a parié. On lui dit que c'est le roi qui passe pour aller à la chasse tuer des lievres ; alors il remonte tout honteux , pestant contre le canon qui ne publie pas la victoire qu'il avoit annoncée.

CHAPITRE CCCCLXXI.

Châtelet.

JURISDICTION qui embrasse le civil , la police & le criminel. Le prévôt de Paris est chef du Châtelet , & n'y paroît jamais ; il a encore le droit d'assister aux états-généraux , comme *premier juge ordinaire & politique de la capitale du royaume* ; mais personne , comme on le fait , n'est moins occupé que lui.

Ses trois lieutenans font tout ; ils ont un crédit & une autorité dont le prévôt n'a pas l'ombre. Ils agissent tous trois sous son nom à peu près comme les maires du palais agis-

soient jadis sous le regne des rois fainéans.

La charge de *lieutenant-général de police* a été démembrée de la charge de *lieutenant-civil*; & la branche est devenue beaucoup plus importante que le tronc, puisqu'elle s'étend aujourd'hui à toutes les parties de l'administration, où le lieutenant civil & même le prévôt de Paris ne voient goutte, & où même il ne leur est pas permis de voir.

Les procès se sont amoncelés dans cette juridiction, au point que l'on n'en voit plus le terme. Quelle main opérera la débacle? La chicane a tant multiplié les détours, & les délais onéreux s'obtiennent si facilement, que rien ne finit; & l'on peut assurer qu'il y a impossibilité que tout finisse, dans l'état où sont les choses; c'est un désordre sérieux, auquel il faudra dans peu remédier; sans quoi cette justice n'en aura plus que le nom, & sera vaine & illusoire.

Le lieutenant civil, quand il remplit ses devoirs, n'a pas de moment à lui. Toutes ses heures sont déterminées par des fonctions
urgentes

urgentes , qui fans cesse se renouvellent. C'est la charge la plus triste , la plus ennuyeuse , la plus monotone dont un magistrat puisse être revêtu. Celle de *lieutenant-général de police*, par comparaison, est amusante ; elle appelle du moins des circonstances rares , curieuses , des faits étranges & particuliers , qui soutiennent le magistrat dans son travail , donnent à sa pénétration de quoi s'exercer , & peuvent occuper & intéresser tout à la fois sa tête & son cœur. Le lieutenant civil n'a qu'un travail sec , rebutant , épineux. Il est sans cesse tyrannisé par de petites formes juridiques. On appelle encore de ses sentences. Son bon-sens & sa miséricorde ne lui appartiennent pas en propre ; il est subjugué par la loi , & la loi le plus souvent est bizarre. On lui adresse tout le papier timbré qui se barbouille dans Paris : *scellés , inventaires , référés , affaires de mineurs , curatelles , testamens , contrats d'atermoyemens* , si fréquens de nos jours ; *assemblées de parens , interdictions , saisies , séparations , prises de corps* ; & il faut qu'il ré-

ponde à tout. Mais il faudroit aussi que les jours eussent pour ce magistrat soixante & douze heures.

Il fut un jour , après le dernier exil du parlement , où le lieutenant civil tint seul en échec la cour , le chancelier & les ministres. Son refus auroit pu avoir une influence prodigieuse en levant le siège. Les notaires , les greffiers , les procureurs , les huissiers , &c. tout restoit dans une immobilité fort embarrassante. On sentit que le petit poids pouvoit faire pencher la balance en équilibre ; on fut intimidé , on eut recours aux supplications. Qu'est-ce donc que la machine de tel gouvernement , où un mince rouage , jusqu'alors non apperçu , arrête tout-à-coup ou facilite le jeu des autres ressorts ?

Que l'on entasse ensuite les mots de despotisme , de monarchie , d'aristocratie , d'oligarchie ; mots sans idées nettes. Tous les gouvernemens sont mixtes , & admettent dans leur sein des élémens opposés : ce que l'expérience confirme encore plus que le raisonnement.

On a vu dernièrement les juges du Châtelet faire les inquisiteurs & vouloir juger un livre de physique & de morale , qu'à coup sûr ils ne savoient pas lire. On dit qu'ils renouvellent tous les cinquante ans cette prérogative : le tout pour soutenir quelque vieille prétention ignorée. Le ridicule dont ils se sont couverts en voulant toucher à ces hautes matieres , les fera rentrer sans doute dans les discussions qui sont de leur ressort.

CHAPITRE CCCCLXXII.

Armoiries de la Ville.

C'EST un vaisseau flottant. Ah , plutôt à Dieu que ces armoiries fussent parlantes , & que Paris fût une ville maritime !

On s'est jeté dans de longues discussions pour trouver l'origine de ces armoiries. Rien de plus simple. Un peintre aura métamorphosé un misérable bateau en vaisseau de haut-bord , & le batelet sera devenu un navire.

Une erreur de peintre n'est pas dangereuse ; mais tel qui ne connoissoit pas la construction ni la marche de la galiotte de Saint-Cloud , a entrepris de diriger la marine royale. C'est que beaucoup de François , à l'imitation des marquis de Moliere , savent tout à merveille , & sur-tout ce qu'ils n'ont jamais appris.

Paris , malgré le vaisseau qui figure dans ses armes , ne fournit point de matelots à l'état. On y mange de la marée ; mais les trois quarts de ses habitans ignorent ce que c'est que le flux & le reflux de l'Océan. Des bateliers moteurs de la navigation semblent plutôt traîner que conduire de longs bateaux qui s'engravent perpétuellement.

Des coches d'eau qui montent & qui descendent , qui partent majestueusement du quai de Saint-Paul ou de la Tournelle , voilà toute la marine qui justifie les armoiries de la capitale. Quand la Seine se gonfle , les flottes sont en grand danger. Le vaisseau voguant à pleines voiles , n'en restera pas

moins sur la façade de l'hôtel-de-ville , & cet aspect ne laisse pas que d'être facétieux pour l'œil d'un Anglois , habitant de Londres.

CH A P I T R E C C C C L X X I I I .

Démolition du Petit-Châtelet.

ENFIN , ce vieil édifice qui avoit quelque chose de hideux , barbare monument du siecle de Dagobert , construction monstrueuse au milieu de tant d'ouvrages de goût , où le conseil des Seize fit arrêter & pendre Briffon , Larché & Pardif , ce gothique & lourd bâtiment dont on avoit fait une prison , vient de tomber & de céder son terrain à la voie publique.

J'ai passé sur ses débris : mais quel aspect ! Les voûtes entr'ouvertes , des rachsots souterrains , qui recevoient l'air pour la première fois depuis tant d'années , sembloient révéler aux yeux effrayés des passans les victimes englouties dans leurs ténèbres. Un frémissement

involontaire vous saisissoit en plongeant la vue dans ces antres profonds , & l'on se disoit : est-ce donc dans un pareil lieu , au fond de la terre , dans un trou à mettre les morts , qu'on a logé des hommes vivans ?

Ces cachots vont servir désormais de cave aux maisons qu'on va bâtir sur leurs fondemens. Mais les murs y doivent être encore imprégnés des soupirs du désespoir. Qui osera placer là son tonneau de vin ? qui pourra le boire sans se rappeler les malheureux qui ont gémi entre ces murailles , dans les tourmens du corps & les angoisses de l'ame , plus terribles encore ?

Puissent les dernières traces de la barbarie s'effacer ainsi sous la main vigilante d'un gouvernement sage !



CHAPITRE CCCCLXXIV.

L'arcade Saint-Jean.

ATTE NANT l'hôtel-de-ville, est une arcade aussi triste que dangereuse, & par où cependant doit défilér tout ce qui descend de la belle rue Saint-Antoine. Ce passage est extrêmement incommode, & vous jette dans une rue tortueuse & inégale, jusques vis-à-vis le beau portail Saint-Gervais, que l'on n'apperçoit qu'à moitié.

Il feroit à propos de percer une rue qui aboutiroit à la rue Saint-Antoine. Il faudroit du moins un trottoir pour les gens de pied sous cette maussade arcade, où il n'y a aucun refuge contre les voitures.

Cet endroit, quoique voisin de la Greve, est favorable aux voleurs qui attendent sous cette voûte solitaire.

Un voleur y arrêta vers minuit un particulier, en lui mettant sous la gorge un pisto-

let & lui demandant *la bourse*. La main du voleur, qui sans doute en étoit à son apprentissage, étoit tremblante. Le particulier qui craignoit que le mouvement de la peur ne fit partir la détente, lui dit avec le plus grand sang-froid : *ne tremblez pas, monsieur, je vous donnerai.* —

CHAPITRE CCCCLXXV.

Saints défigurés.

LE portail des églises offre nombre de figures gothiques ; mais à présent si noires & si hideuses, qu'on les prendroit plutôt pour des objets de réprobation, que pour des élus ayant en paradis la couronne de gloire.

Il manque à ces saints antiques un nez, une oreille, un bras. Les anges & les chérubins ont perdu leurs ailes ; l'archange du jugement dernier souffle encore & n'a plus de trompette. Ces visages célestes, criblés par les injures du tems, font des mines affreuses.

Pourquoi donc ajouter encore à leur noirceur , en couvrant ces statues enfumées d'une couronne de fleurs fraîchement cueillies ? Ce contraste afflige l'œil. Le saint prend la physionomie d'un démon sous ces roses éclatantes. L'on ne sauroit pardonner à la piété son extrême mauvais goût ; il fait tort à l'image qu'on se propose d'honorer.

Le portrait de Notre-Dame offre un ensemble si bizarre , que chacun y trouve ce qu'il veut y trouver en théologie , en cabale , en chymie. Un adepte m'a assuré que le secret de la pierre philosophale étoit écrit dans toutes ces grossières figures ; mais le tout , selon lui , seroit de savoir déchiffrer ces emblèmes énigmatiques.



CHAPITRE CCCCLXXVI.

Samaritaine.

PETIT, vilain bâtiment quarré, adossé au Pont-Neuf, dressé sur pilotis, & qui rompt de toutes parts un superbe coup-d'œil. Cette mesure est un *gouvernement*.

Le fameux gouverneur de ce *gouvernement* a dans toutes ses immenses parties la fonction de faire entretenir l'horloge, & l'horloge ne va point. Ce cadran vu & interrogé par tant de passans, est des mois entiers sans marquer les heures. Le carrillon est aussi défectueux que l'horloge; il déraisonne publiquement: mais du moins on a le droit de s'en moquer.

Il sonne dans toutes les cérémonies publiques, sur-tout quand le roi passe. Le roi peut entendre le morceau de musique qui réjouissoit son trisaïeul; & si la figure de Henri IV, qui est tout à côté, avoit des oreilles, elle pourroit achever l'air.

Vu la réputation dont la *Samaritaine* jouit dans toute l'Europe , on devroit bien moins négliger son carrillon & son horloge ; mais c'est un *gouvernement* ; c'est tout dire : les clochettes n'y seront jamais d'accord.

Quand fera-t-on disparaître ce bâtiment sans goût , qui s'offre à l'œil avec le quai du Louvre & le quai des Théatins , qui gâte l'ensemble des deux rives , & qui ne sert qu'à élever l'eau pour quelque bassins qui n'en sont pas moins à sec les trois quarts de l'année ?

CHAPITRE CCCCLXXVII.

A trois pour un liard les Anglois.

UN Anglois qui arrive à Paris pour la première fois , & qui entend au bout du Pont-Neuf & dans les carrefours crier de toutes parts nombre de femmes qui s'accordent dans un concert très-discordant , pour chanter du matin au soir : *à trois pour un liard les*

anglois, ne devine point ce que cela veut dire.

Ce cri du Pont-Neuf a pris faveur pendant la guerre présente. Ces femmes vendent sur un éventaire des petites poires qu'on nomme d'Angleterre ; & elles ont trouvé qu'il seroit plaisant & patriotique d'étourdir les passans & tout le quartier de leurs éternels , à *trois pour un liard les anglois*. Les sarcasmes de nos voisins , en général , sont plus durs ; mais plus ingénieux.

CHAPITRE CCCCLXXVIII.

Monter à Cheval.

LE Parisien apprendra de bonne heure à se tenir en équilibre sur un pavé glissant , à éviter le pas des chevaux , à se faufiler entre des roues mobiles & des voitures roulantes ; il saura escamoter son ventre , s'applatir comme un Gascon ; il saura franchir d'un pied lesté les larges ruisseaux ; il saura monter

un escalier de sept étages sans reprendre haleine , le descendre sans lumière ; mais il ne saura pas monter ni se tenir à cheval.

L'espace lui manque pour cet exercice. Les académies sont très-coûteuses & en petit nombre ; elles ont encore des privilèges exclusifs pour enseigner à monter à cheval. Oui, des privilèges royaux : de sorte que , dans cette grande ville , le bourgeois ne peut faire aucun usage du cheval. On prend des fiacres pour la plus petite promenade , & le Parisien est & sera constamment l'homme le plus étranger à l'équitation.

CHAPITRE CCCCLXXIX.

Chaise-à-Porteur.

PORTER quelqu'un dans les rues fangeuses & embarrassées de la capitale , n'est pas chose facile. Aussi les chaises ne peuvent-elles circuler que le matin & dans quelques quartiers paisibles. Les douairières vont ainsi à la messe,

& le laquais fuit portant *les heures* dans un sac de velours rouge brodé. La vieille présidente veut qu'on remarque le sac sur lequel elle s'agenouillera, pour demander pardon à Dieu, *des petits péchés de sa jeunesse*. Ailleurs les chevaux disputent le pas à l'homme.

Deux robustes mercenaires, tout en sueur & s'arcboutant sur leurs larges fouliers ter-rés, portent l'homme que l'embonpoint & la goutte empêchent de marcher. Au détour d'une rue, ils se trouvent au milieu d'un troupeau de bœufs effarés & menaçans. Une corne saisit le brancard & renverse la boête : le gros individu qui l'emplit de sa rotondité, reste là jusqu'à ce que le troupeau ait défilé. Les têtes de bœufs en passant le saluent à la portiere ; il se rencogne : jamais corne ne l'a tant effrayé ; il faut retourner la boête pour lui ouvrir la porte. La colere que cet accident lui cause, a gonflé ses veines ; on a peine à le dégager. Il veut battre avec sa canne les porteurs qui se sont déjà sauvés ; & dans sa fureur, il ne s'apperçoit pas qu'il a perdu sa perruque.

La brouette qui a deux roues tombe rarement sur le côté ; mais aussi quand elle se renverse les brancards en-haut , & qu'une demoiselle parée , ajustée se trouve dans cette voiture , jugez de l'attitude ! Elle est obligée , en conscience , de se pâmer pour voiler son désordre , & ne point entendre ce que disent les spectateurs.

CHAPITRE CCCCLXXX.

Fouette Cocher.

C'EST le mot que dit encore le provincial en montant dans un *remise*. Oui, oui, *fouette cocher* ; tu crois d'arriver comme cela , mon bel ami. As-tu calculé les embarras qui arrêteront le pas de tes chevaux ? Ici les boueurs barent la rue & restent deux heures à relever les ordures ; là est une charrette chargée d'une pierre si lourde , que les chevaux ne font que la retenir ; le limonnier en arrête seul tout l'effort : c'est à chaque pas un

vrai miracle. Les voitures à tonneaux d'eau, dont le nombre est considérable, obstruent le passage. Elles se rangent de travers pour donner de l'eau dans les maisons. Plusieurs charrettes couvertes, (1) dans lesquelles les conducteurs sont ensevelis & où ils ne peuvent ni voir ni entendre, s'opposent au défilé. Le bois des chantiers, de longues pièces de charpenterie menacent dans leurs mouvemens de crever les panneaux des voitures & le flanc des chevaux.

Quand arrivera la débacle ? c'est le chaos à débrouiller. On croit appercevoir un débouché ; mais les pierres à bâtir, qui ressent des mois entiers irrégulièrement rangées dans des rues déjà étroites, interceptent le passage.

Cependant les cochers serrent le plus qu'ils peuvent, gênent par leur impatience mal-

(1) Ces misérables charrettes sont encore plus dangereuses que les cabriolets, parce que c'est un manan aveugle & brutal qui les conduit.

adroite la libre circulation ; c'est à qui obtiendra un pouce de terrain.

Tu veux passer avec ton équipage , & le malheureux piéton ne doit qu'à son ventre plat & rentrant le bonheur d'échapper à l'effieu du payfan , qui excède quelquefois d'un pied. Il ne faut que la voiture d'une blanchisseuse , qui reste là plantée pendant trois heures , faisant son compte dans la maison , pour arrêter quatre cents équipages. Mais voici qu'un cabriolet scélérat , profitant d'un jour ouvert , rasant de près la borne , s'échappe de la bagarre. C'est la foudre qui part d'un nuage orageux : sauve qui peut. Le pervers conducteur veut regagner le tems perdu , en passant sur le corps de ses concitoyens. Et où court cet écervelé , ce méchant ? Car il faut l'être pour braver ainsi les clameurs de la multitude , comme si c'étoit un amas d'insectes. Il court au logis d'une catin. Il porte déjà sur son front l'empreinte livide de la débauche , & dans trois semaines il va tom-

ber en lambeaux entre les mains de l'impuissante chirurgie.

C'étoit bien la peine d'ajouter à une vie oisive & corrompue un nouveau forfait, & de montrer publiquement sur son front le mélange du vil libertinage & de la férocité barbare ! Voilà comme l'un conduit presque toujours à l'autre.

Pauvre provincial, prends patience dans ta voiture ! Tu as calculé la distance, mais non le tems qu'il falloit pour la franchir, & tu arriveras trop tard pour la visite importante ou frivole que tu vas faire.

CHAPITRE CCCLXXXI.

Peaux de Lapins.

PROFIT des servantes, & que le maître le plus avare ne leur dispute pas. L'Auvergne fournit à Paris ces crieurs de peaux de lapins, qui ne les achètent en détail que pour les revendre engros aux chapeliers ; mais ce crieur

en est surchargé de maniere qu'on cherche sa tête & ses bras. On le sent avant que d'entendre sa voix; il vit dans l'exhalaison infecte de ces peaux; il y résiste. Son cri est extrêmement dur. Les chats fuient à son aspect; car il est homme à prendre leur robe, & les chats semblent deviner qu'il en veut à toutes les fourrures de quadrupedes.

Il a de plus dans sa poche un couteau toujours prêt à châtrer les matous. Il n'entre pas dans une maison, que les chattes ne se sauvent sur les gouttieres, en exprimant par des miaulemens plaintifs, combien la figure de ce barbare leur est désagréable.

Le cri, *peaux de lapins*, contraste avec le cri, *vieux chapeaux*. Ce dernier plus aigu sort d'un gosier féminin. Telle est la destinée d'un feutre: il commence encore en poil à être annoncé par le crieur, *peaux de lapins*; & après avoir orné une tête de savant, il finira tout crasseux sur les épaules d'une crieuse de *vieux chapeaux*, qui l'abandonnera à un manoeuvre ignorant, pour qui toute érudition

est perdue. Si l'on pouvoit écrire l'histoire des chapeaux, elle ressembleroit fort à celle des têtes humaines : vicissitude éternelle !

CH A P I T R E CCCCLXXXII.

Porcs.

L se consomme chaque année à Paris près de trente mille porcs. Les charcutiers métamorphosent le porc en cent manières différentes ; & ce qu'on appelle *saucisses*, *boudins*, *cervelats*, *langues*, *andouilles*, &c. y est d'un goût excellent, qu'on n'attrappe point ailleurs. Les charcutières, la fourchette en main, distribuent les morceaux de petit salé, renfort journalier des dîners & soupers des demi-bourgeois. Sans la tourte de quinze sols & le morceau de petit salé, les repas de la petite classe bourgeoise manqueroient les trois quarts du tems.

Mais tandis que les bouchères ont de l'embonpoint, un teint frais & vermeil, les char-

eutieres sont pâles & d'une carnation moins belle. C'est que l'exhalaison des viandes chaudes n'est favorable ni à la beauté ni à la santé.

Le fils de Louis le Gros traversant Paris, un cochon s'embarassa dans les jambes de son cheval qui s'abattit, & ce jeune prince mourut de la chute.

Les fils de France aujourd'hui traversent rapidement la ville en carrosse attelé de huit chevaux ; les troupeaux de bœufs, de moutons, de porcs & d'hommes ne retardent point leur course.

CHAPITRE CCCCLXXXIII.

Placards.

AUTREFOIS il étoit assez ordinaire de trouver quelques placards critiques sur les affaires du jour. On a mis tant de surveillance dans la poursuite des afficheurs, que cet usage est devenu impraticable. Paris n'a point la

statue mutilée de Rome où l'on attache des *pasquinades*. Le railleur le plus déterminé sent expirer ses bons-mots, lorsqu'il s'agit d'avoir un débat avec la police, qui emprisonne ou qui exile avec un petit avertissement. Les bons-mots & les satyres circulent de bouche en bouche, se copient même, mais ne s'affichent plus.

Dans le tems que la police étoit moins vigilante ou moins étendue, voici l'expédient dont on s'étoit servi pour apposer les placards au coin des rues.

Un homme chargé d'une grande hotte, en la reposant s'arrêtoit sur une borne, contre laquelle il restoit appuyé, la hotte toujours sur le dos & l'air fatigué. Pendant ce tems, un petit garçon, accroupi dans le fond de la hotte, n'avoit qu'à passer les deux mains pour plaquer contre la muraille l'affiche enduite de colle. Il étoit masqué par les deux rebords. Il se refonçoit bien vite en se voilant la tête; & l'homme de partir à pas lents, laissant l'écrit à la vue des curieux.

Les caricatures de ce genre ne s'appliquent plus aux murailles ; elles ont passé dans des brochures subtilement distribuées.

Mais un placard aujourd'hui ne signifieroit rien pour le peuple , occupé de ses besoins pressans & de sa subsistance journaliere : il est étranger à tout ce qui se fait ; il a perdu depuis long-tems le fil des événemens publics : il ne sait plus qui mene les affaires ; il ne s'en embarrasse point. Que lui importe qui tient le gouvernail ? Le sillage du vaisseau est toujours le même pour lui. Enfin il n'a plus envie de rire.

On trouve de tems en tems quelque emblème relatif à l'administration de la police , qui n'est point parfaite. Le chef en homme d'esprit ne fait qu'en rire. Eh ! qu'importent à l'adroit écuier les hennissemens de son coursier morigéné par son frein , dès qu'il peut , à l'aide d'une légère houssine , régler tous ses mouvemens.

Plus de traits satyriques que dans les brochures ; le beau monde s'en amuse , sans trop

y ajouter foi ; mais l'épigramme vraie ou fautive arrive ordinairement une année révolue après la sottise. Or l'épigramme est comme la correction des colleges , quand elle est tardive elle est moins efficace.

Ces petites vengeances contre les hommes en place ne troublent plus leur tranquillité ; ils acheveront leur paisible carrière sans être molestés dans leurs fonctions. L'histoire ne les saisira qu'à leur mort ; & ils n'auront pas entendu de leur vivant , dans le cri de la licence , l'accent de la vérité , qu'on y démêle toujours , parce qu'il y est ordinairement caché.

Cependant les pauvres auteurs ne peuvent faire une faute que trente critiques ne les aient ; souvent même on leur dit des injures lorsqu'ils ont bien fait. Le gouvernement protégera ces petites feuilles satyriques qui ne nuisent qu'à la réputation & à la fortune des écrivains ; mais en récompense l'ouvrage politique de tout homme en place n'admettra ni examen ni réprimande. Oh ! c'est un beau droit.

Les papes ont laissé *Pasquin* & *Marforio* parler & se répondre. Des railleries, des lardons amusent le peuple & l'assoupissent. Ne vaut-il pas mieux encore que la satire soit dans la bouche de la statue, que de rester concentrée dans le cœur où elle fermente & s'aigrit ? La mauvaise humeur d'un peuple s'évapore ainsi, & jamais le bras ne se lève, quand la langue a pu se soulager pleinement.

C H A P I T R E CCCCLXXXIV.

Afficheurs.

ILs sont quarante, ainsi qu'à l'académie françoise ; & pour une plus grande similitude, aucun afficheur ne peut être reçu s'il ne fait lire & écrire. On dispense l'afficheur de tout autre talent, ainsi qu'il arrive quelquefois dans l'illustre compagnie créée par le ministre despotique & versificateur.

Ils ont à leur boutonniere une plaque de cuivre ; ils portent une petite échelle, un

tablier , un pot à colle & une brosse. Ils affichent ; mais ils ne s'affichent point. Les quarante immortels n'ont pas toujours cette sage modestie.

Un afficheur est l'emblème de l'indifférence. Il affiche d'un visage égal le sacré , le profane , le juridique , l'arrêt de mort , le chien perdu ; il ne lit jamais de ce qu'il plaque contre les murailles que la permission du magistrat. Dès qu'il voit ce nom , il afficheroit sa propre sentence.

Tel qui a affiché la comédie & l'opéra pendant trente ans , n'y a jamais mis le pied. Quand ils ont mis la lettre du côté de la rue , & qu'elle est bien droite , ils la contemplent d'un air de satisfaction & s'en vont.

Il leur est défendu de mettre aux portes & sur les murs des églises & monasteres , des affiches de comédies , romans & livres profanes ; mais le titre est quelquefois équivoque , & les colonnes des temples sont tolérantes ; elles reçoivent paisiblement ce que l'afficheur leur applique.

Il n'est pas prudent de lire une affiche, haute ou basse, au coin d'une borne ; c'est un appât qui a son péril. Plus d'un lecteur est obligé d'interrompre précipitamment sa lecture, & de se sauver au milieu d'une phrase instructive : ce qui nuit à la réflexion qu'on doit à toute lecture, même à celle des affiches.

On se croit quelquefois en sûreté derrière une borne. Là on semble braver le danger & lire en paix ; mais la plupart des bornes ont été creusées par le petit effieu à sa hauteur. Tandis que vous vous instruisez, il passe par le creux formé, & vous emporte le gras de la jambe.



CHAPITRE CCCCLXXXV.

Eftampes licencieufes.

ELLLES fe font multipliées le long des quais & fur les boulevards. On n'y voit que nudités capables d'alarmer la pudeur , attitudes & poftures lascives , qui infpirent à la jeunefſe le goût de la débauche , & corrompent les regards même de l'enfance.

Il en eſt de ſi licencieuſes , que ma plume ne peut en faire entrevoir ici le ſujet. Il tient quelquefois à un raffinement de corruption qui révolte beaucoup plus que ne feroit le trait immodeſte. On m'entend.

Il eſt ſans doute très-condamnabſe de laiſſer les filles , gorge découverte , arrêter le ſoir les hommes & les ſolliciter par de preſſantes invitations ; mais qu'en plein jour des eſtampes obſcenes reſtent du matin au ſoir à la vue de l'innocence , pour lui faire naître l'idée du libertinage & en juſtifier la

turpitude dans les cœurs à demi-corrompus, c'est vouloir qu'une nouvelle race d'hommes achève de s'éteindre dans sa source.

Boucher, après avoir été en peinture le corrupteur de la bonne école, travailla pour les boudoirs des courtisanes. Mais son gendre Baudouin, peintre cynique, l'a surpassé en licence, & n'a presque rien fait qui ne soit contraire aux bonnes mœurs.

Les peintres, pour plaire aux âmes blasées, s'étudient à présenter à l'imagination des idées libertines & quelquefois même dégoûtantes. La *Soirée des Tuileries* est assurément loin du pinceau des grâces.

Les estampes nouvelles trop nues pechent autant contre l'art que contre la morale. Elles n'auront jamais l'intérêt des images nobles & attendrissantes. Ainsi que les livres obscènes sont déclarés bons à *mettre au cabinet*, de même les estampes licencieuses suivront ces volumes déshonorés. Artistes! pourquoi renoncez vous à la gloire? Pourquoi voulez-vous livrer vos noms à l'infamie? Ce qui est

décent , voilà ce qui subsiste , voilà ce que vos enfans pourront avouer.

On a beaucoup sévi contre les livres philosophiques , lus d'un petit nombre d'hommes , & que la multitude n'est point en état de comprendre. La gravure indécente triomphe publiquement. Tout œil en est frappé ; celui de l'innocence se trouble , & la pudeur rougit. Il est tems de reléguer sévèrement dans les porte-feuilles des marchands ce qu'ils ont l'impudence d'étaler au-dehors même de leurs boutiques. Songez donc que les vierges & les honnêtes femmes passent aussi dans les rues.

CHAPITRE CCCCLXXXVI.

Tapisseries.

A la procession de la *Fête-Dieu* , les tapisseries des rues offrent , sur le passage du *Saint-Sacrement* , les amours impudiques des

dieux & des déesses de la mythologie. Jupiter enleve Ganymede , caresse Junon. Bacchus s'enivre sur le sein d'Erigone. Salmacis serre dans ses bras amoureux le jeune homme qui lui résiste. Apollon poursuit Daphné. Vénus sourit à Adonis. Et voilà les images que la piété déploie pour honorer le *Saint des saints*.

Les métamorphoses d'Ovide sont sous les yeux des prêtres adorateurs. Le paganisme fait tous les frais des hommages rendus au plus redoutables de nos mystères ; & si un païen, tout-à-coup sorti des gouffres de l'enfer où notre religion le plonge , assistoit à l'une de ces processions , il reverroit de toutes parts ses dieux & ses idoles.

Qui l'eût dit que les fables de l'idolatrie triomphante orneraient le frontispice des maisons catholiques , & que les prêtres qui portent le Dieu vivant , se promèneraient religieusement au milieu des figures de la théologie païenne !

Les faux dieux de l'antiquité s'avancent jus-

qu'au pied du reposoir. (1) Jupiter , armé de son foudre , y entre ; il semble en menacer la *Vierge Marie*. Apollon & les neuf Muses reçoivent tout à côté la bénédiction que l'on donne au peuple.

Les tapissiers n'y entendent point finesse. Montés au haut de leurs longues échelles , ils clouent les Bacchantes armées du thyrsé tout au-dessus de l'autel ; & l'œil , à travers les rayons du *soleil* , apperçoit l'enlèvement de Proserpine.

Quels étoient à Rome les ornemens publics lors de la marche des prêtres de Cybele & de Cérès ? Différoient-ils beaucoup des nôtres ?

Lorsque Louis XV , dans sa fameuse convalescence , vint rendre grâces à Dieu à *Notre-Dame* , le bourgeois tapissa les rues , comme pour la fête la plus solennelle du catholicisme.

(1) Petite chapelle dressée à la hâte dans un carrefour , où le *Saint-Sacrement* se repose , & que les bourgeois se font gloire de bâtir.

On a banni des appartemens ces tapisseries à grands personnages que les meubles coupoient désagréablement , & elles sont reléguées dans les anti-chambres. Le damas de trois couleurs & à compartemens égaux , a pris la place de ces figures qui , massives , dures & incorrectes , ne parloient pas gracieusement à l'imagination des femmes. Les tapisseries descendent du galetas pour le jour de la *Fête-Dieu* , & on les envoie aussi à la campagne pour garnir les mansardes.

Au reste , il faut voir les tapissiers le jour de la *Fête-Dieu* monter & glisser le long de leurs échelles. Toutes les portes sont tapissées. La procession défile , & la queue est encore dans la rue , que voilà les hommes clouans & les tapisseries mythologiques qui dégringolent tout ensemble. Elles sont ployées , emportées en un clin-d'œil : car elles doivent servir ailleurs.

Le miracle est , qu'à travers tant d'échelles qui courent , droites & hautes , tant de marteaux qui sont en l'air , tant de passans qui

heurtenant les échelons & leur base boiteuse ; il n'y ait pas quelque martyr de la tenture & du pieux empressement des tapissiers, qui ce jour-là regardent toutes les têtes comme des pavés.

CHAPITRE CCCCLXXXVII.

Jardin du Palais-Royal.

PHILIPPE d'Orléans, régent de France, habita ce palais. Il y gouverna le royaume avec les principes les plus hardis, méprisant beaucoup les hommes & les jugeant tous aussi faux, aussi bas, aussi cupides que ceux dont il étoit environné. Il sembloit indigne à son génie de gouverner cette masse d'individus dont il se jouoit avec la supériorité de son caractère.

Les principes de son administration, qui succédèrent à ceux de Louis XIV, forment pour l'histoire une couleur bien tranchante. La nation Française qui se plie à tout, fut modifiée en un seul instant.

Cette époque infiniment curieuse a déterminé nos mœurs actuelles, & pour un tems qui paroît devoir être considérable. Si la base de la morale est à demi-renversée, la régence a occasionné ce changement rapide dont l'influence n'est pas encore à son terme.

On se rassemble à midi au cadran du Palais-Royal. Des désœuvrés, montre en main, mettent l'aiguille sur onze heures soixante minutes, & s'en vantent toute la journée.*

Au *Caveau*, d'autres désœuvrés agitent ces questions oiseuses & littéraires, mille fois rebattues, & dont la génération timide de nos jeunes auteurs ne paroît pas vouloir encore sortir.

Quand le duc de Chartres voulut convertir son jardin en bâtimens, chacun cria comme s'il eût été propriétaire du lieu. Malgré le public qui regardoit cette promenade comme une jouissance acquise, malgré ses vives clameurs, le duc fit tomber sous la coignée ces arbres qui, sous leurs ombrages, avoient vu les marchés clandestins des filles d'opéra. Ja-

G ij

* Dans ce jardin tout se reconnoît
Hormis de l'ombrage et des fleurs,
Et quoiqu'on y démolisse des maisons,
On n'en peut régler sa monture.

mais les Hamadryades (si elles sont chastes) n'eurent plus à rougir que dans cette fameuse allée. Mais on pouvoit la regarder comme la plus belle salle de bal qui fût en Europe. Elle fut détruite en peu d'heures.

Quand le public eut bien crié, & qu'il vit les arbres à bas , il se tut. Il paroît d'après le plan adopté par le prince , que les Parisiens dans quelques années y auront gagné (ce qui accusera leur précipitation ordinaire) que cet endroit réunira le brillant , le commode ; que métamorphosé au gré du propriétaire , il offrira pour les agrémens une promenade supérieure à la précédente.

O Parisiens , toujours ignares & sottement ennemis des moindres modifications , songez donc que votre ville nageroit dans un cloaque , sans la main qui a rompu vos maussades habitudes ! Laissez les puissans en monnoie modifier votre habitation. Qu'il a fait ce qu'elle est ? Eux seuls. Taisez-vous , plats bourgeois , & laissez les princes vous construire des monumens agréables. Voyez

autour de vous, tous sont de leur création. Promenez-vous un peu plus loin, importans novellistes, & attendez le don magnifique & riant que votre lourde & ingrate cervelle ne peut pas même appercevoir en idée.

Si vous voulez voir de beaux tableaux, visitez la galerie du Palais-Royal; si vous voulez voir de jolies femmes dans le costume le plus élégant & le plus nouveau, placez-vous au passage du grand escalier; si vous voulez manger de bonnes glaces, allez au caveau; mais si vous voulez avoir les nouveautés piquantes, ne vous adressez pas aux libraires du lieu.

CHAPITRE CCCCLXXXVIII.

Coutume.

ON nous parle des Tahuglanks, situés au nord du Nouveau-Mexique, vers le deux cent quarante - unieme degré de longitude. On nous en parle comme d'un peuple policé qui

a aussi ses arts brillans ; mais des coutumes fort extraordinaires.

Un prince du sang , chez les Tahuglanks , établit sa chaise percée tout au milieu de sa chambre , en présence de sa maison & de ceux à qui il donne audience. C'est une prérogative dont il se montre jaloux. Placé sur ce trône mobile , le prince constipé ou dévoyé fait publiquement , sans voile & sans paravent , toutes les grimaces que lui commande sa situation. Un grand valet debout & attentif lui présente des pattes de coton avec lesquelles le prince s'essuie ; le valet les range l'un dessus l'autre comme des beurrées , & sous l'œil ouvert les assistans. On voit les déjections de monseigneur. L'odorat des courtisans rassemblés a beau s'aimer de constance , il ne peut se soustraire aux tourbillons des alkali-volatils.

De belles dames qui viennent faire leur cour & demander des grâces , arrivent quelquefois au milieu de la cérémonie , & ne s'en vont pas ; ce seroit un manque d'usage. Elles restent & font la conversation de l'air du monde le plus aisé.

Mais si le seigneur Tahuglank chie au nez de tous ceux qui entrent chez lui le matin, son maître le lui rendra bien le lendemain; il s'assèyera encore plus fièrement sur la chaise percée, & embaumera son vassal. Celui-ci aura besoin de la ferme contenance qu'il exigeoit la veille; il n'osera pas détourner la tête; la conversation ira son train, comme si les parfums les plus suaves remplissoient l'appartement; il n'offrira qu'un nez impassible en songeant que c'est un prêté-rendu, & qu'à trois jours de là, lorsqu'il prendra médecine, sa cour particuliere aura le visage calme & serein à l'aspect des contorsions redoublées, qu'il variera tout à son aise & dans tout le loisir possible.

Voilà bien le sujet d'un chapitre pour un nouveau Rabelais; mais je ne suis pas assez docte pour l'entreprendre. En quel tems a commencé cette coutume? Comment s'est-elle perpétuée? Comment regne-t-elle encore chez ce peuple, dont les gazettes nous vantent le goût, la politesse & les graces?

Est-ce une filiation de l'histoire du Grand-Lama, qui fait don de ses excréments desséchés à tous les princes & vassaux du Thibet? Mais ils sont du moins en poudre. Il jouit seul de cette glorieuse prérogative, & parmi les Tahnglanks, il ne faut avoir qu'une goutte du sang royal dans les veines, pour inviter tout le monde au spectacle des fonctions journalières de la garde-robe avec tous leurs accompagnemens.

Les témoins prétendent que par l'adresse & la promptitude des enleveurs de la chaise percée, l'évaporation est presque insensible. D'autres soutiennent au contraire que les corpuscules actifs se font sentir dans toute leur énergie ; & le marc du souper d'un prince est tout autre que le marc grossier d'un porte-faix. Que faut-il croire? Au reste, celui qui ne sera pas satisfait du récit que ma qualité d'historien m'a obligé de faire, pourra en achetant une charge honorable, se convaincre pleinement par l'expérience que ceci n'est point un conte.

CHAPITRE CCCCLXXXIX.

Commissaires.

ILS ont des départemens variés & même opposés. Quel rapport y a-t-il entre une batterie & l'apposition d'un scellé ; entre la levée d'un cadavre , & un partage entre héritiers ?

Leurs fonctions principales concernent la police. Le guet leur amène tous ceux qui ont commis quelques désordres. Ils peuvent les envoyer en prison sur-le-champ.

Une multitude de faits particuliers & souvent imprévus sont remis à leur prudence, & exercent leur sagacité. Les disputes , les rixes , les accidens , les injures graves vont d'abord à leur tribunal. Il faut qu'ils écoutent les parties & qu'ils décident promptement.

Les plaintes pour fait de vols , viols , violences & autres crimes , sont aussi reçues par eux ; & d'après la clameur publique , ils inter-

rogent d'office le coupable & le font emprisonner.

Ils font faire ouverture de portes , lors des saisies de meubles en l'absence d'un locataire ; lorsqu'un particulier sans secours est décédé dans sa chambre. Enfin, lors des morts promptes ou suspectes , ils accompagnent le chirurgien du Châtelet.

Leurs fonctions sont presque toujours ou tristes ou contraignantes. Si l'on relève un cadavre mutilé, ensanglanté, c'est pour les yeux du commissaire. Il se trouve entre le meurtrier & celui qui a été assassiné. Toutes les blessures que la perfidie , la fureur & le hasard occasionnent , viennent sous leurs regards ; toute affaire criminelle commence dans leur greffe. Leur procès-verbal devient la base de la procédure criminelle ; les juges prononceront d'après leur exposé. Quel emploi sérieux !

Ils font les interrogatoires des accusés ; & ceux même qui sont enlevés par des ordres supérieurs sont encore interrogés par eux.

Mais on choisit un commissaire habile , qui vous fait mille questions captieuses ; & c'est un danger de plus que d'être interrogé par un pareil homme qui ordinairement n'est pas disposé à vous servir.

Il est peu d'état qui demande autant de justesse dans l'esprit , autant de modération , autant de ressources , autant de connoissances particulieres que celui de commissaire ; & c'est un clerc qui balance entre une étude de notaire , de procureur , ou une charge d'huissier-priseur , qui le plus souvent adopte ces fonctions redoutables.

Les uns pechent par la sévérité , les autres craignent de se compromettre ; ils sont rarement dans le point précis où ils devroient être. Après avoir fait tomber leur rigueur sur le petit peuple sans protecteur , ils semblent avoir un peu trop de respect pour tout ce qui tient aux grands & aux riches ; & cette conduite versatile , pour ne pas dire plus , leur a ôté cette réputation d'intégrité qu'ils devroient avoir.

Leur situation est assez embarrassante : ils marchent entre le lieutenant de police , qui les réprimande vertement , & le peuple qui crie. Il faut qu'ils satisfassent l'un & l'autre ; il faut même qu'ils devinent ce qu'on ne leur dit pas , & qu'ils agissent différemment selon les tems , les personnes & les circonstances. Ceux qui n'ont point de sagacité font des fautes (leur petit code à la main) qu'ils s'obstinent à ne pas reconnoître.

Les commissaires sont chargés de trop de choses , & trop peu payés. De là vient que quelques-uns ont commis plusieurs bassesses.

Trop souvent le commissaire est absent ; il est allé à ses plaisirs , ou apposer des scellés : car ils en font tous friands. C'est au clerc , personnage assez avili , que vous avez à faire. Le guet promene souvent un délinquant avec les menottes de quartier en quartier , faute de rencontrer le commissaire chez lui. Le peuple le craint toujours beaucoup plus qu'il ne le respecte.

Un commissaire emploie un autre commis-

faire pour faire la police dans son quartier ; de crainte de se faire jeter la pierre par ses voisins. La plupart abandonnent le balayage des rues , la visite des marchés , la vérification du poids du pain, comme s'il étoit avilissant d'y veiller.

Une fréquentation journalière & nécessaire avec l'inspecteur, l'exempt de police, les espions, les mouchards, leur a imprimé je ne sais quelle similitude qui leur a ôté presque entièrement la physionomie de juges.

La plainte qu'il faut payer, & les casuels de leur état, prélevés quelquefois sur les filles de mauvaise vie qu'ils protègent ou qu'ils poursuivent, selon le degré d'attention dont elles sont pourvues : les présens offerts & acceptés par les bouchers, boulangers & autres, qui vendent à poids & à mesures, n'ont pas fait de leur place une place aussi honorable qu'elle devoit l'être.

Voyez un juge de paix à Londres ; rappelez-vous celui qui, troublé dans ses fonctions par le fils du roi, lui ordonna de se rendre

en prison , & en fut obéi. Toutes leurs opérations étant de rigueur , précédant les saisies , ordonnant les emprisonnemens , écrivant sans cesse des procès-verbaux ; toujours avec des accusateurs & des accusés , leur ame en a contracté une sorte de roideur & d'impassibilité , qui passe quelquefois sur leur visage.

Il n'y a point de farce sur le boulevard où l'on ne voie arriver un commissaire à la suite d'une querelle. Il est en robe sale & trouée ; on lui arrache sa perruque ; on le bâtonne sur le théâtre aux éclats de rire de la populace. Il en est de même à la Rapée , dans une joute que l'on donne sur l'eau. Les personnages figurent une rixe ; ils se battent , le commissaire vient , il procède , il verbalise , il interroge : on finit par le jeter à la rivière avec sa plume , son rouleau de papier & son écritoire.

Si cependant on prenoit ces farces au pied de la lettre , & qu'on s'avisât de battre réellement cet officier de robe longue , on se

feroit une affaire grave. Pourquoi donc montrer au peuple des commissaires bâtonnés, dont on déchire la robe ou que l'on jette à l'eau, aux huées universelles des spectateurs?

CHAPITRE CCCCXC.

Messe de minuit.

LA veille de Noël les églises se remplissent de monde; mais ce n'est pas toujours la dévotion qui y conduit la foule. Les jeunes gens entrent à minuit la tête haute, regardant les femmes & les filles, & il leur paroît plaisant de les voir chanter & prier, à l'heure où elles sont ordinairement entre deux draps, occupées à toute autre chose.

On crut que c'étoit les organistes qui attiroient la foule bruyante. On les fit taire; mais les ténèbres d'un côté, les temples illuminés de l'autre, le renversement passager de la coutume, rendront toujours ces heures de la nuit plus intéressantes que celles du jour.

C'est la seule fête nocturne que la religion autorise ; & la licence qui profite de tout , s'y glisse malgré la sainteté du lieu.

Les cérémonies dans les grandes paroisses sont connues. Mais voulez - vous jouir d'un tableau vraiment curieux ? Allez entendre une messe de minuit dans un village , à quelques lieues de la capitale.

C'est le tour de la fermière ; elle doit présenter à l'autel l'agneau sans tache , par les mains de son berger. Une députation de douze filles , tant vierges que bergeres , est venue pour chercher le pauvre petit animal qui s'ennuie fort d'être étendu dans une manne ornée de pompons & de rubans couleur de rose.

La cloche sonne , la procession va commencer : en voici l'ordre & la marche.

Le premier personnage qui paroît est un bédard , portant la fameuse étoile des trois mages dont l'apparition auroit fort embarrassé les *la Lande* , les *Cassini* , & *Newton* lui-même , s'ils avoient existé alors. Les trois mages

mages suivent : l'un d'eux , le mage *Maure* , a le visage barbouillé de noir de fumée ; c'est l'*Arlequin* ; mais il est sérieux.

On voit ensuite quatre anges qui ne vo-
lent pas mieux avec leurs ailes de carton , que
le fleur *Blanchard* avec son vaisseau volant
& ses parasols. Les vierges folles portent leurs
lampes éteintes ; les vierges sages leurs lam-
pes allumées.

Gabriel est là , plus beau que les autres ; il
se retourne de tems en tems pour saluer
Marie qui le regarde tendrement.

Un saint Joseph suit d'un air niais : on a
choisi pour ce rôle l'imbécille du village. Sa
fonction est de garder le pauvre petit agneau
qui bèle de toutes ses forces à la cérémonie.
Les bergers s'avancent, enveloppés dans leurs
grands manteaux , qu'ils relèvent de tems en
tems pour faire l'exercice de la houlette.

Enfin on voit se développer , par des évo-
lutions bien exécutées , un joli bataillon de
bergeres. Elles ont toujours plus de graces que
les garçons.

Leurs vêtemens sont blancs , coupés d'écharpes & de ceintures de différentes couleurs ; & leurs houlettes ornées de rubans. L'une porte l'arbre de Jessei ; la seconde , la verge d'Aaron , retrouvée de nos jours par l'hydroscope *Bléton* ; la troisieme , la pomme (non celle qui perdit Troyes , mais celle qui perdit tout le genre humain) ; la quatrieme , le serpent qui fit cette belle équipée dans le paradis terrestre. Les autres n'ont en main que leurs houlettes , ou celles de leurs bergers favoris.

Cette gentille phalange est accompagnée d'un orchestre ambulant , composé de deux violons , d'une clarinette , d'un serpent , & de cinq cornemuses. Le concert de *Rouffseau* chez M. de *Trétorens* n'approche pas de celui-là. Un chien qui a suivi son maître à l'église sans en être apperçu , entendant cette superbe harmonie , se met à hurler lamentablement , pour faire sa partie dans le concert. Bedauds & bergers veulent le chasser , & la cacophonie redouble.

Enfin , deux bergeres s'avancent pour

chanter des cantiques pieux , décens , & sur-
tout très-spirituels , ainsi qu'on en peut juger
par celui-ci que j'ai retenu.

Gabriel chez Marie
Vint par compassion ,
Et lui fit œuvre pie
Sans copulation.

Après la messe , qui a été entendue avec
dévotion & simplicité de cœur par ces bonnes
gens , le *réveillon* se fait. Les cabarets se rem-
plissent malgré l'ordonnance du bailli ; & qui
fait si la lampe de quelque vierge sage ne
s'éteint point !

CHAPITRE CCCCXCI.

Boutique de Perruquier.

IMAGINEZ tout ce que la mal-propreté peut
assembler de plus sale. Son trône est au milieu
de cette boutique où vont se rendre ceux qui
veulent être propres. Les carreaux des fenê-
tres, enduits de poudre & de pommade, inter-
ceptent le jour ; l'eau de savon a rongé & dé-

chauffé le pavé. Le plancher & les solives sont imprégnés d'une poudre épaisse. Les araignées pendent mortes à leurs longues toiles blanchies, étouffées en l'air par le volcan éternel de la poudrière. N'entrez jamais dans cet antre infect ; mais regardez avec moi à travers une vitre cassée.

Voici un homme sous la capotte de toile cirée , peignoir bannal qui lui enveloppe tout le corps. On vient de mettre une centaine de papillotes à une tête qui n'avoit pas besoin d'être défigurée par toutes ces cornes hérissées. Un fer brûlant les applatit , & l'odeur des cheveux brûlés se fait sentir.

Tout à côté , voyez un visage barbouillé de l'écume du savon ; plus loin , un peigne à longues dents qui ne peut entrer dans une crinière épaisse. On la couvre bientôt de poudre , & voilà un accommodage.

Quatre garçons perruquiers , blêmes & blancs , dont on ne distingue plus les traits , prennent tour-à-tour le peigne , le rasoir & la houppe. Un apprentif chirurgien, dit major ,

forti de l'amphithéâtre où il vient de plonger son bras dans des entrailles humaines, ou dont la main fétide sent encore l'onguent suspect, la promene sur tous ces visages qui sollicitent leur tour ; car le manant à Paris, pour aller à vêpres & à la Courtille, veut porter le dimanche tête frisée & saupoudrée.

Des *treffeuses* faisant rouler des paquets de cheveux entre leurs doigts & à travers des *cardes* ou peignes de fer, ont quelque chose de plus dégoûtant encore que les garçons perruquiers. Elles semblent pommadées sous leur linge jauni. Leurs juppes sont crasseuses comme leurs mains ; elles semblent avoir fait un divorce éternel avec la blanchisseuse, & les *merlans* eux-mêmes ne se soucient point de leurs faveurs.

La matinée de chaque dimanche suffit à peine aux gens qui viennent se faire plâtrer les cheveux. Le maître a besoin d'un renfort ; les rasoirs sont émoussés par le crin des barbes. Soixante livres d'amidon dans chaque boutique passent sur l'occiput des artisans du

quartier. C'est un tourbillon qui se répand jusques dans la rue. Les poudrés sortent de dessous la houppe avec un masque blanc sur le visage. L'habit du perruquier pèse le triple. Battez-le; je parie pour fix livres de poudre: il en a bien avalé quatre onces dans ses fonctions, d'autant plus qu'il aime à babiller.

Eh bien, le dimanche, à quatre heures du soir, ce même perruquier, lassé de sa blanche poussière, monte dans une chambre, se met nu de la tête aux pieds, se lave, s'essuie, & passe dans une seconde chambre voisine & séparée, où il s'habille proprement en noir. Il n'ose lui-même repasser par sa farineuse boutique; il sort aussi propre qu'un conseiller.

Où va-t-il? A l'opéra, voir danser mademoiselle Guimard, dont il vante les graces. Il se trouve à côté de celui qu'il a coëffé le matin. Alors il peut se frotter sans crainte à son voisin, & rouler parmi les flots du peuple extasié. Ce n'est plus un *merlan*, c'est un juge en musique.

Lorsqu'il rentre, il se déshabille avec soin, range son habit propre, met de côté sa che

mise à dentelles , & revient dans la chambre grasse reprendre ses vêtemens lourds & poudreux , qu'il portera fix jours de suite , si une fête ne coupe point la semaine pour le ramener au palais magique , où il claquera Vestrîs , *le dieu de la danse*.

Il faut que ce métier si sale soit un métier sacré ; car dès qu'un garçon l'exerce sans en avoir acheté la charge , le chambrelan est conduit à Bicêtre , comme un coupable digne de toute la vengeance des loix. Il a beau quelquefois n'avoir pas un habit de poudre ; un peigne édenté , un vieux rasoir , un bout de pommade , un fer à toupet deviennent la preuve évidente de son crime ; & il n'y a que la prison qui puisse expier un pareil attentat !

Voilà comment , avec des loix mal-entendues , on se joue indécemment de la liberté des hommes. On cite encore S. Louis , législateur & patron des perruquiers , dans la vue de consacrer de si respectables privilèges !

Oui , pour raser le visage d'un fort de la Halle , poudrer une chevelure de porteur

d'eau , peigner un savant , papillotter un clerc de procureur , il faut préalablement avoir acheté une charge.

Quelque chose encore , qui tout-à-la-fois attire & repousse l'œil dans la boutique d'un perruquier , c'est le *pâté de cheveux sorti du four*. Sa croûte , sa ressemblance extérieure avec les bons pâtés de Périgueux , dites , cela ne fait-il pas frissonner ?

Il n'y a pas plus de cent ans que la perruque étoit un ornement rare & coûteux. Une perruque (frémissez , têtes chauves !) se vendoit jusqu'à mille écus. Il est vrai qu'elle étoit d'un volume énorme , & qu'il falloit dépouiller plusieurs têtes pour en couvrir une seule. Aujourd'hui , sans se ruiner , on couronne son chef d'une chevelure artificielle pour quatre pistoles ; & cette perruque moins chère est mieux faite , mieux plantée , & imite le naturel à s'y méprendre.

Les maîtres d'école des environs de Paris , les vieux chantres , les écrivains publics , les huissiers vétérans n'y regardent pas de si près.

Ils ne veulent pas en imposer ; ils achètent des perruques de hasard , qui laissent un pouce d'intervalle entre la peau & les cheveux factices. Ils vont au grand magasin établi quai des Morfondus. Là est un tas de *tignasses* ; mais malgré les revers & les années , les cheveux anciennement treffés y tiennent encore.

Les têtes humaines , en-dehors comme endedans , quoi qu'on en dise , sont à peu près égales. Ce qui en fait la différence ne mérite guere d'être compté. D'ailleurs cette jauge de l'orgueil disparoît à une légère distance.

Le maître d'école de village a embrassé ce consolant système ; il ramasse , avec le coup-d'œil supérieur de la philosophie , le premier bonnet chevelu qui ne jure pas trop avec son poil. Dès qu'il fait heureusement le tour de la boîte où gît sa haute pensée , il lui convient , il l'adopte. Son prédécesseur raisonnoit-il mieux que lui ? étoit-il mieux coëffé ? Qui pourra décider affirmativement entre deux têtes & deux coëffures ? Le maître d'école ne met pas une si grande distance entre

génie & génie , perruque & perruque ; il paie trente sols, & marche ainfi coëffé vers la classe où l'on ne se moquera pas plus de son bonnet que de sa tête.

Il n'y a eu à Paris qu'un seul vieillard assez courageux pour braver l'art des perruquiers , lequel soumet tout occiput. Cet homme a osé dire : *ils n'existent pas pour moi*. On l'a vu paroître en tout lieu & même à la cour sans perruque. Dès lors il a paru un grand homme ; il n'avoit qu'à se coëffer comme le maître d'école , & ce n'auroit plus été qu'un homme ordinaire.

CHAPITRE CCCCXCII.

Femmes-de-Chambre.

UNE femme qui sert une autre femme , a besoin de bien plus d'art & de souplesse qu'il n'en faut à un homme dans la même condition. Point de milieu ; les femmes-de-chambre sont dans la plus grande intimité , ou dans la dépendance la plus humiliante.

Que d'adresse il faut à une femme de chambre pour faire valoir, embellir les charmes de sa maîtresse ! Il faut la rendre jolie, ou du moins lui persuader qu'elle a des graces infinies. Chaque matin la maîtresse la questionne sur son visage. Elle doit avoir une réponse prête, aller au-devant du caprice, corriger la mauvaise humeur, tromper l'amour-propre, enfin avoir l'air de la sincérité.

On la gronde facilement ; mais il lui est permis de montrer un peu de dépit. Le triomphe de la maîtresse ne seroit pas complet, si la femme-de-chambre étoit impassible.

Rien de plus curieux que le dialogue qui s'établit quelquefois à la toilette : c'est un mélange de hauteur, de familiarité, de confiance, de mépris qui a quelque chose d'in-définissable.

La femme-de-chambre connoît mieux sa maîtresse que le laquais ne connoît son maître. Aussi nombre de secrets particuliers ont été révélés par des femmes-de-chambre : c'est une bonne fortune quand on peut les enlever

à ses amies , ou du moins à ses connoissances.

La femme-de-chambre ne déroge pas, ainfi que le laquais , parce que la fille qui embrasse cet état paroît l'avoir préféré à la perte de sa vertu.

Elles composent le cinquieme de l'ordre domestique. Quand leurs maîtresses sont jeunes & belles , elles sont assez dédaignées , & il ne leur appartient pas d'être jolies. Mais à mesure que les femmes avancent en âge , la société d'une femme-de-chambre leur devient plus nécessaire. Les vieilles qui desireront toujours qu'on les trompe un peu , s'accoutument assez de leur langage flatteur ; & l'habitude donnant du poids à la liaison , elle ne peut plus enfin se rompre.

Les femmes-de-chambre en général n'ont pas les vices inhérens aux laquais. Elles prennent les manieres des femmes qu'elles servent ; & quand elles se marient ensuite à de petits bourgeois , elles ont un air & un maintien qui en imposent à cette classe , & qui devant un œil peu exercé les feroit prendre véritablement pour avoir vu le monde.

Elles se mettent pour l'ordinaire avec goût. Dans celles qui sont méchantes, l'envie, la jalousie, la médifance, le mensonge, la fausseté, la flatterie, l'hypocrisie percent plus difficilement que chez les valets. Ceux-ci sont toujours taciturnes, & leurs vices parlent hautement. Les femmes-de-chambre sont fréquemment interrogées, & leurs vices sont voilés.

Les foubrettes de notre comédie ont encore des nuances qui appartiennent à leur état ; mais les valets ne se voient plus comme on les met sur la scène. On distingue la femme-de-chambre qui est chez la duchesse : ses façons sont plus aisées & plus nobles. Celle qui est chez la présidente a contracté quelque chose de la morgue de la maison ; elle met de la précision dans tout ce qu'elle dit & ce qu'elle fait. Celle qui est chez la financière, parle des plus grosses sommes comme d'un rien, raconte les dépenses que l'on fait à l'hôtel, & qui ne se font pas ailleurs.

Quelques femmes-de-chambre, au bout

d'un certain tems , copient admirablement leur maîtresse ; & quelques-unes qui sont bonnes , s'attendrissent réellement sur leur sort , parce qu'elles voient de près les tourmens que l'envie de briller & les caprices de l'imagination leur font subir chaque jour.

Si la maîtresse traite sa femme-de-chambre avec indifférence , la paix est entre les deux époux ; mais si une sorte d'amitié naît entre elles , & que la ligue s'établisse , le mari ne pourra jamais deviner d'où part la discorde qui trouble sa maison.

Les femmes-de-chambre ne parlent pas précisément comme les poètes les font parler sur la scène ; mais elles agissent avec dextérité dans plusieurs occasions , & elles ont encore sur les caractères une certaine influence que les valets ont perdue il y a long-tems.

Une femme de qualité dit : *où sont mes femmes ?* & ne dit jamais , *mes femmes-de-chambre* ; expression réservée à la bourgeoisie.

Depuis que le luxe a placé quatre à cinq domestiques , enchaînés à la courroie derrière

un carrosse ; depuis que l'on a tenu ainsi quatre hommes serrés l'un contre l'autre , sautillans sur la pointe des pieds , obligés de monter & de descendre lorsque la voiture est en mouvement , & de s'élancer avec célérité au risque de se rompre les jambes , les femmes à leur toilette ont tenu debout trois à quatre femmes uniquement occupées à offrir la boîte à poudre , les épingles , la pâte d'amande , tandis que le coëffeur arrange les cheveux.

Ce vol d'individus , fait aux campagnes , à l'agriculture , n'a pas même été frappé parmi nous d'un impôt propre à punir cet égoïsme révoltant. Et tandis que le galon d'or & d'argent entre dans la livrée de la servitude , le farrau de toile couvre à peine le laboureur & le vigneron. La classe travaillante voit les valets en habit de drap galonné , & les femmes de-chambre en robe de soie , même avec quelques petits diamans. Cette malheureuse classe commence à s'estimer elle-même fort au-dessous de l'ordre domestique.



C H A P I T R E C C C C X C I I I .

Comédie clandestine.

J E ne parlerai pas ici de ces farces irréligieuses où une jeunesse indévote se permet des gaietés très-indiscrettes ; où l'on voit le prêtre disant la messe , qui va cherchant l'hostie que la souris a emportée pendant le *Dominus vobiscum* , & déjà à demi croquée. Je ne répéterai point le dialogue de l'abbesse se confessant au cordelier ; il faut laisser ces bouffonneries sous le voile qui les couvre.

Je dois parler de certaines petites pieces libres & voluptueuses qu'on vient d'accueillir en secret , comme infiniment propres à débarrasser les femmes de ce reste de pudeur qui les fatigue.

Là , Thalie , comme on l'a tant de fois reproché aux dramatises , n'est plus une régente , le théâtre n'est plus une école : on en a chassé toute morale ; ce n'est point l'esprit affommant

assommant de Dorat ; ce n'est point le jargon quintessencié de la comédie moderne , c'est la peinture aisée d'un riint & facile libertinage ; ce sont les caracteres à la mode , le goût du jour , le ton nouveau d'une débauche raisonnée , & qu'on appelle *décente*.

Un abbé se plaint de la facilité d'avoir des femmes , & de la difficulté d'avoir des abbayes. Les soubrettes chantent des couplets qui font hauffer l'éventail , mais pleins de vérités. Des équivoques , des plaisanteries , une corruption bien profonde , le vice orné de toute la gaieté possible , voilà ce qui distingue ces mono-drames qui attestent notre esprit , & la singulière licence de nos mœurs.

Les romans de Crébillon fils sont chastes , en comparaison de ces petites pieces , où la dérision de la vertu & l'oubli des principes sont affichés au point que l'auteur , quoi qu'il imagine , ne scandalise jamais l'auditoire. Il est toujours plus dépravé que le poète.

Ces mono - drames font sortir le talent pittoresque de nos bouffons. Ainsi tous les

moyens de l'ancienne comédie sont tombés ; elle n'est plus que décrépète & froide , auprès de cette muse moderne à l'œil vif & hardi , au ton décidé , au geste libertin , qui a réponse à tout , qui voit tout avec le sourire dominant d'une malice spirituelle.

Notez que toutes ces femmes dont on peint l'esprit & la dépravation , sont toutes ou comtesses , ou marquises , ou présidentes , ou duchesses ; & les hommes à l'avenant. Il n'y a pas une seule bourgeoise personnifiée dans ces pièces. Il n'appartient pas à la bourgeoisie d'avoir ces vices distingués ; le libertinage roturier est loin d'un idiôme aussi fin , aussi délicat ; il n'est pas digne des pinceaux qui célèbrent les mœurs ingénieuses des femmes de qualité.

On joue aussi dans des salons privilégiés , des *proverbes* qui tiennent à des aventures récentes & connues. On a besoin de la causticité pour sortir de l'atonie. La simple médifance ne frapperoit pas assez profondément la victime ; il faut qu'elle expire sous les pointes

les plus acérées , & le tout par amusement.

Voilà donc les *atellanes* naturalisées parmi nous ; elles ne se présentent point sur les théâtres publics. Tout-à-la-fois licenciennes & impudentes, elles ne font dans l'ombre que pour exciter plus vivement la curiosité. Les loix ne peuvent les interdire ; c'est une jouissance pour ces êtres blasés , qui croient aviver ainsi leur ame abâtardie. Mais , malgré tant d'efforts , le rire du libertinage , ou celui de la méchanceté , ne fera jamais le bon rire. J'en réviens les auteurs & les auditeurs.

CHAPITRE CCCCXCIV.

La fête des Rois.

LA fête des rois & le tirage du gâteau subsistent toujours. Cette très-ancienne coutume se transmet de pere en fils. Les incrédules & les impies , qui se moquent de l'étoile des trois mages , célèbrent néanmoins cette fête comme les autres. Les festins ne ren-

contrent point de négatifs. C'est une branche de commerce pour la pâtisserie , dont la vente est considérable ce jour-là.

On est curieux du sort : on joue avec l'enfant qui tire le gâteau ; on veut être roi. Cependant ici le roi paie sa royauté , & ne leve aucun tribut sur son peuple.

Le savetier en famille est toujours roi ; car il est plus obéi dans sa maison , que le président ne l'est dans la sienne. Mais ce jour-là il parodie la majesté : il croit fermement , ainsi que tous ses confreres , que les souverains & les princes ne s'occupent dans leurs palais qu'à boire , manger & se réjouir. Il ne leur attribue aucune peine , aucun souci , aucun travail , parce que leur table est toujours bien servie

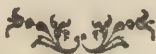
C'est aussi le jour où , dans tout Paris , le peuple fait les réflexions les plus bizarres sur la royauté. On voit qu'il ne la considère que sous les plus faux rapports , & que toutes ses idées rétrécies sont , pour ainsi dire , des idées asiatiques. Oh , qu'il est loin de concevoir ce qu'il devrait entendre !

Fontenelle, tout philosophe qu'il étoit, tira un jour le *gâteau des rois*. La fève lui échoit. *Vous êtes roi*, lui dit son voisin ; *serez-vous despotique ?* -- *Belle demande*, reprit-il.

Diderot a fait une piece de vers sur cette royauté de table, laquelle ne ressemble point aux vers niais que tant de fots monarques de la fève ont publiés dans plusieurs recueils fastidieux.

Tous les gens de bouche sont fort occupés pendant cette huitaine ; & l'on voit que toute fête fondée sur la bâfre, sera & doit être immortelle.

Les protestans, hors de la France, ont poussé la réformation jusqu'à bannir toutes les fêtes, même celles qui donnent lieu aux festins. En arrachant le galon de l'habit, ils ont, comme dit le docteur Swift, déchiré l'étoffe.



CHAPITRE CCCCXCV.

Almanach des Muses.

C'EST une corbeille de fleurs poétiques, que *Frere-Quêteur* au Parnasse offre tous les ans au public. On appelle ainsi le rédacteur, parce que pendant toute l'année il sollicite les faveurs des enfans d'Apollon, qui contribuent de leurs travaux à former son recueil & son patrimoine. Il vit de sa quête.

Frere-Quêteur prend & entasse au hasard toutes ces fleurs, sans assortir les couleurs ; il en compose un énorme bouquet , à peu près comme le fait un payfan mal-adroit à la fête de son bailli , puis il le jette au nez du public la veille du jour de l'an. Les fleurs vives, les fleurs pâles, les fleurs inodores, les fleurs odoriférantes , les orties même y sont mêlées indistinctement. Mais qu'importe au *rédacteur* ? Son bouquet n'est-il pas fait ?

On s'occupe de ce recueil les quinze pre-

miers jours du mois de janvier ; puis , semblables à certains insectes éphémères , il pâlit & disparoit.

Rien ne prouve mieux combien il y a de petits talens à Paris que cette foule prodigieuse de petits vers. Plusieurs petites réputations se contentent d'y briller une fois l'an ; & comme ces auteurs ont de l'esprit pour le premier janvier , ils persuadent facilement leurs petites coteries qu'ils en ont ou peuvent en avoir toute l'année.

Il y a des tics littéraires qu'il est si facile d'imiter , qu'ils deviennent épidémiques. C'est ce qu'on remarque en lisant cet almanach , composé par tant de plumes différentes ; c'est une couleur , un ton uniformes. Vous jureriez que la moitié du livret est de la même main. On y apperçoit le même tour , la même manière , la même prétention à l'esprit ; & jusqu'au choix des mots & des images , tout vous répète l'accent du perfiffage à la mode.

Tout auteur veut y paroître libertin , léger , quoique souvent il ne soit ni l'un ni

l'autre. Ces poètes parlent des ris, des jeux & des graces, qu'ils n'enchainent que dans leurs hémistiches. Ils vous entretiennent de leurs fêtes & de leurs plaisirs, sans vous donner envie d'y assister ; car tout en disant aux autres, allons, mes amis, rions, chantons, abandonnons la gloire pour les beaux yeux de nos maîtresses, leur visage s'allonge & fait la moue.

On pourroit dire à ces muses grimacieres ce qu'un homme disoit à une femme qui faisoit des mines : *trompeuse, tu mens au rire.*

Quand on lit les vers de Chapellet, de Chaulieu, de Coulanges, de Panard, de Collé, on prend part à leurs douces orgies ; on est à table avec eux ; on sent que leurs plaisirs n'étoient pas une illusion ; & on les voit aussi francs dans leur abandon, que nos poètes modernes sont contrains, gênés, en alambiquant leur esprit pour chanter leurs jouissances ; & ce qu'on voit de mieux dans leurs vers, c'est que celles de l'orgueil leur sont constamment les plus cheres.

Un jour, assis au pied des Alpes & me reposant , je trouvai par hasard dans mon portemanteau un volume séparé de ces petits vers. Je voulus les lire ; mais ils me parurent si petits, si mesquins , si tristes devant ces magnifiques amphithéâtres qui élèvent l'ame & lui donnent de fortes conceptions, que le livre puérile me tomba des mains ; je le laissai au bas de ces majestueuses montagnes, où il pourrit encore. Mais quand je me retrouvai à Paris, rue Saint-Honoré , je le relus. Or , pourquoi cela , lecteur ? Les livres dépendroient-ils du tems & des lieux ?

Ce recueil annuel & inégal est suivi de petites notices sur les ouvrages de poésie & de théâtre , bien tranchantes , bien courtes , & toujours vuides d'esprit.

Ce rédacteur est de plus compilateur de son métier , n'importe de quoi. Il va louant sa plume à tout journaliste pressé , ainsi qu'un manœuvre va cherchant un maître maçon. C'est l'emploi de ces écrivailleurs qui , bientôt désespérés de leur radicale impuissance,

se font juges. Métier arrogant & tranquille ; car on ne finiroit pas, s'il falloit établir la revision des arrêts des folliculaires. Ils usent du privilege du mépris où ils sont tombés. Ils prononcent sur tout, & comprennent peu de chose. Aussi point de replique ; ce seroit un procès interminable ; tout se perdrait dans les menstrues périodiques.

CHAPITRE CCCCXCVI.

Bagarre.

IL y en eut une affreuse, inouïe, inconcevable. Ce fut le 30 mai 1770 ; j'y étois. A la suite d'un misérable feu d'artifice tiré sur la place de Louis XV, un peuple innombrable (car il ne resta pas ce jour-là un tiers de la ville dans les maisons) se porta en foule dans une rue qui conduisoit aux boulevards, pour y voir la plus triste des illuminations. On pourroit la comparer aux flambeaux funéraires d'un long convoi, rangés sur deux files. Elle sem-

bloit annoncer la catastrophe la plus désastreuse. De gros nuages noirs , je me le rappelle , planoient sur la triste cité.

Cette rue fort large en apparence , se terminoit comme un entonnoir. Des rigoles , des trous , des pierres de taille , plusieurs équipages , rendirent le passage étroit & dangereux.

Tout-à-coup je me sentis horriblement pressé. Je perdis la liberté de respirer , & je fus porté en l'air près de quatre minutes , par les flots tumultueux d'un peuple qui avoit à la lettre l'impétuosité d'un torrent.

Jeté dans l'angle d'un mur qui me sauva la vie , j'eus le bonheur , après de longs efforts , de rétrograder , malgré des avis contraires ; mais je me rappelai à propos que le matin j'avois vu des pierres de taille dans cette rue spacieuse , & cette réflexion me déterminâ à revenir sur mes pas. Une charpente brûloit près du feu d'artifice tiré , & le singulier effet de cet incendie m'entraîna encore d'un côté opposé à la mort.

Sorti à peine de cet horrible tumulte ; j'entendis les cris déchirans des hommes , des femmes , des enfans suffoqués ; mais , quoique saisi d'effroi , je ne soupçonnois pas encore l'amas d'horreurs que cette nuit épouvantable devoit rassembler. Je regagnai mon logis ; je n'appris le désastre que le lendemain , quand l'amitié tendre & inquiète accourut & vint m'embrasser avec la joie de me revoir au nombre des vivans.

J'appris alors que nombre de mes compatriotes avoient péri dans cette affreuse bagarre ; que des scènes cruelles avoient encore ajouté à l'horreur du trépas. Le pied du fils fouloit involontairement les flancs de la mère ; le père avoit beau se débattre , il passoit sur le corps de son fils. On voyoit périr à ses côtés l'objet le plus cher ; on devenoit malgré soi l'instrument de sa mort. On portoit sur son sein le corps sans vie , jusqu'à ce qu'il tombât pour être foulé sous les pieds de la rage & du désespoir. Les cris , les hurlemens étouffoient les prières du sexe foible ; l'en-

fance & la beauté avoient perdu leur charme & leur pouvoir.

Un grand nombre de cadavres resterent sur la place , & aucun d'eux (ce qui est surprenant) n'avoit une fracture. Ils avoient tous été étouffés , & le froissement les avoit déshabillés en partie d'une maniere tout-à-la-fois déplorable & bizarre.

J'ai vu plusieurs personnes languir pendant trente mois des suites de cette presse épouvantable , porter sur leur corps l'empreinte forte des objets qui les avoient comprimés. D'autres ont achevé de mourir au bout de dix années. Cette presse coûta la vie à plus de douze cents infortunés , & je n'exagere point.

Une famille entiere disparut. Point de maison qui n'eût à pleurer un parent ou un ami !

On n'a point su à quelle cause attribuer cet étonnant désastre. Le lieu paroissoit spacieux , & personne ne prévît le danger.

Aucun administrateur ne fut recherché ; tout fut mis sur le compte de la fatalité. Elle

y entra pour beaucoup , il faut l'avouer ; mais cela ne justifie point encore le peu d'ordre qui régna dans cette fête , & qui troubla toutes les imaginations superstitieuses , par l'idée d'un redoutable avenir. Les craintes vulgaires ne se sont pas réalisées.

Cet exemple fatal a du moins servi à établir par la suite, dans les fêtes publiques, l'ordre le plus exact ; mais on a passé subitement à une autre extrémité. On a depuis invité le peuple à des fêtes, à condition qu'il n'y assisteroit pas. On a fait un désert de l'emplacement qui lui étoit destiné ; on lui a distribué encore plus de bourrades que de petits pains. De sorte qu'aux fêtes de la naissance du Dauphin , lorsque le roi & la reine se sont présentés aux fenêtres de l'hôtel-de-ville , pour être salués par les acclamations & les bénédictions du peuple , il n'y avoit point de peuple.

On n'est pas encore venu à bout à Paris de donner des réjouissances où le peuple ne fût ni foulé , ni maltraité , ni renvoyé. Peut-

être enfin tant d'hommes de génie , ramassant leur intelligence , parviendront à nous montrer une fête digne de la capitale & des sommes énormes que l'on dépense pour mécontenter ordinairement tout le monde , & accorder à la soldatesque le plaisir de bourrer la multitude. L'argent , le goût & les idées ne manquent point. Qui empêche donc qu'on ne voie une fête populaire que l'on puisse citer aux nations voisines ?

CHAPITRE CCCCXCVII.

Rêves politiques.

VOUS souvenez-vous de cet homme qui voulut faire gagner à Louis XIV , quatre cents millions par an , en mettant toutes les côtes de France en fameux ports de mer ? Vous riez ! Eh bien , on fait tous les jours des projets de cette force-là. L'un veut enseigner au roi l'art d'enrichir ses sujets ; l'autre trouve

que le roi n'est pas assez riche pour le titre qu'il porte , il veut doubler ses revenus. Ces foux raisonnant , calculant , arrangeant des mots & des chiffres , qui font sur le papier un effet merveilleux.

Je crois qu'il y a encore en France plus de têtes qui se fatiguent pour l'art du *gouvernement* que pour l'art de la *poésie*. On démontre à un rimailleur inepte , que son vers est vicieux , qu'il peche contre les regles ; mais comment prouver à un rêveur que son raisonnement politique est d'un sot. Son système existe dans sa tête ; il veut absolument qu'il existe dans l'état : il ne voit aucun poids , au un rouage , aucun frottement , aucune résistance , comment lui donner les premières notions qu'il n'a pas ?

Le cardinal de Fleury rioit de tous les projets qui lui étoient offerts ; & voilà tout ce qu'il pouvoit répondre.

Depuis le projet de *mettre en ports de mer toutes les côtes du royaume* , jusqu'à celui de *mettre une capitation sur les chiens* , tous les

les faiseurs ont raisonné sérieusement ces plans inconcevables , & les ont regardés comme des efforts de génie & de patriotisme.

Ce qu'il y a de plus singulier , c'est que les détails de ces projets insensés sont ordinairement bien enchaînés , bien suivis , bien raisonnés , & que la folie ne gît que dans le principe.

Le gouvernement, dit-on, a commandé une comédie propre à ridiculiser cette espèce d'hommes. Mais il n'est peut-être pas adroit de traiter ces rêveurs sérieux en adversaires. La discussion s'établira ; une épigramme aujourd'hui ne tient plus lieu de raisonnement. Le gouvernement devrait laisser dire , à condition qu'on le laissât faire. Pourquoi jeter le gant ? Il n'y a plus de secte dans un état , dès que le gouvernement dédaigne de l'apercevoir. Il ne doit jamais entrer ouvertement dans aucune discussion politique : il doit agir , il a le bras ; qu'il laisse la langue se remuer. Point de débats , point d'adoption de satyres publiques ; il y auroit réaction : c'est ce que la gravité d'un gouvernement doit

sur-tout éviter. Comme il ne fauroit rien gagner à la repliche , il faut qu'il évite une guerre de mots.

Ces rêves politiques abondent & passent dans des brochures , *ægri somnia*. Comme dans les romans les personnages ne mangent point , ne boivent point , (ce qui seroit ignoble à dire) ne sont malades que d'amour , & vivent au moyen d'une cassette toujours sous entendue , qui voyage avec eux à l'abri de tout accident , & toujours remplie par des banquiers fideles ; de même ceux qui sont des romans politiques ne s'embarassent jamais du terrain cultivé d'un royaume. Ils ordonnent à la terre de produire ; ils vous peuplent un empire , sans songer si les habitans pourront satisfaire aux besoins de premiere & de seconde nécessité. Rien ne les arrête ; ils enrichissent le monarque , lui donnent quatre cents mille hommes de troupes & cent vaisseaux de ligne. Ils font sur le papier une nation florissante , victorieuse , riche , donnant la loi à toutes les autres ; & ils oublient de lui donner du pain.

Ces auteurs sont semblables à cet architecte qui avoit bâti une maison magnifique, où l'on admiroit les colonnes & les belles proportions qui ornoient la façade ; mais lorsqu'on voulut monter au premier étage, il se trouva qu'il n'y avoit point d'escalier.

Il y a au dépôt des affaires étrangères une chambre où l'on a jeté tous les papiers que les esprits à système ont envoyés aux ministres. On a écrit au-dessus de la porte : *Projets des têtes fêlées*. Tous ces projets disent en substance : *si l'on ne fait pas ce que je dis, la France est perdue*.

D'autres ne sont pas susceptibles de la moindre alarme : ils vont répétant que les ressources de la France sont inépuisables ; qu'on ne sauroit la ruiner, quoi qu'on fasse. On renouvelle ces axiomes ministériels qui ont régné véritablement ; & il est vrai que le tempérament robuste & vigoureux de l'état a résisté jusqu'ici aux poisons de tous les pharmaciens. Il paroît doué d'une de ces heureuses constitutions propres à se moquer éternelle-

ment des médecins. C'est ce qu'il fait ; & les médecins scandalisés voudroient le voir sérieusement malade , pour l'honneur de leur pronostic.

CHAPITRE CCCCXCVIII.

Toilette.

UNE jolie femme fait régulièrement chaque matin deux toilettes. La première est fort secrète , & jamais les amans n'y sont admis ; ils n'entrent qu'à l'heure indiquée. On peut tromper les femmes ; mais on ne doit jamais les surprendre : voilà la règle. L'amant le plus favorisé , le plus libéral même , n'ose l'enfreindre.

C'est là que le mystère met en usage tous les cosmétiques qui embellissent la peau , ainsi que les autres préparations qui chez les femmes forment une science à part , oserai-je dire ? une encyclopédie.

La seconde toilette n'est qu'un jeu inventé

par la coquetterie. Alors, si l'on grimace devant un miroir, c'est avec une grace étudiée. On ne se contemple plus, on s'admire. Si l'on tresse de longs cheveux flottans, ils ont déjà leur pli & reçu leurs parfums. Les boucles sont bientôt formées; elles naissent sous une main légère, qui semble à peine y toucher. Si l'on plonge un bras d'albâtre dans une eau odoriférante, on ne peut rien ajouter à son poli comme à sa blancheur.

Cette toilette n'est qu'un rôle qui favorise le développement de mille attraits cachés ou non encore apperçus. Un peignoir qui se dérange, une jambe demi-nue qu'on laisse entrevoir, une mule légère qui échappe du pied mignon qu'elle renferme à peine, un déshabillé voluptueux où la taille paroît plus riche & plus élégante, donnent mille instans flatteurs à la vanité des femmes. Tout, jusqu'au babil interrompu & coupé qui imite le désordre & le négligé du moment, prête un jour aux saillies vagabondes de l'imagination.

Les femmes à Paris ont l'imagination plus

souple & plus vive que les hommes. Elles ont le talent de narrer mietx qu'eux. Les liaisons dans leurs discours sont imperceptibles. Leurs transitions délicates , sont toutes liées par le sentiment. On peut dire qu'elles écrivent leurs lettres par instinct ; & j'ai toujours admiré le tour heureux de leur élocution , sans pouvoir comprendre ni saisir leur secret. Les billets du matin s'écrivent à la toilette : ils ont une expression locale ; ils sont plus aisés que ceux du soir.

C'est là que l'on voit sur-tout que les femmes ont l'art de réparer une imperfection par une grace , & que chaque agrément qu'elles se font cache un petit défaut.

Pope a très-bien peint une toilette. Je le traduis , ne pouvant mieux faire. Elle approche , dans un vêtement blanc , d'un autel où plusieurs vases d'or & de crystal sont mystérieusement rangés. La tête nue , elle adresse ses vœux aux dieux brillans de la parure , à ces rois immortels du monde. Voilà qu'une image ravissante respire au fond d'un miroir. Ses

yeux s'attachent sur les siens & y demeurent fixés. Elle sourit amoureusement à l'adorable déesse, unique objet de son admiration, de ses soins, de son respect. A côté de cet autel, où regne le silence attentif, une humble prêtresse, les yeux baissés, prépare les pures essences qui doivent embaumer sa flottante chevelure.

Les cérémonies commencent. On ouvre le dépôt des trésors cachés, où la beauté puise encore des attraits nouveaux. Du fond de mille petits coffres élégans, sortent mille graces particulieres. Les perles, les diamans, enfans du soleil, prêtent leur vif ornement. Le doux esprit des fleurs s'échappe des flacons d'or ; l'air est embaumé des parfums de l'Arabie. L'écaille de la tortue rampante, l'ivoire des dents de l'éléphant se trouvent unis & métamorphosés pour le même usage. Plus loin sont confondus la poudre, les brochures, les rubans nuancés de mille couleurs, le rouge, les billets doux, les épigrammes du jour, & une armée d'épingles.

La beauté devient plus belle ; son front reçoit une nuance plus vive & plus touchante ; ses yeux brillent d'un rayon plus animé ; son sourire enfin est plus doux. Je ne fais quelle grace accomplie se répand insensiblement sur toute sa personne. Quel éclat ! quelle fraîcheur !

Eh ! que n'eût point dit Pope , s'il eût vu cette toilette d'or , qui n'étoit cependant pas destinée à une reine ; ce miroir célèbre , surmonté de deux petits amours tenant une couronne qui figuroit celle du pouvoir. Le fini , le précieux de tous ces ornemens auroit été digne de ses vers ; mais auroient-ils pu atteindre à la description de tant de richesses ? Pope eût été aussi embarrassé que l'auteur qui voudroit décrire le nouveau pavillon de *Lucienne* , où tout ce qu'a pu imaginer la fantaisie raffinée du luxe est rassemblé au premier degré.

Ah , si l'on pouvoit devenir un des Sylphes dont parle le poëte Anglois , & assister invisible à telle toilette ! On en sauroit plus en une

heure, que n'en disent toutes les anecdotes ,
que n'en font entrevoir toutes les conjectures.

Un seul témoin vaut mieux que cent gazettes.
Dieux ! faites parler les toilettes ,
Et nous saurons le secret des états.

CHAPITRE CCCCXCIX.

Pots de fleurs.

L'AMOUR de la campagne & de l'agriculture , commun à tous les hommes , se manifeste encore dans l'immense tas de pierres qu'habite le Parisien. Il élève en l'air un petit jardin de trois pieds de long ; il place sur ses fenêtres un pot de fleurs ; c'est un petit tribut qu'il envoie de loin à la nature. Un arbre à fruit végète dans l'enceinte étroite d'une croisée. Le citadin qui ne voit plus la campagne , arrose ce nain arbuste matin & soir. Il cultive dans une-caisse l'œillet & la rose. Six pouces de verdure le consolent de

la perte des tapis émaillés , & remplacent l'aspect des bois épais & fleuris.

Malgré les défenses de police , le citadin casanier tient à son pot de fleurs , à sa caisse de terre. Il la cache quand l'inspecteur passe ; il la replace quand il est passé. Mais au moment qu'on y pense le moins , la masse s'échappe , tombe du cinquieme étage. Heureux celui qui n'en est pas touché ! L'arbusse & les fleurs sont emportés par le ruisseau , & les débris de ces jardins suspendus attestent sur le pavé qu'il n'auroit pas fallu se trouver à leur descente.

L'hommage offert à Pomone & à Flore , exilées de la ville , se manifeste à chaque rue au sein de la triste prison où le travail & la nécessité renferment l'artisan livré à des métiers sédentaires. Telle femme nourrit quatre poules , six lapins , élève huit ferins , & sur les rebords de sa fenêtre fait croître un groseiller , un prunier. Le goût de la campagne perce , & vient expirer sur les balcons où les rayons du soleil , interceptés par la hauteur des cheminées , ne frappent qu'une heure

dans toute la journée. La femme qui ne quitte pas la chambre, épie cette heure fortunée , & sourit de joie quand le calice d'une fleur isolée vient à s'ouvrir à l'aube du jour. Elle appelle sa voisine pour contempler avec elle ce phénomène.

CHAPITRE D.

Les accords.

LE pinceau satyrique de Hogarth , peintre Anglois , a représenté le seigneur ruiné épousant la riche bourgeoise. Greuze a fait un tableau dont le sujet est l'accordée de village ; mais il a peint d'honnêtes gens de la campagne , simples dans leurs mœurs , & dont les passions n'alterent ni les traits du visage ni le caractère.

Un tableau différent & plus moral seroit celui qui offriroit les accords dans la classe que j'ai sous les yeux. Voyez la figure du futur époux , lorsqu'il traite les articles qu'il a fait

soigneusement stipuler d'avance. A travers l'air passionné qu'il s'efforce de prendre, remarquez le coup-d'œil qui s'échappe sur la dot ! L'accordée, de son côté, lorgnant d'une manière imperceptible ces sacs accumulés, n'a-t-elle pas l'air de dire : j'aurai soin que cet argent se métamorphose en plaisirs & serve sur-tout à mes jouissances particulières ?

Ce n'est plus d'un lien qui doit décider du bonheur de la vie qu'il est question ici ; c'est d'un arrangement entre deux familles, où chacune croit trouver de l'avantage. Voyez le pere, la mere, les parens. S'ils sont tous peints d'après nature, on appercevra des physionomies contraintes, avides & dissimulées. La fille qui se marie pour sortir d'esclavage, le mari qui y entre, amorcé par la dot ; une mere qui se débarrasse de soins gênans, un pere qui déjà songe à éloigner son gendre : tout cet ensemble vous offrira le tableau d'un marché.

Qu'il fera, ce tableau ? Le notaire le voit tous les jours dans son cabinet ; mais il y est si accoutumé, qu'il n'y songe plus.

Opposez ces figures quiignent ainsi , à un mariage tel qu'il se pratiquoit dans un siècle pastoral ; & que ces deux pendans ornent le cabinet de tout notaire. Qu'arrivera-t-il ? Je le fais bien. La famille calculante n'y verra que le plus ou le moins de talent du peintre , & rien de plus.

CHAPITRE DI.

Saint-Denis en France.

LIEU de la sépulture des rois de France , princes & princesses de leur sang. Le plus beau songe que puisse faire un souverain , a dit le roi de Prusse , c'est de rêver qu'il est roi de France. Ici finit le songe.

On dit que Louis XIV ne voulut pas bâtir à Saint-Germain-en-Laye , emplacement superbe & commode , parce que de ce site il découvroit le clocher de Saint-Denis. Il s'enfonça dans un bas marécageux , où il força la nature , pour perdre de vue le clocher fatal.

« Lorsque la mort avoit fermé la bouche
 » des flatteurs & les yeux du maître de l'E-
 » gypte , un tribunal integre s'avançoit pour
 » vérifier sa vie , & l'arrétoit au bord du tom-
 » beau. Là le monarque , rentré dans la triste
 » égalité des morts , suppliant , dépouillé de sa
 » grandeur passée , imploroit ce dernier asyle
 » de l'homme & attendoit son arrêt. La na-
 » tion assemblée , représentant la postérité ,
 » nommoit ses vertus , ou dénonçoit ses vices.
 » La plainte des malheureux qu'il avoit oppri-
 » més , retentissoit sur son cercueil , ou bien
 » les larmes de la reconnoissance publique l'ar-
 » rosoient. C'étoit sur ces titres sinceres que
 » ces magistrats de l'avenir prononçoient son
 » jugement irrévocable. S'il avoit abusé de sa
 » vie & de son peuple , les restes condamnés
 » du souverain décédé étoient détruits , & son
 » nom livré à l'immortalité de la honte. Mais
 » s'il avoit vécu le bienfaiteur de ses sujets ,
 » ils l'accompagnoient encore dans cette route
 » solitaire ; ils le conduisoient en triomphe
 » vers sa tombe , & la gloire y gravoit à la

» suite de son nom : *ici il continue de régner.*
 » Tel étoit le premier flatteur qu'entendoit
 » le nouveau monarque en montant sur le
 » trône.

» Ce tribunal n'est point anéanti. Indépen-
 » dant de la force & du caprice des coutumes,
 » il subsiste chez toutes les nations & dans tous
 » les tems , invisible & caché. L'incorrupti-
 » ble , l'immortelle vérité observe en silence
 » les souverains du monde , à mesure qu'ils
 » passent. Dès qu'ils sont descendus dans la
 » terre , elle apparoît au-dessus d'eux , donne
 » un démenti éternel à l'imposture , inter-
 » roge les peuples ; & séparant pour jamais
 » les Titus & les Nérons , elle charge l'équi-
 » table histoire d'annoncer son jugement aux
 » générations futures , de livrer les mauvais
 » princes à la justice des siècles , de recom-
 » mander les bons rois à la postérité. »

A la suite de ce beau morceau , par M. le
 Tourneur , & qui ouvre son éloge de Char-
 les V , me sera - t - il permis d'ajouter ces
 lignes ?

Je dirai ce que j'ai vu. On avoit ouvert ces augustes fouterreins où l'on dépose avec pompe la dépouille mortelle de nos rois. Un eune prince , moissonné dans la fleur de son âge , (1) alloit y prendre place près de ses ancêtres. Là , dans cette cour silencieuse & triste , les rois sont seuls & ne sont plus flattés. Chaque pas que je faisois m'offroit un sceptre brisé & le néant des grandeurs humaines. Un triple cercueil sembloit vouloir séparer leur orgueilleuse poussière de celle des autres hommes ; mais malgré le sceau royal , les cendres des enfans de la terre sont toutes égales & doivent se confondre un jour. Je traversois lentement ces voûtes sépulcrales , où la mort apparoît la véritable souveraine de l'univers. Je sentoîs là , plus qu'ailleurs , son vaste , universel & muet empire. De vains trophées dominoient les tombes des monarques pulvérisés. Ah ! combien l'ami des hommes s'effraie

(1) Le duc de Bourgogne , frere aîné de Louis XVI , actuellement régnant.

& gémit d'en rencontrer si peu dignes de la couronne qu'ils ont portée ! En voulant lire leurs noms , je confondois les dates , les tombeaux & les siècles. Leurs noms même étoient à moitié effacés par la main du tems. Que ce tems est un sage , un éloquent , un judicieux , un fidele historien ! On passoit auprès de Louis XIV, & l'on disoit, voilà Turenne. On s'arrêtoit aux pieds de Charles V & de son connétable. On distinguoit Louis XII. Mais dès qu'on avoit rencontré le cercueil du héros de la France , on s'arrêtoit , on ne le quittoit plus. J'ai vu une troupe de citoyens environnant ce tombeau , garder un religieux silence , s'approcher avec attendrissement , porter une bouche respectueuse sur le plomb qui renfermoit ces restes précieux. Tous les spectateurs , en contemplant d'un regard fixe cette tombe sacrée , sembloient attendre un miracle du ciel en faveur de la terre. On eût dit que ce bon roi venoit de mourir. On détestoit le parricide comme s'il respiroit encore. On s'entretenoit de cet horrible événe-

ment comme d'une calamité récente & générale. On parloit de ses vertus héroïques , de sa bonté populaire , des vœux qu'il formoit pour le plus pauvre au moment où il fut assassiné. Les soupirs des assistans interrompoient leurs éloges ; & le regret qui de moment en moment devenoit plus vif , ne permettoit plus qu'au silence de sentiment d'achever la louange.

Les corps des monarques décédés sont rangés sous ces voûtes. Mais feroit-il permis de loger en idée leurs ames ? Où placer celles de Louis XI , de Henri III , de Charles IX ?

Je placerois l'ame de Louis XIV au milieu d'une église peuplée de réfugiés François. Là il entendroit ce qu'on dit de lui ; là il verroit ses enfans innocens expatriés & à l'aumône des Anglois. Il jugeroit lui-même la proscription épouvantable qu'il signa par erreur. Oh , que l'erreur est funeste !

On a tant parlé du trésor de Saint-Denis , du sceptre de Dagobert , de la grande-croix

de Charlemagne , de l'oratoire de Philippe-Auguste , que je ne dirai rien sur ces objets bons à fondre ou à vendre.

Ce qui m'a plus étonné que le trésor , ce fut le récit du porte-clef , couvert de la livrée royale , en entrant dans la chapelle de Turenne. *Sur ce marbre noir , nous dit-il , étoit une inscription à la gloire du maréchal ; mais la jalousie de Louis XIV la fit effacer.*

Manes de Louis le Grand , vous étiez à dix pas de l'homme qui tenoit ce discours ! Il a dû percer votre tombe ; & c'est ainsi que la vérité viendra s'asseoir près du cercueil de tous les rois.

Je ne fais ; mais après avoir dernièrement visité ce lieu si propre à réfléchir , j'ai écrit le soir même le chapitre suivant. Je n'ai rien à dire à celui qui n'y trouveroit pas une liaison secrète avec celui-ci. J'aime tant à me figurer un Être au-dessus des rois , & les jugeant tous. Quoi ! me suis-je dit sur ces tombes , l'auteur du *Système de la nature* seroit-il fondé ? J'ai frémi dans tout mon être , & cette idée

m'a poursuivi ; je ne voyois plus le genre humain que comme un troupeau bêlant sous la main des.... J'ai fui , je me suis foulagé en écrivant ce qui suit.

CHAPITRE DII.

De l'Auteur du Système de la nature.

ON parle très-souvent de l'auteur du *Système de la nature*. On me demande par-tout son nom , comme si je le connoissois. Je ne le connois point. (1)

(1) Ces titres de *Système de la nature* , de *Code de la nature* , de *Livre de la nature* , de *Philosophie de la nature* , de *l'Interprétation de la nature* ; ensuite ces noms ressemblans de *M. de Lisle* , de *M. l'abbé de Lille* , ont formé un chaos dans l'esprit de plusieurs provinciaux qui confondent également les noms & les ouvrages. Il faut débrouiller ce chaos.

L'auteur du *Système de la nature* , très-dangereux ouvrage , est inconnu ; l'auteur du *Code de*

Il s'est caché dans d'épaisses ténèbres , cet auteur violent. Que son nom meure à jamais dans l'obscurité!

la nature est anonyme ; l'auteur du *Livre de la nature* , est M. Robinet ; l'auteur enfin de la *Philosophie de la nature* , est M. de Lisle de la Salle , ex-oratorien. Son ouvrage est une compilation indigeste. M. l'abbé de Lille n'a jamais fait que des vers , & il est fort innocent du crime de philosophie. Cependant comme M. l'abbé de Lille étoit beaucoup plus connu pour ses vers que M. de Lisle pour sa prose , les clerks de procureurs , qui n'ont lu que la coutume & qui prennent leurs connoissances littéraires à la volée , se disoient entr'eux au parc civil : *Tu ne fais pas ? ... Non , Eh bien ! ... On va brûler l'abbé de Lille , pour avoir fait le Système de la nature*. Comme ces scribes calomnioient l'abbé versificateur ! Autre distinction. M. l'abbé de Lille qui ne fait que des vers , & sobrement , est de l'académie françoise ; & M. de Lisle qui compile de la prose philosophique n'en est pas encore.

Les vers corrects & monotones de M. l'abbé de Lille sont-ils plus amusans à lire que la compilation de M. de Lisle de la Salle ? Prenez & jugez. Pour moi , je ne relirai ni l'un ni l'autre.

Cette immensité harmonique de l'univers , ce concours de tant d'objets , dépendant d'une seule & même cause , tout ce poids de sagesse , de rapports , de vues & d'intelligence , n'écrase point l'athée. Il ferme les yeux pour ne pas voir ; il durcit son cœur pour ne point sentir. Il défend à son ame d'obéir à cette idée douce , consolante & universelle , qui nous porte tous vers un Être suprême. Il ne veut point d'un œil ouvert sur les actions des hommes ; il semble craindre que la vertu n'ait sa récompense , & que le tyran , oppresseur de ses semblables , ne rencontre bientôt un vengeur.

On diroit qu'il nourrit en lui-même des motifs secrets pour embrasser le système du désespoir & celui du crime.

Tandis que l'adorateur du Dieu juste & bon regarde avec joie la voûte des cieux , si vaste , si brillante , & la contemple comme le palais d'un Maître puissant & magnifique , dont la grandeur est le titre irrévocable de notre félicité , l'athée n'apperçoit que des

agens bruts ; que des atomes liés dans un monde suspendu quelques instans au-dessus du néant. C'est l'abyme qui doit tout recevoir , tout engloutir. Triste & déplorable système ! Tout pâlit , tout s'efface : beauté , génie , grandeur , vertu ; il n'y a plus sur la terre que désordre & confusion. Quoi donc , la noblesse de l'ame , l'héroïque sensibilité du cœur , la bonté compatissante , les lumieres grandes & généreuses qui font la félicité des nations , iroient rejoindre le mensonge , la perfidie , la politique versatile & ténébreuse , la rage de l'ambition , la soif des combats , l'oubli de l'humanité ! Néron & Socrate ne formeroient plus qu'une seule & même ame ! La main qui a nourri un pere infirme ne se distingueroit plus du bras qui l'a égorgé !

Ah ! l'homme sensible détournant ses regards , n'ose plus ni penser , ni parler , ni écrire. Et que dire aux autres & à soi-même ? Que dire aux administrateurs des peuples , si je vis sous le sceptre de fer d'une aveugle fatalité ; si cette puissance ténébreuse m'envi-

ronne ; si la vie n'est qu'un assemblage forcé d'élémens prêts à se dissoudre ; si la tombe n'a qu'une profondeur obscure & muette où je dois m'ensevelir pour jamais ? Eh bien , que j'y tombe plutôt aujourd'hui que demain ; que je quitte un monde où il n'y a plus ni espérance , ni consolation , ni appui ; où le pouvoir qui m'a créé ne m'apperçoit seulement pas ; où ma sensibilité est froissée de toutes parts , sans qu'aucune oreille puisse entendre mes cris ni recueillir mes gémissemens ; où la force écrasante s'appellera impunément justice ; où je ne pourrai même lui contester le titre qu'elle usurpe ! Car que devient l'idée de justice , sans un Juge éternel & suprême ? Et que dirois-je au tyran qui , me mettant le pied sur la gorge , me crieroit : *tu es foible , & je suis fort ?*

Ainsi l'athée a renversé l'ordre qui délectoit mes regards & reposoit mon cœur. Il a porté sur la nature , ainsi que sur lui-même , une main destructive & meurtrière. Il a interdit la vertu à ses semblables , comme ne devant

conserver dans les siècles aucune marque distinctive ; il a tué la grandeur & la générosité qui vivent de sacrifices ; il a invité les passions , déjà si terribles , à ne reconnoître aucun frein ; & c'est dans le néant qu'il veut faire descendre avec lui tous les êtres , comme dans les ténèbres favorables , sans doute , à le cacher aux yeux de tous & à le dérober à lui-même.

L'athée porte-t-il donc un cœur criminel ? Et s'il ne l'est pas , comment peut-il voir sans frémir le tyran ensanglanté , dormant à côté du paisible & vertueux monarque ? Qu'importeroit alors d'avoir été un Marc-Aurele ou un Caligula ; d'avoir ordonné les sanglantes batailles , ou d'avoir tracé un code humain ? Que deviendrait cette affection tendre & pure qui nous porte vers nos semblables ? Fuyez , gracieuses émotions qui tendez à ramener l'union & la concorde au milieu des êtres sensibles ! Ils ne sont plus faits pour s'aimer , puisque le crime & la vertu n'admettent entr'eux aucune différence.

Mais ce système désespérant est détruit par l'ordre & l'harmonie de la nature entière : tandis que tout est admirablement lié dans l'univers physique , que la feuille a son organisation , que l'atome a sa tendance , que l'insecte est merveilleux dans la poussière ; le monde moral ne sera point abandonné à une horrible confusion. Le spectacle des cieux est fait pour donner de l'audace & de l'élévation à nos idées. Il faut en croire notre ame , qui s'enflamme de joie & d'admiration devant tant de miracles prodigués par une main étendue ; il faut repousser dans la nuit dont il sort , ce noir système qui ne peut réjouir que le mauvais roi.

Un autre système plus pur , plus radieux , plus vaste , plus conforme à l'immensité des objets qui nous environnent , s'offre à nous comme le dogme universel de tous les peuples. Il établit une relation heureuse entre le Créateur & le cœur de l'homme ; il soumet les monarques à rendre compte de leurs actions. Nous l'embrasserons avec transport ce

système magnifique , & qui conséquemment doit exister ; car tout ce qui est grand & sublime est nécessairement vrai. Et d'où nous viendrait cette idée profonde & claire qui subjugué l'entendement ? Nous aurions donc créé un système plus grand & plus généreux que celui qui existe , nous foibles créatures. Oui , il existe , ce système d'ordre arrangé par une Intelligence infinie & prévoyante. Je le vois , je le sens ; je m'y abandonne ; j'abdique ma qualité d'homme , & je frémis devant tout être puissant , s'il n'est qu'un rêve.

Toutes ces planetes enchainées dans leur orbite , circulant avec une rapidité qui effraie l'imagination , accomplissant les révolutions célestes avec une précision qui semble obéir au calcul ; tous ces globes de feu qui montent , descendent , se croisent , & qu'une chaîne invisible retient dans l'espace qu'ils parcourent ; ce temple de l'univers avec son plan , sa magnificence , sa superbe décoration , que feroit-il en effet , sans l'être né pour connoître , pour admirer son auguste appareil , pour

mesurer les distances , le rapport , le vol des astres , & pour avoir le sentiment profond des prodiges qui se déployent autour de lui ? Ce temple seroit inanimé & désert si le prêtre de la Divinité , si l'homme n'étoit pas au milieu pour adorer & se prosterner devant l'ouvrage de la Sagesse éternelle.

Sans l'élan d'une ame sensible , l'univers est froid , mort & stérile. L'hommage de sa pensée , voilà ce qui donne une ame à la nature , en établissant un rapport entre l'ouvrier & l'ouvrage.

Que l'homme soit donc un moment orgueilleux de son origine ! C'est vraiment pour lui que le monde existe. Ces soleils immenses , ils ne se connoissent pas ; & lui il les pese. Sa pensée s'élance au-delà des limites où pénètrent leurs rayons. Elle a une sphere d'activité plus grande que la leur ; elle paroît le point où tout ce qui est créé peut & doit aboutir. Ardent & tranquille contemplateur des merveilles de la création , il en est le chef-d'œuvre , puisque c'est son ame qui sent

avec transport la majestueuse existence de l'Auteur de la nature. Et pourquoi se refuser à la reconnoître? Il est bon, parce qu'il est grand. Toute idée lumineuse, tout sentiment cher, toute image sublime ou consolante, viennent du grand Être. Adorons, aimons, espérons!

C H A P I T R E DIII.

Tours de Filoux.

LES filoux ayant à combattre une inspection vigilante, ont eu besoin de plus de ruse & de souplesse. La défense est devenue aussi ingénieuse que l'attaque. Le chef-d'œuvre seroit de s'entendre avec les préposés; mais comme cela est impraticable, il faut qu'ils aient recours à des astuces toujours nouvelles.

La main qui foutire la tabatiere d'or, la montre, la bourse, est légère & souple; mais elle s'est exercée sur un mannequin suspendu.

Il faut qu'il soit volé sans qu'il vacille. La main subtile se forme à la longue, & la cupidité la rend adroite & sûre ; mais la langue du filou qui l'endoctrine si bien & si à propos, comment a-t-il souvent une présence d'esprit admirable ?

Un homme qui venoit de recevoir un paiement chez un notaire, retournoit chez lui dans un carrosse de louage. Le cocher ne se souvenant plus du nom de la rue qu'on lui avoit indiquée, descendit de son siege & ouvrit la portiere pour le redemander. Il trouva notre homme roide mort. A sa premiere exclamation le monde s'amassa. Un filou qui passoit, fend tout-à-coup la presse, & d'une voix lamentable & pathétique, il s'écrie : *c'est mon pere ! malheureux que je suis !* Et donnant toutes les marques de la plus vive douleur, pleurant, sanglottant, il monte dans le carrosse, embrasse le visage du mort. Le peuple fut touché & se dispersa, en disant : *le bon fils !* Le filou fit marcher le carrosse & les sacs d'argent ; & s'arrêtant à une porte,

il dit au cocher qu'il vouloit prévenir sa sœur du funeste accident qui venoit d'arriver. Il descend, ferme la portiere, & laisse le mort dépouillé de tout ce qu'il avoit sur lui. Le cocher ayant attendu long-tems, s'informa vainement dans la maison, du jeune homme & de sa sœur ; on ne connoissoit ni elle, ni lui, ni le mort.

Il fut un tems où , à la requisition de l'archevêque , on faisoit la chasse aux abbés qui alloient voir des filles. Ces abbés n'ont pour tout caractère que l'habit violet ou marron ; quelquefois le manteau court & le petit collet. C'étoit sur-tout dans les promenades du soir que ces abbés accostoit ces filles. Un filou s'étant avisé de s'habiller en exempt de police , parcouroit les promenades ; & dès qu'il voyoit un de ces abbés parler à des filles , il ne le perdoit pas de vue. Lorsque l'abbé sortoit, il alloit à lui, & montrant tout-à-coup son bâton d'ivoire , il lui disoit : *vous savez ce que vous venez de faire , monsieur l'abbé ; je vous arrête de la part du roi.*

Le pauvre abbé tremblant , montoit dans un fiacre , & osoit enfin demander où on le conduisoit. *Au Fort-l'Evêque* , répondoit le faux exempt. *Au Fort-l'Evêque ? Ah , monsieur !* Il tâchoit d'attendrir le meneur , en lui représentant combien sa réputation en souffriroit. Bientôt l'inexorable exempt composoit avec son prisonnier , & lui tiroit tout l'argent qu'il avoit en poche.

Il suivoit ce métier lucratif , lorsque le magistrat en ayant été informé , fit déguiser un exempt en abbé , lequel joua dans les Tuileries le rôle convenable pour attirer le faux exempt. Quand il vint à lui montrer son bâton & l'ordre du roi , l'abbé en tira un autre de sa poche , en lui disant : *voici le véritable , monsieur ; suivez-moi.*

On vit ce qu'on n'avoit pas encore vu , un exempt en manteau court arrêter un homme en habit bleu & le conduire réellement au *Fort-l'Evêque* , où il avoit feint d'en conduire tant d'autres. Je prie quelque dessinateur en belle humeur , de faire une estampe sur ce sujet ;

sujet ; il faudra qu'on y voie la physionomie d'un exempt en rabat transpirer sous la calotte ; l'imposseur qui en avoit endossé l'habit, ne doit avoir qu'une teinte de cet œil hardi & pénétrant , qui devine & en impose aux escrocs. La surprise , les deux bâtons croisés , l'audace terrassée , tout cela doit faire une estampe piquante.

Au mois de juin de l'année 1754, un banqueroutier, embarrassé du défordre & de la confusion de ses affaires, s'avisa du stratagème suivant. Il fit acheter secrètement un cadavre de sa taille & de son poil, & le fit porter à sa maison de campagne ; il eut soin de le revêtir du même linge & des mêmes habits qu'on lui avoit vus le jour de sa disparition. Après quoi, lui ayant tiré dans le visage un coup de pistolet , de maniere à le défigurer & le rendre méconnoissable, il prit la fuite sous un autre habillement. Tandis qu'on déplorait sa mort tragique , il étoit en Angleterre. Ce fut ainsi que ce filou fut payer ses créanciers avec un cadavre acheté , & un

coup de pistolet qui ne fit de mal à personne.

Il y a beaucoup plus de filoux à Paris que de voleurs. C'est le contraire à Londres. L'Anglois dédaigne de fouiller dans les poches ; il a honte d'une subtilité ; il attaque ou il enfonce les portes. Ici la ruse du vol est plus commune que sa violence ; l'adresse veille le jour & la nuit ; il faut tout garder , tout ferrer. Une porte ne reste pas impunément entr'ouverte ; les mains vigilantes des larrons qui se glissent à pas de loup , se portent invifiblement sur tout , & l'on n'oseroit confier même pendant le jour aucun objet à la foi publique.

C H A P I T R E . D I V .

Les Rogations.

C'EST une fête bien touchante que celle où la religion va trouver le laboureur au milieu des champs ; où les prêtres traversent les guérets , pour demander au Dieu qui nourrit les humains , de fertiliser la terre , de faire des-

cendrer la rosée du ciel sur les semences , d'accorder au cultivateur des récoltes propices !

Quoi de plus auguste que ces cantiques offerts sous la voûte des cieux , qui montent vers l'Etre suprême , qui implorent les véritables richesses , le froment nourriture première , & les fruits favoureux ! La religion alors se montre comme nourrice de ses nombreux enfans , comme médiatrice entre le ciel & la terre , & semble tout-à-la-fois promettre & appeller l'abondance.

La ville est devenue si grande , que les prêtres ne peuvent plus visiter les champs trop éloignés. Ils font le tour des charniers , ils se promènent sur un pavé sec ou fangeux ; mais dès qu'on ne voit plus flotter les bannières à côté des épis , cette fête a perdu ce qu'elle avoit d'imposant.

Il est inutile de traverser des rues bordées de chapeliers & de marchandes de modes , pour rappeler une fête rustique , où l'on rendoit hommage au Créateur au milieu du verd naissant des prés.

Sans les bleds nouveaux, & qui annoncent une sève active, cette cérémonie devient sèche. L'homme a vu ses travaux bouleversés par le caprice des élémens ; il a craint, il a levé les mains vers l'Etre qui dispense les rayons du soleil. Mais la procession dans les rues pierreuses de la ville a perdu toute sa dignité, tout son charme, & l'on n'entend plus qu'avec froideur, dans la rue Saint-Honoré, les chants qui dans les sentiers des haies fleuries auroient fait couler une larme de ferveur & de joie : car l'espérance n'est que le desir, & voilà le plus pur trésor de l'homme.

L'opulent ne voit-il pas le prix du froment avec une souveraine indifférence ? N'est-il pas tenté de rire, quand il rencontre la procession qui demande du pain à celui qui fait croître le bled ? Pourquoi donc profaner cette antique & religieuse cérémonie devant la porte orgueilleuse de tant d'hommes durs, ingrats & sans yeux, qui précipiteroient leurs chevaux sur la foule suppliante pour arriver un instant plus tôt à la bourse ? Allons voir

cette fête à la campagne. L'humble curé du village faisant le tour des champs, est alors plus grand que le pontife de la capitale.

C H A P I T R E D V.

Le Landi.

LORSQUE le papier n'étoit pas encore en usage, on se servoit de parchemin, & tous les ans on en vendoit pour toute l'année, à une foire franche, où le recteur de l'université alloit en procession. Les écoliers & les régens, seuls consommateurs du précieux parchemin, l'accompagnoient à cheval. Dès lors les écoliers n'ont point oublié la fête du *landi*. Elle arrive au commencement de l'été.

Les écoliers cotisant leurs bourses, dans l'âge où l'on n'a pas encore appris à calculer, courent chez tous les loueurs de chevaux. Malheur aux pauvres animaux efflanqués sur qui tombera le fort ! C'est leur jour de supplice.

L'écolier se leve avant l'aurore. Sorti des

murailles de son college , il fait galoper le courrier boiteux. Un autre cheval , compagnon de misere , traîne avec peine le cabriolet chargé de disciples & du lourd professeur. Il adoucit sa voix sévere , cache sa férule , & une partie de son empire est perdu pour vingt-quatre heures.

Le jour , quoique long alors , ne l'est pas encore assez. L'imagination embrasse toutes les jouissances ; on voudroit les réaliser toutes à la fois. Le festin sera dressé sur l'herbe ; le vin que l'on boira ne sera plus gâté par l'eau surabondante ; la voix rauque des pédans n'osera plus tonner sur les aimables jeux. Les écoliers braveront dans une ardente liberté les regards des fâcheux pédagogues.

Il n'y a plus de maîtres ce jour-là. Quand le régent rit , tout doit rire dans l'univers. Y a-t-il une autre puissance sur terre ? Non : voici la royauté qui s'avance ; le hasard a conduit le monarque au milieu d'eux ; le monarque est leur camarade ; il a l'air riant ; ils

se familiariseront avec le monarque (1) qui , dans ce jour privilégié , aura daigné se mêler à leurs jeux , à leurs courses , & mettre de côté sa grandeur , à l'exemple du recteur violet qui a fait treve avec la fienne.

L'écolier qui connoît peu la distinction des rangs , qui ne suit dans ces heures rapides que la voix du plaisir , pense que tout ce qu'il rencontre doit participer à sa vive alégresse. Il n'immolera pas une minute de ses plaisirs ; toutes sont comptées. Il s'est enivré trois mois d'avance de l'attente de ce jour unique. Il a secoué la poussière des bancs , franchi la grille ; il faut que rien ne reste du banquet servi sur le frais gazon. On dévore & l'on court ; on court & l'on dévore : voilà les fonctions de ce jour fortuné.

(1) Louis XVI rencontrant des écoliers un jour de *landi* , se mit à jouer avec eux aux barres ; & les ayant invités ensuite à goûter , ils refuserent , leur goûter étant plus proche que le goûter royal , & l'appétit l'emportant sur l'honneur.

On voit à regret le soleil qui déjà penche vers son déclin. Alors on précipite les jeux ; l'écolier redouble d'activité ; il tourmente de nouveau le courfier qui ne prend pas part à la fête. Hélas ! quand il reviendra le soir , il attestera tout poudreux , les jambes roides & immobiles , qu'il a acquitté avec usure le prix de son louage. Le maître a exigé le double , & sans injustice. L'animal fatigué , tout pensif , semble craindre qu'une pareille fête se renouvelle.

C'est le lendemain , jour nébuleux quand il feroit le plus beau soleil , que l'étude paroîtra triste & pesante , que la voix des professeurs deviendra plus haïssable , & que le rudiment semblera le plus détestable de tous les livres.



CHAPITRE DVI.

Jurés-Crieurs.

ILS ont une ordonnance de Charles V, qui les autorise dans la possession & jouissance de fournir aux obseques & funérailles les manteaux noirs, les draps, velours & tentures, dont on tapisse la maison du mort & le lieu de sa sépulture. Un juré-crieur peut répéter ce vers de la comédie:

Je ne puis être heureux qu'à force de trépas.

Quand il voit passer dans son équipage un être bien vivant, bien portant, il songe à sa pompe funebre, & de quelle maniere il arrangera, avec tout le goût possible, sa chapelle funéraire.

Les curés & fabriques de Paris vouloient fournir aux morts toutes les décorations sépulcrales; mais les jurés-crieurs sont venus avec une *déclaration* & un *édit* à la main,

leur prouver que les ornemens du cercueil les regardoient ; que c'étoit à eux d'embellir le sarcophage , de donner des *pleureuses* aux parens ; que le curé n'avoit que le droit d'entonner le *De profundis* , d'allumer les cierges ; enfin , que le *tarif de leurs droits* leur étoit particulier.

Autrefois le juré-crieur se couvroit d'un habillement fort bizarre , pour assister aux cérémonies funebres. L'héritier qui jouoit la douleur , ne pouvoit s'empêcher de rire , & on le voyoit à travers son long crêpe. Les héritiers n'ont plus voulu qu'on surprît ainsi le fond de leur ame ; & pour avoir l'air sérieux , les jurés-crieurs ont pris la robe des avocats.

On diroit que le procès pour la succession va commencer sur la tombe du mort. Mais patience ; après la robe , les avocats viendront. Tout ce qui porte robe noire vit de décès ; & si le juré-crieur préleve sa part immédiatement après le curé , elle ne fera pas la plus considérable.

(187)

Quand le défunt a des armes , le juré-crieur est obligé de les porter à l'enterrement , peintes en carton , sur sa poitrine ; car un mort illustre n'abandonne point encore le blason dans le dernier rôle qu'il joue aux yeux des vivans.

Les faiseurs d'oraisons funebres ne sont-ils pas des especes de jurés-crieurs , qui proclament les prétendues qualités du mort avec autant d'étalage que ceux-ci exposent ses armoiries ?

CHAPITRE DVII.

Confesseurs.

SI l'habitude d'aller à confesse se perd insensiblement ; si elle est totalement éteinte dans les classes supérieures , ce n'est pas faute de confesseurs. Ils sont en surplis dans les confessionnaux qui sont adossés aux piliers des églises. Leur présence vous invite à y entrer ; vous n'avez qu'à vous agenouiller.

Le prêtre entend les péchés par une petite fenêtre grillée. Un numéro distingue les confessionnaux , afin que vous sachiez à qui vous devez achever votre confession commencée , & que vous n'alliez pas demander l'absolution à un prêtre qui pourroit vous dire , *nescio vos*.

Des deux côtés sont deux groupes de pécheurs qui attendent leur tour ; c'est à qui passera , & quelquefois il y a dispute pour savoir à qui se plongera dans la boîte. On murmure hautement contre ceux qui occupent le confessionnal trop long-tems. La fille qui va à confesse avec sa mere , a soin d'abrégér , & celle-ci en fait autant de son côté : le tout pour prévenir certaines réflexions mentales.

Les confesseurs achalandés n'en sont pas peu fiers ; & quand ils ouvrent leur niche en boiserie , ils regardent d'un œil satisfait le troupeau demi-contrit des pénitens , ayant livre ou chapelet en main.

Il est composé ordinairement de quelques bourgeois hypocrites ou sinceres , de plusieurs vieillards qui songent à leur fin , & de

beaucoup de servantes qui passeroient pour voleuses aux yeux de leurs maîtresses, si elles ne se confessoient pas. On y mene de force les écoliers ; & quand le confesseur en a entendu un , il fait la confession de toute la bande.

Quelques confesseurs se plaisent dans les fonctions secretes de leur ministere. Ils peuvent faire du bien ; ils peuvent faire du mal ; c'est selon le caractere de l'homme. Il y en a qui se dévouent au soin d'écurer les consciences des crocheteurs , des fiacres & des savoyards. De gros péchés bien lourds tombent cruement dans leurs oreilles non épouvantées , tandis qu'à deux pas de là des péchés délicatement voilés , qu'on fait entrevoir plutôt qu'on ne les avoue , frisent légèrement son nerf auditif sans le blesser.

Une marquise , quand elle est aux pieds du prêtre , doit-elle se confesser comme une harangere ? Si l'absolution est la même , le ton du *confiteor* n'est-il pas différent ?

Mais la confession d'une femme de qualité

est une bonne fortune qui arrive rarement à un prêtre de paroisse. Les confesseurs ordinaires ont perdu la carte de leurs péchés ingénieux & mignons ; ils ne sont bien au fait que des péchés vulgaires , qui ne varient point dans la masse du peuple , lequel prévarique plutôt par habitude que par goût.

Souvent on a négligé d'entrer dans un confessionnal depuis douze ou quinze années ; mais on devient amoureux , on veut se marier. On croit le lendemain aller d'emblée à l'autel , donner la main à son amante chérie , & de là entrer au lit nuptial ; mais sans billet de confession , point de sacrement , point de jouissances conjugales. L'instant du bonheur est retardé , l'amant s'inquiète. Son amante lui dit en riant : *êtes-vous confessé ? Cela ne me coûte rien à moi , confessez-vous.* A qui s'adressera-t-il ? Tout est prêt , la dot , le festin , le bouquet , l'épousée , & il n'aura rien s'il ne se confesse préalablement.

C'est alors que , rodant dans une église , il avise du coin de l'œil un confessionnal garni

de son prêtre. Il le lorgne , il y entre furtivement avec une sorte d'embarras ; mais l'amour qui fait des miracles de toute espece , l'oblige à dire à mains jointes le *confiteor*.

Il l'a oublié : il fait qu'il est amoureux & pressé ; voilà tout. Sa mémoire , ornée de madrigaux, n'a retenu aucune formule pénitente. Il ne diroit pas mieux son *credo* ni son *pater* ; c'est cependant un bel-esprit. Mais les confesseurs aguerris sont accoutumés à voir arriver ainsi les épouseurs la veille de leur mariage. Ils les devinent, & en général ils les traitent honnêtement , satisfaits qu'ils sont de cette soumission passagere à l'église , & de cet hommage , quoiqu'un peu forcé , rendu à son pouvoir.

Ils délivrent de bonne grace le billet de confession , sans lequel ils savent bien que l'on ne pourroit ferrer le lien dont on attend son bonheur.

Le prêtre raisonne. S'il a la complaisance de donner le billet , il fait qu'il sera suivi d'une messe , puis d'un baptême , & que l'église en profitera.

Un confesseur en ayant ainsi bien usé envers un épouseur, celui-ci tenant son billet de confession, crut qu'il feroit plaissant de revenir sur ses pas & de dire au prêtre : *je ne sais , monsieur , si je suis bien confessé ; vous avez oublié de me donner une pénitence.* Le confesseur, homme d'esprit, repartit : *ne m'avez-vous pas dit , monsieur , que vous allicz vous marier ?*

On a calomnié les confesseurs, en disant que quelques moines vendoient ces indispensables billers pour un écu de fix livres & une bouteille de vin. Il n'y a point d'homme qui consente à déshonorer son état, sa personne & son couvent, à l'appât d'une somme aussi modique. Une exception scandaleuse ne doit pas être prise pour l'usage.

Il est plus décent, au lieu de recourir à ce détour, d'aller trouver un prêtre, de lui dire nettement de quoi il s'agit ; & sur vingt ecclésiastiques, dix-neuf vous serviront avec une politesse noble, & vous n'aurez point à vous plaindre.

Aucun

Aucun prêtre ne peut confesser sans le pouvoir de son archevêque. Les filles de Sainte-Catherine, rue Saint-Denis, ayant refusé le confesseur que feu Christophe de Beaumont leur avoit envoyé, & celui-ci s'obstinant à ne point lever l'interdiction du prêtre qu'elles demandoient, ces saintes filles ont passé plusieurs années sans se confesser ni communier. Elles ont attendu sa mort, & le nouvel archevêque vient de leur rendre le prêtre interdit.

CHAPITRE DVIIL

Docteur de Sorbonne.

ON peut en rire, lorsqu'il veut soumettre théologiquement toutes les opinions de l'univers à ses argumens bizarres; mais il faut quelquefois le respecter.

Le plus beau rôle que puisse jouer un homme sous la voûte du ciel, appartient à

un docteur de Sorbonne , quand il serre dans ses bras un criminel que la terre abandonne , quand il touche son cœur endurci , quand il le dispose à se jeter dans le sein du Dieu qu'il a méconnu , à attendre tout de sa miséricorde , à recevoir le supplice comme une expiation propre à satisfaire la justice divine. Il sauve son ame du désespoir , plus cruel que les tortures ; il allège ses souffrances , il lui montre une autre vie , il l'aide à boire le calice amer. En lui inspirant la résignation , il lui donne la force qui combat les tourmens.

Endormir ses douleurs , élever son ame vers l'Être dont l'idée le console , quel emploi sublime !... C'est alors qu'un docteur de Sorbonne fait oublier son titre , & qu'il ne paroît plus qu'un réconciliateur charitable , un consolateur auguste , un ami sensible , un héros.

Oui , le triomphe de la religion , c'est de voir un prêtre se courber sur un corps écrasé sous le fer des bourreaux , mêler ses larmes à son sang , presser ses joues , le convaincre

qu'un homme encore lui reste dans cet abandon universel.

Il étouffe dans la bouche du malheureux le cri du désespoir, & peut-être celui du blasphème. Il lui montre le repos dans le ciel ; & l'environnant d'augustes promesses, il le livre au Dieu vers lequel l'infortuné s'élance avec d'autant plus de ferveur, qu'il est plongé dans un abyme de maux.

Que de courage il faut pour ces momens terribles ! Et quel autre sentiment que celui de la charité, porteroit un prêtre à monter sur l'échafaud avec le meurtrier, à se mêler à ses bourreaux, à voir leurs apprêts, à recevoir son dernier regard, à assister à l'horrible exécution, à soulever sa tête pendante & défigurée, quand, les membres cassés & repliés sur une roue, il n'y a plus que les paroles de la religion pour le sauver des imprécations, de la rage & du désespoir qu'enfante la douleur !

Le docteur de Sorbonne paroît alors le député sensible de l'humanité, qui vient adou-

cir ce que la loi a d'atroce & d'effrayant.

Le parricide Damiens fut assisté dans ses longues tortures par deux docteurs de Sorbonne. Le forfait & le supplice, également extraordinaires, appellerent deux charitables confesseurs qui se relayoient.

CHAPITRE DIX.

Bureau qui manque à Paris.

P A R M I tant de bureaux qui vous vexent, vous tourmentent, vous pillent, tandis que des quittances de douze sols ont leur paraphe, que tout s'écrit par cette foule de commis automates, qu'on devroit commander désormais à l'art des Vaucanson, il en manque un qui seroit infiniment utile. Ce seroit un registre où tout homme qui veut travailler, en quelque genre que ce fût, s'offriroit en exposant son âge, sa demeure & ses talens. D'un autre côté, un registre semblable recevrait toutes les demandes possibles. Puis des hommes

intelligens , faisant la comparaison , rappro-
cheroient les demandes & les personnes.

N'est-ce pas ce qu'on appelle *le hasard* qui a placé une foule de gens inoccupés , qui leur a donné de l'emploi ? Pourquoi ne pas hâter ce hasard , ou plutôt le faire naître dans une ville où il y a une multitude de besoins & tant de gens qui cherchent à travailler pour les autres ? Peu d'hommes riches qui n'aient besoin d'un homme pauvre : peu de pauvres qui n'aient besoin d'un homme riche. Le tout consiste à les faire trouver ensemble. Quoi ! voilà un homme qui a des bras ou des talens , & il n'y auroit point de place pour lui dans le monde ?

Les petites affiches sont insuffisantes à cet égard. C'est par une protection particulière du gazetier que la demande de tel infortuné est rendue publique. Des registres toujours ouverts & que chacun viendroit consulter à toute heure ; des commis habiles à saisir certains rapprochemens ; une bienveillance caractérisée dans cette partie d'administration ;

feroient disparoître la race des désœuvrés, ou ne leur laisseroit aucune excuse.

Eh ! qui sait si l'on ne pourroit pas étendre ce plan jusqu'aux mariages ? Lorsqu'on songe qu'une simple rencontre a seule déterminé, tantôt une honnête fortune, tantôt une heureuse union, on ne sauroit trop aider à l'inexpérience & à l'aveuglement; car nous passons tous les uns à côté des autres, sans nous connoître. Qui nous rapprochera ? Qui nous éclaircira sur les rapports de notre situation ?

L'homme qui mérite le plus le titre de bien-faisant, n'est pas celui qui donne de l'or : car l'or se dépense ; mais celui qui prévient l'inaction, dont l'inconvénient est d'engourdir & d'étouffer bientôt toutes les facultés de l'homme.

Que le ministère me fasse directeur d'un pareil bureau, & je m'engage publiquement à en démontrer les bons & salutaires effets en moins de quatre années. J'arracherai à l'oisiveté & au vice une multitude d'hommes. Aucun talent ne demeurera stérile ; &

jusqu'à un sot , je puis me vanter de savoir le placer encore plus facilement qu'un homme d'esprit.

CHAPITRE DX.

Chartreux.

LES chartreux se trouvent enclos dans la ville. Ils sont situés près d'une promenade publique , & pas trop loin de la comédie françoise. Que devient donc cette solitude qui doit les environner ? Comment se trouvent-ils placés au centre du tumulte , eux dont la règle est d'habiter les lieux solitaires & éloignés du souffle contagieux des cités ?

Les capucins avoisinent le jardin des Tuileries , & sont tout près de l'opéra. En rentrant chez eux , ils rencontrent nécessairement les chanteuses des chœurs & les danseuses au jupon court , qui n'ont pas encore d'équipage.

Ce terrain précieux , occupé par des monastères , pourroit servir aux commodités & à

l'avantage du public , & les hermites seroient beaucoup mieux placés dans la campagne. Ce sont des vuides trop effrayans dans une ville populeuse , où les édifices & les habitans sont ferrés.

On a senti cet abus ; on a voulu transplanter plus loin les chartreux. Oh , que de clameurs & d'obstacles ! La résistance a été sérieuse , & nos anachorettes ont prouvé combien ils tiennent du fond du cœur à ces villes perverses & corrompues , dont ils ont tant de peine à s'arracher.

Autrefois les princes , les reines fondoient des monasteres. N'est-ce point le tems de faire précisément le contraire ?



CHAPITRE DXI.

Arsenal.

L'ARSENAL du roi de France n'est point à Paris, sous les deux magnifiques vers de Nicolas Bourbon, que Santeuil (1) étoit si jaloux de n'avoir pas faits.

*Ætna hæc Henrico Vulcania tela miniftrat :
Tela gigantes debellatura furores.*

Malgré ces deux vers, il n'y a point d'artillerie dans l'arsenal. Quelques fusils rouillés, quelques mortiers hors d'état de servir, voilà tout ce qu'on y voit.

Les fonderies qui furent construites par ordre de Henri II, n'ont servi qu'à la fonte des statues qui décorent les jardins de Versailles & de Marly.

Il s'y trouve un magasin à poudre. Le feu

(1) Il s'écria dans un enthousiasme poétique, qu'il auroit voulu les avoir faits & être pendu.

y prit en 1562. Dieu nous préserve de la répétition !

Au lieu de machines de guerre , on y voit , à travers de larges carreaux , une bibliothèque curieuse , qui appartient à M. de Paulmi. Un jardin en très-belle vue offre une promenade aux habitans du Marais , qui ont toujours l'air un peu antique & de plus ennuyé. Ce quartier tranche en tout , même dans la façon de se promener , avec le reste de la ville.

L'arsenal du roi de France n'est donc pas sur le quai des Célestins ; il est à Strasbourg , à Metz , à Lille , à Toulon , à Brest. Voilà le miroir imposant où se réfléchit sa toute-puissance. Le fer qui est à l'arsenal de Paris n'est bon qu'à faire des marmites. Les véritables foudres de la guerre sont sur les frontières , où les disciples de Mars veillent à la sûreté du royaume , & sont tout prêts à recevoir l'ennemi , s'il se présentait.



C H A P I T R E D X I I .

Livres de Paroisse.

HEURES, *Semaine sainte, Offices, Quatre-tems de l'année, &c.* On ne les tire qu'à vingt & à trente mille exemplaires. Fameux auteurs, pouvez-vous prétendre, même en idée, aux succès qu'obtiennent les débris du *Bréviaire* romain ou du *Missel* parisien ?

Ces livres sont en latin ; le peuple n'y entend rien ; mais il achete toujours. Il défigure encore le mauvais jargon emprunté de la superbe langue latine, estropie tous les mots, ne fait ce qu'il dit à Dieu dans un plainchant passablement lourd ; & il appelle cela prier.

Une femme de qualité récitant ses prières en latin , disoit avec naïveté, *je ne fais ce que je dis.* Son amie lui dit : *eh bien , priez en françois.* Oh ! non , répondit-elle , *j'aurois trop de plaisir.*

Un cardinal ne récitoit jamais son bréviaire, dans la crainte de corrompre sa belle latinité.

Combien y a-t-il d'évêques, d'abbés commendataires, de chanoines, qui disent régulièrement leurs bréviaires? Mais s'ils ne le disent pas, ils achètent les *quatre volumes*, bien reliés & dorés sur tranche. Ils en ont toujours un tome ostensible qui repose sur leur cheminée; & voilà tout ce que demande le libraire de Hanſy, qui fait sa fortune avec ces volumes latins, lesquels se vendront encore plus long-tems que les œuvres de Rouſſeau & de Voltaire.

Que les noms de Luther & de Calvin doivent être en horreur aux libraires qui tiennent en gros magasin ces *Heures*, *Offices*, *Semaine ſainte*, &c! Ces réformateurs ont appris à prier en langue vulgaire. Si l'on s'aviſoit à Paris de chanter les pſeaumes de David en françois, que deviendrait cet amas énorme de latin qui rapporte un revenu sûr & ample aux libraires non lettrés, qui n'entendent pas un mot des hymnes qu'ils ont imprimées, mais qui les

chantent de grand cœur à l'église avec la foule des fideles ? Que ceux-ci restent ignorans , pourvu qu'ils soient des acheteurs assidus : n'est-ce point là le vœu des opulens magasiniers de versets & d'antiennes ?

L'église n'a point affermé la vente des livres saints , malgré leur produit immense ; & le gouvernement a mis en ferme nos autres lectures journalieres , mercuries , journaux , gazettes , &c. qui lui rapportent un tribut annuel. La sainte église heureusement n'a point adopté les bureaux de librairie & la race avide des commis qui s'en font un revenu , toujours au détriment des pauvres auteurs.

Une dévote fait relier magnifiquement son *Euchologe* , & le fait porter en triomphe à l'église par son laquais. Elle veut qu'on remarque la reliure dorée



CHAPITRE DXIII.

Portes des Spectacles.

EN arrivant devant une salle de spectacle , vous appercevez une compagnie de gardes , fusil sur l'épaule.

Crispin & Arlequin ne paroissent jamais sur les planches , que préalablement des grenadiers , avec leur haut bonnet , n'aient occupé l'enceinte du théâtre , où vont paroître les ris & les jeux. Ces soldats , qui accompagnent les productions de Racine & celles de M. Piis-Barré , font à quatre heures des évolutions militaires sur la place , comme s'ils alloient à l'ennemi. On les voit distinctement mettre la balle dans le fusil : voilà le prélude de la comédie. Cela n'est pas trop gai , avant une représentation du *Bourgeois gentilhomme*.

Si la piece est un peu courue , il faut avoir les côtes fort pressées avant d'obtenir un billet ; & tandis que les *parierriens* se battent ,

les comédiens sont sur un balcon & s'amuse^{nt} du flux & reflux des oppressés qui leur apportent de quoi souper.

En-dedans, le fusilier vous range comme des oignons, vous fait asseoir, interpelle l'auditeur ventru, le chicane, veut que telle banquette contienne autant de derrières, sans en avoir pris les proportions ; il impose silence à ceux qui crient qu'ils étouffent. Il faut écouter le bon Moliere sous la moustache d'un grenadier. Riez ou sanglottez trop fort : le grenadier qui ne rit point, qui ne pleure point, observe à quel degré monte votre expansive sensibilité.

Un major peu civil & mal coëffé, de sèche figure, beaucoup plus ami des comédiens qu'il connoît que du parterre qui s'écoule, se courrouce quand on fiffle ses amis. Il n'a qu'à faire un geste, & l'homme de goût, que le mauvais révolte, est soudain enlevé entre les deux hémistiches d'un vers Cornélien.

Il faut que ce major soit un grand connoisseur en littérature ; car il ne s'élève pas

un murmure qu'il ne prenne parti chaudement. La sentinelle lettrée , avec des cartouches en poche , est toujours de l'avis du major.

Le major examine jusqu'à quel point le fiffleur qui paie a manqué de respect au comédien & à l'auteur. Quand il a bien pesé le délit de lese-comédie , alors il envoie en prison le criminel. Le commissaire (ceci est arrangé) confirme aveuglément le prononcé du docte major.

Et comment se fait-il qu'à Londres , sans gardes , sans major , le public s'arrange si bien au - dehors & au - dedans , observe un grand silence , n'interrompe point mal-à-propos , & qu'on n'y abuse point de l'extrême liberté ? C'est que la police du spectacle étant entre les mains du public même , elle n'en est que plus juste & plus respectée.

Mais cela seroit impossible à Paris ; il faut une garde pour les voitures qui accourent audacieusement , les cochers voulant rompre les rangs ; il en faut une pour l'ordre extérieur & intérieur. Le caractère du peuple l'exige

l'exige ; il est accoutumé à sentir par-tout le frein & la bride ; il ne sauroit plus s'en passer.

S'il y a un peu de contrainte , le spectacle aussi n'est jamais troublé trop indécemment. L'amateur , curieux d'entendre Corneille , & qui ne veut pas être distrait par les bouffasses capricieuses de la multitude , jouit tranquillement , & son plaisir n'est pas altéré par des rumeurs défordonnées. L'insolence & l'audace seroient réprimées sur-le-champ. Quand le major de la garde est honnête & sensé , tout considéré , l'on ne peut qu'applaudir à la police des spectacles ; elle est nécessaire à Paris , autant qu'elle seroit superflue à Londres. Il faut savoir sacrifier ici une portion de sa liberté , pour jouir plus sûrement de l'autre.

On commence à envisager d'un œil plus tranquille les séditions théatrales , à moins gêner les arrêts du parterre , à lui laisser cette précieuse liberté , la seule qu'il réclame. Il faudroit lui abandonner pleinement & politiquement le droit d'approuver ou d'improver à haute voix tel auteur & tel comédien.

Nous y gagnerions tous , même en lui accordant une certaine licence , plutôt qu'en lui ôtant de sa liberté.

Ah ! monsieur le major , vous qui avez fait croiser sur ma poitrine deux fusils , lorsque je m'acheminais tranquillement pour aller prendre ma place au parquet de la comédie , place que j'avois bien acquise , (1) laissez , de grace , le parterre & le paradis siffler amplement mes pieces & celles de mes confreres. Vous n'en battrez pas moins vigoureusement les ennemis de l'état , lorsque vous ferez en leur présence.

(1) Cette anecdote tient à un procès connu , mais plus curieux dans ses détails ignorés. On en réglera un jour les oisifs qui s'occupent des fastes importans du théâtre.



CHAPITRE DXIV.

Edits.

LE grand-pere de l'empereur de la Chine actuellement régnant a rendu un rescrit unique dans son genre. Ayant remarqué dans ses jardins une espece de tige qui donnoit un riz meilleur & plus abondant , il cultiva soigneusement cette tige pendant plusieurs années ; & quand par l'expérience il fut certain du succès, c'est-à-dire , que ce riz l'emportoit en qualité sur tout autre , il publia un rescrit où il l'annonçoit à ses peuples. Il en fit la description botanique dans le plus grand détail, donna tous les renseignements , & offrit à ses sujets des graines de cette précieuse plante.

L'empereur affirma , dans le même rescrit , qu'il étoit plus glorieux & plus satisfait de faire part de cette découverte à son peuple , que d'avoir élevé cent tours de porcelaine. Quand

on songe que l'empereur, auteur de ce rescrit, étoit à la tête de cent quatre-vingt-douze millions d'hommes, qu'il s'occupoit de ces soins paternels & qu'il s'exprimoit ainsi, l'ame est pénétrée de respect; car cent quatre-vingt-douze millions d'hommes qui bénissent leur souverain du bienfait particulier d'une bonté attentive, forment le plus majestueux & le plus touchant des spectacles.

Quand l'adulation poétique a voulu faire un dieu d'un roi, elle auroit pu paroître excusable, si elle avoit enflé l'expression de la reconnoissance en faveur de ce souverain Chinois, qui cultiva de ses mains une plante nourricière, pour l'annoncer avec alégresse & la donner à perpétuité aux descendans de cent quatre-vingt-douze millions d'hommes. Quel trône ! quel monarque ! quel pere !

Si l'éclat des victoires, comme le dit Zoroastre, *n'est que la lueur des incendies*, quel roi de l'Europe, figuré en bronze dans nos places publiques, ne feroit pas plus grand en tenant dans sa main une tige de cette espece,

que d'être environné de l'appareil de la guerre
& d'esclaves enchaînés ?

Oh ! si l'on substituoit à toutes ces inscriptions latines les édits de bienfaisance de chaque monarque en langue vulgaire , cela ne seroit-il pas plus vrai , plus simple & plus auguste ? Heureux dans l'avenir le souverain qui pourroit en rassembler un plus grand nombre !

CHAPITRE DXV.

College Royal.

QUAND on a parlé d'un professeur , on a parlé de tous ; ils se ressemblent dans leurs stériles fonctions. L'on fait aujourd'hui de quelle mince utilité sont tous ces régens pour les arts ou pour les sciences , qu'ils enseignent à bâtons rompus , & pendant quelques minutes. J'en appelle ici à leur propre conscience , sur les progrès réels de leurs disciples.

Nous sommes loin du siècle de *Ramus* , & l'on nous ramene ces grotesques leçons qui

ne nous conviennent plus. Les livres, voilà les vrais précepteurs des hommes raisonnables. Nous avons des livres; nous n'avons plus besoin de professeurs.

Quoi de plus ridicule que de voir des hommes de vingt-cinq à trente ans aller écouter un régent qui parle incessamment de goût, & qui n'a point de goût; & son voisin qui explique sans traduire, ou qui traduit sans expliquer!

Argent mal gagné, tems perdu; telle devoit être l'inscription véridique du College Royal.

On l'a rebâti à neuf: dépense fort inutile; c'étoit le dernier édifice de la ville qu'on dût relever.

Au reste, les professeurs auront bien raison d'insister sur l'utilité de ce college, & encore plus sur la validité de leurs appointemens; mais ceux qui savent ce que sont ces documens de professeurs, leur futilité, leur vain étalage, & de quelle maniere ils font *la classe*, doivent dire aux étrangers: ne faites pas le

voyage pour venir entendre, *place Cambray*, celui qui possède la chaire de littérature française.

On ne fait pas encore si ce college tient ou ne tient pas à une université; c'est un beau sujet de discorde dans le pays latin. En attendant, le pays est plein de sottises & de solécismes. L'un met *in ædibus apud sanctum Germanum Vetus*, & il se fait un schisme dans l'université pour soutenir que *vetus* vaut *vetere*m. L'autre grave sur la pierre d'un mausolée de l'abbé Batteux, afin que cela dure, *uno è nostris*, au lieu d'*uni*; & puis on raccommode, on met un I dans l'O, & cela fait un ϕ .

En vérité, nos professeurs de l'université ne savent pas mieux le latin que leur langue maternelle.

Un écolier bâilloit en classe. — *Comment*, dit le régent, *vous bâillez lorsque j'explique? Je vois là de la malice.* — *Eh, non, monsieur, je bâille si naturellement!*

Quelle belle langue que la langue des Ro-

mains, lorsque Cicéron , Virgile , Tacite , l'écrivirent ! C'étoit un peuple libre & vainqueur qui la mettoit en usage ; c'étoit dans des climats doux qu'elle se prononçoit , & qu'elle résonnoit à des oreilles sensibles à l'harmonie ! Elle avoit de la douceur , de l'aménité , de la force & de l'élégance ; mais lorsque les barbares eurent renversé la capitale du monde en féroces vainqueurs , ils portèrent leurs attentats jusques sur la langue. Ils la mutilèrent comme les chefs-d'œuvres des autres arts. Cette langue s'abâtardit en passant par la bouche d'hommes qui étoient devenus esclaves ; elle ne fit plus entendre que le murmure d'une captive. Ce peuple fier , tombé au-dessous de l'abaissement , ne sachant plus penser , ne fut plus parler.

Le latin se refugia dans les cloîtres , où le monachisme , en lui prêtant l'obscurité , le louche , la superstition de ses viles & puériles idées , lui fit plus de mal que la rage des barbares.

Cette langue s'échappa des mains dessé-

chantes des destructeurs de la raison humaine, pour entrer dans l'Allemagne ; mais appréhendée au corps par les jurisconsultes & les cabalistes , elle ne fut plus que le fantôme de ce qu'elle avoit été , qu'un mélange monstrueux de différens idiômes , qu'un composé bizarre. C'étoit un cadavre qu'on promenoit , en lui imprimant des mouvemens forcés. Ce qu'il y eut de plus triste enfin , c'est que plusieurs langues vivantes furent étouffées dans leur berceau ; on les immola à ce jargon scientifique , qui passa pour la langue savante. Des langues qui avoient de la richesse & de l'abondance furent dédaignées , & se corrompirent devant une indigne rivale qui , malgré sa dégradation , prit faveur à l'aide des pédantesques universités.



C H A P I T R E D X V I .

Falots.

PORTEURS de lanternes numérotées , qui vaguent dans les rues vers les dix heures du soir : *voilà le falot*. Ce cri s'entend après souper ; & ces porteurs de lanternes se répondent ainsi à toute heure de nuit , aux dépens de ceux qui couchent sur le devant ; ils s'attroupent aux portes où l'on donne bal , assemblée.

Le falot est tout-à-la-fois une commodité & une sûreté pour ceux qui rentrent tard chez eux ; le falot vous conduit dans votre maison , dans votre chambre , fût-elle au septieme étage , & vous fournit de la lumiere quand vous n'avez ni domestique , ni servante , ni allumettes , ni amadou , ni briquet : ce qui n'est pas rare chez les garçons , coureurs de spectacles & batteurs de boulevards. D'ailleurs ces clartés ambulantes épouvantent les

voleurs & protegent le public presqu'autant que les escouades du guet.

Ces rodeurs , tenant lanterne allumée , sont attachés à la police , voient tout ce qui se passe ; & les filoux qui dans les petites rues voudroient interroger les serrures , n'en ont plus le loisir devant ces lumieres inattendues.

Elles se joignent aux réverbères pour éclairer le pavé. Il est devenu beaucoup plus sûr depuis qu'on a imaginé de lancer dans tous les quartiers ces phares qu'on apperçoit de loin , qui vous guident dans les ténèbres , qui suppléent aux accidens & à l'invigilance du luminaire public.

A la sortie des spectacles , ces porte-falots sont les commettans des fiacres ; ils les font avancer ou reculer , selon la piece qu'on leur donne. Comme c'est à qui en aura , il faut les payer grassement , sans quoi vous ne voyez ni conducteurs ni chevaux. Ces drôles alors s'égaient entr'eux. Quand ils voient sortir un Gascon bien sec avec ses bas tout crottés , ils croisent leurs feux pour éclairer sa triste

figure , & puis ils lui crient aux oreilles : *monseigneur veut-il son équipage ? Comment se nomme le cocher de monseigneur ?* Ils distribuent à tous les fantassins dont ils se moquent les titres de *M. le comte* , de *M. le marquis* , de *M. le duc* , de *milord*. Un épétier est un colonel ; & un clerc de notaire en appétit , qui file précipitamment en cheveux longs , pour arriver à table avant le dessert , ces polissons le poursuivent en l'appellant *M. le président*.

Le porte-fanal se couche très-tard , rend compte le lendemain de tout ce qu'il a apperçu. Rien ne contribue mieux à entretenir l'ordre & à prévenir plusieurs accidens , que ces fanaux qui circulant de côté & d'autre , empêchent par leur subite présence les délits nocturnes. D'ailleurs , au moindre tumulte ils courent au guet , & portent témoignage sur le fait.

Il n'y a que leur cri qui soit fatigant ; mais si le falot crie la nuit , qui ne crie pas dans le jour ? Le petit peuple est naturellement braillard à l'excès ; il pousse sa voix avec une

discordance choquante. On entend de tous côtés des cris rauques , aigus , fourds. *Voilà le maquereau qui n'est pas mort ; il arrive , il arrive ! Des harengs qui glacent , des harengs nouveaux ! Pommes cuites au four ! Il brûle , il brûle , il brûle !* Ce sont des gâteaux froids. *Voilà le plaisir des dames , voilà le plaisir ! C'est du croquet. A la barque , à la barque , à l'écailler !* Ce sont des huîtres. *Portugal , Portugal !* Ce sont des oranges.

Joignez à ces cris les clameurs confuses des frippiers ambulans, des vendeurs de parasols, de vieille ferraille, des porteurs - d'eau. Les hommes ont des cris de femmes, & les femmes des cris d'hommes. C'est un glapissement perpétuel ; & l'on ne sauroit peindre le ton & l'accent de cette pitoyable crierie, lorsque toutes ces voix réunies viennent à se croiser dans un carrefour.

Le ramonneur & la marchande de merlans chantent encore ces cris discordans en songe quand ils dorment, tant l'habitude leur en fait une loi.

Non, jamais le peuple Parisien n'a connu la douce *euphonie* ; & son oreille , incessamment déchirée & non révoltée, est la plus étrangère à toute expression musicale. Aussi dans les spectacles n'a-t-il point le sentiment de la mélodie, & le plus souvent même de l'harmonie. Et puisque nous sommes à citer des mots grecs , l'*euthymie* ne lui appartient pas plus que la connoissance de la bonne musique ; mais il rencontre quelquefois l'*eutrapelie*.

Voilà trois phrases qui sentent bien le pédant , dira-t-on. Pardonnez , lecteur ; je fors de converser avec un traducteur des Grecs , qui vit dans l'ancienne Athenes, & qui ne veut pas connoître mon Paris. Je lui renvoie sa balle à l'article *Falots*.



CHAPITRE DXVII.

Enthousiasme.

ON veut plus que jamais ridiculiser ce mot, & l'on est parvenu dans ce siècle à décrier sous ce nom tout mouvement hardi, noble & généreux.

Il n'est plus permis aux ames de prendre d'élan; la jeunesse même n'a plus le droit d'être passionnée. L'enthousiasme, cette émanation céleste, ce mobile de tant de grandes choses, ce mouvement qui honore la nature humaine & qui l'agrandit, on le tourne en dérision dans nos cercles; on dit que ce n'est qu'une effervescence passagère & dangereuse, une fausse chaleur, une folie; enfin, le mot *enthousiaste* est devenu une injure.

L'enthousiasme est cependant le créateur des grands hommes; &, comme dit Montaigne, *l'entrepreneur de miracles*. Mais qui entendra aujourd'hui la valeur de ces mots?

Tant d'ames froides, petites & concentrées ; ont tellement mis le poli du marbre à la place des mouvemens francs & originaux , qu'on se trouve obligé aujourd'hui de faire l'apologie de la vertu comme celle de l'éloquence. On demande ce que signifient chaleur , patriotisme , amour du bien public.

Dans un siecle d'inertie , où rien ne peut trancher , & chez une nation où l'on ne peut plus sortir des routes battues sans danger , le chevalier de Jaucourt a demandé , avec une apparence de raison , ce que le marguillier de Saint - Roch feroit de l'ame de Caton ; & un capitaine du guet , de celle de Marius & de César.

On pourroit peut-être lui répondre : le premier en administreroit plus fidèlement les deniers de sa paroisse ; il en imposeroit à ses confreres ; il dévoileroit & réprimeroit de petits abus ; il feroit des établissemens utiles pour les pauvres de son quartier. Le second auroit une activité soutenue , tiendrait toujours sa troupe en haleine , & sous une fé-
vere

vere discipline , préviendroit les crimes ou poursuivroit si rapidement les coupables , qu'ils ne pourroient lui échapper. Dans un tumulte populaire, sa présence d'esprit, sa fermeté, la fierté de ses regards calmeroient & contiendroient la multitude.

Une ame grande, active & forte est bonne à tout. La grande erreur, comme le grand malheur de notre siècle, c'est de craindre en tout genre, & d'éloigner les ames fortes. Un grand caractère est encore plus rare parmi nous qu'un homme de génie ; & parmi cette foule qui se précipite vers les places élevées, il n'y a plus d'hommes qui sachent voir en grand & juger les objets de dessus la hauteur. Tous se perdent dans des minuties, frappent sur de petites choses, & n'apperçoivent pas l'ensemble. L'énergie de l'ame, qui agrandit l'horison, manque à leur vue.



CHAPITRE DXVIII.

Economistes.

LES économistes ont persuadé quelque tems au gouvernement, à la nation, & même à la partie la plus éclairée de la nation, qu'il étoit utile à la France de donner du réel pour avoir de l'imaginaire; tandis qu'il faudroit donner de l'imaginaire pour avoir du réel. N'a-t-on pas toujours assez d'or & d'argent, quand on a les véritables richesses, les biens nourriciers de la terre? Et quand on auroit de l'or haut comme les tours de Notre-Dame, mange-t-on de l'or?

Du bled, du vin, des huiles, des fruits, &c. se mangent; & pourquoi les donner à l'étranger, avant de savoir si le compatriote est pourvu? La richesse métallique est donc une fausse richesse, quand on la préfère à toute autre.

Le système des économistes étoit pure-

ment spéculatif, & reposoit sur des idées abstraites. Plusieurs branches de leur système étoient saines; l'exportation illimitée des bleds formoit la branche la plus vicieuse: ce fut celle qu'on adopta.

Ils prêterent au ridicule, en déifiant, pour ainsi dire, le docteur Quesnai, qu'ils appellerent le *maître*; en créant une foule de mots bizarres & sans goût, qui, réduits à leur juste valeur, n'offroient que des idées communes. Ils se forgerent un style dur, prolix, emphatique, qui n'avoit ni grace, ni clarté, ni facilité, ni couleur. Ce jargon qui ressembloit à celui des adeptes, prêta beaucoup à la plaisanterie. Le sérieux grotesque de leurs assemblées chez le marquis de Mirabeau, leurs grands mots, leurs exclamations, l'abus de plusieurs termes acheverent d'exciter la bonne humeur des plaisans.

Une espece d'intolérance pour ce qui n'étoit pas eux, un dédain trop affecté pour des écrivains admirés, l'annonce fastueuse & extravagante d'avoir trouvé seuls les véritables

bles principes politiques, & de vouloir tout fondre & tout réformer en un seul jour, acheverent de les décréditer. L'oraison funebre *du maître*, écrite d'un style emprunté des Petites-maisons, qui fut imprimée, offroit un délire si pleinement conditionné, que la secte ne s'en releva point.

Linguet, qu'un des sectaires avoit outragé avec mal-adresse, les secoua d'une manière vive & caustique. Il avoit beau jeu, en entrant dans leur système qui avoit affamé le peuple, & en ridiculisant leurs expressions. Ils eurent beau dire qu'on n'avoit pas suivi leurs documens: c'étoit en leur nom & d'après leurs livres qu'on avoit donné cette grande commotion au commerce des bleds.

Mais souvent une secte est détruite, que ses principes subsistent & regnent. Les économistes ne sont plus, & la science des économistes dirige encore quelques idées de l'administration. Ainsi l'on a vu dans les mandemens des évêques Molinistes, les idées, les expressions & les citations des Jansénistes.

Montaigne a dit de l'éloquence, que le rhéteur avoit fait souvent de grands fouliers pour de petits pieds. On en peut dire autant des économistes ; ils ont déparé quelques vérités utiles & même importantes , par un jargon qui ne devoit pas être connu au dix-huitième siècle. Tous ont joué l'enthousiasme ; c'est comme qui diroit s'enivrer d'eau froide. La morgue & le despotisme de la secte ont achevé d'inspirer de l'aversion.

Leur système d'économie politique , qui est bien loin d'être complet , présente néanmoins un corps de doctrine raisonné & assez bien lié. Quoi qu'ils en disent , leur principale erreur consiste dans la perpétuelle application des principes moraux aux principes politiques. Ceux-ci, variables par leur nature , ne peuvent être soumis à cette évidence , leur grand cheval de bataille ; l'article des bleds , qui n'étoit qu'une branche de leur système , a fait grand tort à l'arbre , parce que cette branche , entée par le monopole & la cupidité , a produit des fruits malheureux & empoisonnés.

Nous avons cru , en lisant ces livres économiques , que l'*évidence* alloit enfin nous favoriser de ses rayons benins ; mais le nuage revenoit sur nos yeux , & le doute dans notre esprit. Nous appellons de bien bonne foi les secours de l'instruction ; nous invoquons la lumière. *Fiat lux.*

Ainsi , loin que les auteurs économiques nous aient amenés à la persuasion , ils nous ont inspiré , au contraire , sur ces objets , un doute plus fort que celui que nous avions conçu. L'importance de la matière doit tenir notre jugement en équilibre plus que jamais ; car lorsqu'il s'agit des subsistances nationales , la moindre erreur devient d'une conséquence infiniment grave.

Voici deux problèmes d'économie politique que j'ai proposés au fils d'un économiste. Comme la solution ne m'en a pas paru satisfaisante , je les reproduis.

Premier problème. Les économistes ont-ils jamais songé que l'homme pût se donner un pain & un vin artificiels ? Il ne faudroit que

deux ou trois expériences chymiques pour y parvenir ; & si l'on réussissoit , cette découverte ne renverferoit-elle pas la plus grande partie de la science économique ? Si la nourriture des hommes étoit à leur disposition , à peu près comme l'eau qu'ils boivent , que deviendroient les spéculations sur les bleds ? Que deviendroient la science économique ?

Second problème. Le papier - monnaie , sujet à de tristes abus, il est vrai , ne convient-il cependant pas aux états corrompus & sortis de leurs limites , ainsi que le mercure convient aux vérolés ? La France ne feroit-elle pas mieux , puisque tous les quinze ans elle fait la guerre , d'avoir , au lieu de ces parchemins qui ne font que pour les riches , les petites bandes de papier qui font jouir le pauvre ? Qu'importe que ce soit une illusion ? L'argent n'en est-il pas une aussi ? Il n'y a que la dernière génération qui pourra se plaindre ; & les métaux sont plus écrasans que le papier qui vivifie , qui anime la circulation , & ne trompe qu'une fois.

On auroit bien d'autres problèmes à leur proposer ; mais ils disent toujours qu'on ne les comprend pas : ce qui est bien de leur faute. Et eux ont-ils jamais répondu nettement aux objections qui les terrassent ?

Le lieutenant criminel de Paris , prononçant un discours dans une assemblée générale de police , ne balança pas d'attribuer à l'exportation illimitée des grains , les crimes devenus plus nombreux à cette funeste époque. Comme il interroge tous les malfaiteurs , il est , par état , informé de tous les délits.

Si les économistes avoient su connoître leur siecle , apprécier l'esprit de cupidité , juger & prévoir ses effets ; s'ils avoient su calculer en vrais politiques , au lieu de prêcher en orateurs , ils n'auroient pas jeté avec une telle précipitation leurs premières idées. Mais sans s'embarrasser de la réaction du système , du lieu , du tems , de la forme du gouvernement , en vrais étourdis ils ont , avec leurs malheureuses brochures , frappé le peuple d'une calamité que l'équitable histoire ne

manquera pas de leur reprocher ; car c'est elle sur-tout qui doit punir leurs noms.

CHAPITRE DXIX.

Martinistes.

SECTE toute nouvelle qui , tournant absolument le dos aux routes ouvertes par la saine physique , par la solide chymie , & faisant divorce avec tout ce que nous dit l'histoire naturelle , s'est précipitée dans un monde invifible qu'elle feule apperçoit.

Les Martinistes ont adopté les vifions du Suédois Swedenborg , qui a vu les anges , qui leur a parlé , qui nous a décrit de sang-froid leur logement , leur écriture , leurs habitudes ; qui a vu enfin de fes yeux *les merveilles du ciel & de l'enfer.*

Cette fekte tire fon nom de fon chef , auteur du livre intitulé : *Des erreurs & de la vérité.* Ce livre nous promet , comme tant d'autres , l'évidence & la conviction des vé-

rités , dont la recherche occupe tout l'univers.

La base du système est , que l'homme est un être dégradé , puni dans un corps matériel pour des fautes antérieures , mais que le rayon divin qu'il porte en soi peut encore ramener à un état de grandeur , de force & de lumière.

Un monde invisible , un monde d'esprits nous environne ; des intelligences douées de diverses qualités vivent auprès de l'homme , sont les compagnons assidus de ses actions , les témoins de ses pensées. L'homme pourroit communiquer avec eux , & étendre par ce commerce la sphere de ses connoissances , si la méchanceté & ses vices ne lui avoient pas fait perdre cet important secret.

Les objets que nous voyons sont autant d'images fantastiques & trompeuses : ce que nous ne voyons pas est la réalité. Les expériences physiques sont des erreurs ; tout est du ressort du monde intellectuel ; il n'y a rien de vrai au-delà : nos sens sont des sources éternelles d'imposture & de folie.

L'homme a perdu le séjour de sa gloire , & il n'y rentrera que quand il aura su connoître ce *centre fécond* où gît la vérité , qui est une & immuable.

Pour toucher ces hautes vérités , il faut *s'adresser mieux qu'à des hommes* ; il faut *converser avec les esprits*. Toutes les sciences qui occupent les académies sont vaines ; & faute de s'être éloigné du *principe* , tous les observateurs ont erré dans les découvertes humaines. Le moindre habitant du monde idéal en fait plus que Bacon , que Boërhaave , & que tous les prétendus génies dont la terre se glorifie.

Certes , le grand Être nous a donné cent raisons différentes , qui n'ont aucun rapport entr'elles , puisque les Martinistes raisonnent paisiblement leurs idées. Ils paroissent avoir la conviction de ce qu'ils affirment. Tranquilles , modérés , ces visionnaires sont les plus doux des hommes , & n'ont point la chaleur ni l'enthousiasme tant reprochés aux autres sectes.

Le livre de leur chef est un galimatias : mais on fait que les mots ne rendent pas toujours toutes les idées que l'on peut avoir ; qu'on peut fort bien s'entendre , sans se faire entendre des autres. Il résulte de cette lecture , que les Martinistes adoptent une foule d'idées métaphysiques ; qu'ils sont diamétralement opposés aux matérialistes ; qu'ils sont religieux dans toute la force du terme , & qu'ils tendent à élever l'homme autant que d'autres se sont plu à le rabaisser.

Eh ! qui ne voudroit avec eux pouvoir converser avec les habitans de l'autre monde ? Comme nos jouissances seroient doublées ! Quelle société ! & que seroient les spectacles de la terre en comparaison ! Nous passerions les jours à redire à nos bons amis de l'autre monde tout ce que nous sentirions pour nos bien-aimés de la terre ; & à nos bien-aimés de la terre , tout ce que nous auroient dit ceux de l'autre monde.

Voilà ce que cherchent les Martinistes. Ils s'y disposent par l'exercice des vertus ; ils par-

lent de l'Être suprême avec une vénération & un amour qui saisissent l'ame ; & tout ce qu'enseigne le christianisme , ne trouve en eux aucune contradiction formelle. Enfin , ils n'entament aucune question politique.

Qui l'eût dit , qu'après les Encyclopédistes viendroient les Martinistes ? Ceux - ci n'ont aucun trait de la physionomie propre à la hautaine secte philosophique.

Je ne fais comment le clergé , le gouvernement & la littérature s'arrangeront un jour avec eux. La secte qui vit dans un monde intellectuel ne paroît pas vouloir recourir à ce qui choque les hommes. Elle n'ambitionne ni pouvoir , ni richesse , ni renommée ; elle rêve , elle cherche la perfection ; elle est douce & vertueuse , elle veut parler aux morts & aux esprits. Cela n'est pas dangereux.

Des jeunes gens distingués par l'éducation & la figure , suivent ces idées extraordinaires. Ils laissent à d'autres les plateaux électriques , les creusets , les vases en fermentation , les recherches sur l'air fixe ; ils tiennent mieux ,

à ce qu'ils prétendent ; ils acquierent l'évidence phyfique sur l'origine du bien & du mal , sur l'homme , sur la nature matérielle , la nature immatérielle & la nature sacrée.

Qu'est-ce , après cela , que la base des gouvernemens politiques , la justice civile & criminelle , les sciences , les langues & les arts ?

Parler aux anges , rappeler son ame aux principes universels de la science , voilà ce qui fait dédaigner la phyfique & la chymie , qui prenoient une grande faveur.

C H A P I T R E D X X.

Para-tonnerre.

IL est plaissant que de parapluie on soit venu à dire *para-tonnerre*. Mais qu'importent les mots ? Qui l'eût dit que l'homme viendrait à bout de soutirer le tonnerre , & de lui donner une issue ? Il falloit le tems & l'expérience , pour révéler à l'homme un pareil secret.

Ces grands appareils que la phyfique moderne a imaginés pour préserver les édifices

de la foudre , multipliés dans le sein de plusieurs villes de province , sont rares dans la capitale. Le peuple avoit commencé à dire , comme par-tout ailleurs , que ces conducteurs attiroient la foudre. Bientôt il n'a plus rien dit, faute d'avoir la moindre idée sur cet objet physique. Ne lui sachons donc pas gré de son silence.

M. l'abbé Bertholon , professeur de physique expérimentale des Etats-généraux de la province de Languedoc , est celui qui a montré le plus de zèle pour opposer les armes merveilleuses de la physique aux surprises de la foudre. Il a dirigé la construction des premiers *para-tonnerres* de Paris ; & cet honneur lui étoit dû après avoir élevé les superbes *para-tonnerres* de Lyon.

On en voit deux , l'un placé sur l'hôtel de Charost , fauxbourg Saint-Honoré. Il a cent quatre-vingt-cinq pieds de longueur ; & la partie qui est dans la terre , aboutit à l'eau , a vingt-huit pieds de profondeur. Le second est à l'autre extrémité de Paris , sur le couvent

des religieuses augustines Angloises, de la rue des Fossés-Saint-Victor. Il a cent quatre-vingt huit pieds de long ; & la portion enfoncée dans la terre, qui se perd ensuite sous l'eau, est de quatre-vingt-dix pieds : profondeur à laquelle nul autre *para-tonnerre* dans ce genre ne peut être comparé.

La jonction de toutes les pieces qui composent cet appareil est à vis profondes ; & toutes les barres semblent, par la précision du travail, ne former qu'une seule piece. Des communications métalliques, savamment ménagées, se trouvent dans les endroits où elles sont nécessaires ou utiles. Enfin la foudre doit obéir à M. l'abbé Bertholon, & suivre la direction qu'il lui a prescrite.

Le petit peuple ne pourra guere comprendre ni deviner comment on dissipe le feu de la foudre ; il n'y croit pas encore, quoique la preuve en soit sous ses yeux. Et le beau monde lui-même est-il mieux instruit ? fait-il qu'il y a des *para-tonnerres* ascendants ? en connoît-il l'usage ?

Sait-

Sait-il qu'il est actuellement bien démontré , par un grand nombre d'observations , que la foudre s'élève souvent de terre ? Si l'électricité , vraie cause de la foudre , est surabondante dans les nuages , elle s'élance vers le globe de la terre. Si au contraire elle est accumulée dans le sein de la terre , elle s'en échappe pour se répandre à l'équilibre dans l'atmosphère. Afin qu'un édifice soit prémuni contre ces deux dangers , il est donc nécessaire d'établir un *para-tonnerre* contre la foudre qui monte , comme on en a établi un contre celle qui tombe.

Il y a souvent des foudres terrestres ; & si les poètes ont constamment fait descendre la foudre du ciel dans leurs vers ambitieux , c'est qu'ils ont été d'insignes ignorans sur les véritables causes , l'arrangement des mots étant leur unique affaire.

La plus belle poésie ne nous préserveroit pas du malheur d'être tués d'un coup de foudre ; il faut donc revenir aux *para-tonnerres* ascendants de M. l'abbé Bertholon. Il a garanti

de cette maniere un clocher de Lyon , sur lequel le tonnerre étoit tombé très-souvent.

CHAPITRE DXXI.

Jouées.

AUTREMENT dites les *fêtes pleiennes*:

Les Romains avoient leurs naumachies , espece de batailles navales , où l'on donnoit au peuple la vue réelle de vaisseaux qui s'entre-choquoient. Ce peuple victorieux avoit su créer une mer dans un vaste bassin. Quel peuple que ces Romains ! On ne peut leur reprocher que leurs combats de gladiateurs. Ce peuple étoit grand dans l'amphithéâtre comme par-tout ailleurs ; & nous , que faisons nous ? Nous avons bâti , avec l'authentique permission du *prévôt des marchands* , une enceinte de quelques toises sur un bras de la riviere de Seine , en face de la Rapée. Là , les fameux nautonniers de nos majestueuses galiottes s'avancent , une gaule en arrêt , sur

des batelets barbouillés de rouge & de bleu , & luttent intrépidement à qui se renversera dans l'eau. La culbute du vaincu, qui ne nage point , mais qui marche , intéresse la foute assemblée. On voit ensuite ces mêmes hitlrions aquatiques , déguisés en abbés , se précipiter dans la riviere, pour conduire *le char de Neptune* ; & les abbés en rabats figurent des *marfouins* , ou tels autres animaux amphibies qu'il plaira à votre imagination de créer.

On donnoit le même spectacle au Colisée : ce n'étoit pas là tout-à-fait les jeux du cirque , sous le regne des empereurs ; ce n'étoit pas même les tournois & les courses de bague de nos ancêtres.

Après avoir vu des bateliers tomber dans une eau sale & bourbeuse , on suivoit de l'œil quelques fusées ; on entendoit quelques pétards , puis on se promenoit dans une vaste solitude sous des galeries mal peintes , au son d'une musique barroque.

Il est fermé ce Colisée , construit à frais immenses. Que d'argent perdu ! . . . Ce n'étoit

point là le rendez-vous du peuple ; l'intérieur n'avoit rien d'assez amusant ; l'ennui planoit sous les voûtes. Pour qui l'avoit-on bâti ? Etoit-ce pour les grands ou pour la bourgeoisie ? Pour les grands ? Il n'étoit pas assez voluptueux. Pour la bourgeoisie ? Il n'y avoit point de plaisirs populaires.

Voilà donc les établissemens Parisiens ! On dit au public : je vais t'amuser. Le public accourt , on ne l'amuse point ; & comment se fait-il qu'au *Vauxhall* , au *Rennelag* de Londres, chacun s'amuse à sa guise , boit & mange librement , jouit paisiblement chacun à sa maniere , & que la décence regne en des lieux où , malgré la foule , il n'y a ni embarras , ni disputes , ni scandales , ni gardes ?

Les administrateurs de nos plaisirs ont bien de la peine à nous en donner : c'est qu'on veut composer nos amusemens , au lieu de nous les laisser créer ; & tous les efforts d'imagination qu'on fait pour nous , n'aboutissent qu'à nous ôter la liberté , la gaieté.

Dans un pays où l'on ne vante que l'ima-

gination riante de ses habitans , où l'on calomnie tous les peuples voisins sur le fait de leurs plaisirs , les divertiffemens publics ont quelque chose de triste & de mélancolique. Il n'y aura jamais de sensations vives , tant qu'on voudra ordonner & symmétriser nos jouissances. A force de vouloir se mêler de tout , on gâte jusqu'aux plaisirs du dimanche.

CHAPITRE DXXII.

Gluck.

EN 1778 tout le monde étoit ou *Gluckiste* , ou *Lulliste* , ou *Ramiste* , ou *Picciniste* ; ainsi que l'on étoit , il y a quarante ans , ou *Moliniste* , ou *Janséniste*. J'avoue que j'étois & que je suis encore un décidé *Gluckiste*. Pourquoi ? C'est que l'Orphée du Danube me frappe profondément , m'entraîne , m'émeut ; & je préfère la mélodie à l'harmonie. Piccini a une harmonie adroite & brillante , une composition douce & variée ; mais ce genre de beauté

laisse trop à desirer du côté de l'expression.

J'en'ai jamais goûté Quinault ; & selon moi , il n'a jamais pu échauffer Lulli , encore moins Piccini. Tous les héros de Quinault sont fades & fastidieux ; & M. Marmontel a manqué étonnamment de goût , en s'attachant à ses misérables opéra , dont le vuide & la foiblesse auroient dû frapper un homme de lettres tel que lui. Mais la routine est le tyran éternel de tous les littérateurs François , même de ceux qui sont de prétendues poétiques.

Nous avons aujourd'hui besoin d'écoles de *musique*. Gluck en a senti la nécessité ; & tout compositeur François & étranger a droit de se plaindre parmi nous , que l'exécution ne répond jamais qu'imparfaitement aux créations de leur génie. Serons-nous donc plus fiers que les descendants des Romains ? Abandonnerons-nous l'art du chant figuré à ces prétendus maîtres de musique , qui n'ont ni ame ni sentiment ?

Dans l'ancienne patrie des Brutus & des Camilles , on trouve des écoles de musique , comme on y voyoit , dans les derniers siècles , des écoles de peinture.

Les Pistocchi à Bologne, les Briv'o à Milan, les Redi à Florence, les Porpora à Naples, sont aussi fameux parmi les amateurs d'ariettes, que le sont pour les enthousiastes de tableaux Carrache, Michel-Ange, Paul Véronese, le Corregge & Raphaël.

Ces virtuoses des deux sexes, dont la voix a fait les délices des oreilles sensibles, l'ornement des théâtres italiens, doivent nous causer de justes regrets, sur-tout lorsque nous comparons ces modèles à la plupart des nôtres. Ces êtres privilégiés nous manquent; une école de musique devient nécessaire à la perfection des chanteurs, plus livrés à la routine qu'au véritable sentiment de l'art.

Pourquoi le caractère des voix, leur expression, leurs nuances ne peuvent-ils se reproduire sur le papier, comme le pinceau transmet sur la toile les images, les passions, les sentimens, le goût & la manière du peintre? Quelles sources de jouissances pour nos cœurs, si dans le sein paisible de nos cabinets nous pouvions entendre, après leur mort, ces

enchanteurs adorés , dont le souvenir fait encore palpiter de plaisir ceux qui les admirerent autrefois ! Un Porpora , dont la voix étoit si suave , le goût si exquis , l'art si parfait , qu'il reprenoit son souffle sans que jamais on pût s'en appercevoir ; un Ferri , qui montoit & descendoit tout d'une haleine deux octaves par un trill continu , marquant tous les degrés chromatiques avec la plus grande justesse ; une Tefi , dont l'action vive , l'humeur enjouée , la prononciation nette , l'accent voluptueux & l'aimable abandon savoient rendre toutes les nuances de la folie & de la gaieté ; & cette Cuzzoni , surnommée *la voix angélique* , parce qu'elle avoit par excellence le secret si rare de conduire son chant , de le renforcer , de le soutenir , de l'éteindre en quelque sorte & le varier par des trills , des mordans , des ondulations , par ces petits groupes fugaces & ces mouvemens passionnés , qui mettoient en vibration toutes les fibres de l'amour & du plaisir.

Ce sont les écoles d'Italie qui ont formé

tous ces chefs-d'œuvres. Pourquoi donc n'avons-nous pas tenté de les imiter, nous qui depuis si long-tems avons des écoles d'équitation, d'armes & de dessin ?

Une école de chant rempliroit mieux son objet que l'académie royale de musique, établissement qui n'eut jamais rien de royal que son titre, rien d'académique que la morgue & la jalousie de ses chefs, rien de musical qu'une routine aveugle & barbare, que l'on inculquoit ci-devant à de misérables doublures, & de plus misérables filles de chœurs : especes d'automates, dont tout le savoir consistoit à pousser en commun d'harmonieux hurlemens, au signal, non de la mesure, mais du bâton.

Lorsqu'il s'agit de former des chanteurs, les principes ne suffisent point ; il faut y joindre l'exemple. Qu'un peintre, qu'un architecte, un poète, négligent ceux dont l'instruction leur est confiée, cela peut être sans conséquence, parce que leurs disciples ayant sous les yeux les chefs-d'œuvres de tous les

grands maîtres en peinture, en poésie, en architecture, ils peuvent par eux-mêmes atteindre à la perfection. Mais le jeune musicien est dans une position toute différente : il n'a aucun monument pour lui servir de modèle ; car un chanteur célèbre ne laisse à la postérité ni ses graces, ni son enthousiasme, ni sa qualité de voix, ni aucun des agrémens qui faisoient la magie de son art. On pourroit comparer une ariette écrite, à ces squelettes humains qu'on trouve dans les cabinets des naturalistes. Ces masses hideuses sont bien une partie essentielle de l'homme ; mais l'œil ne peut les contempler sans dégoût, dépouillées de leur peau, de leur coloris, de ces moëlleux contours & de ces formes ravissantes qui constituent la beauté.

Il en est de même à l'égard d'une ariette chantée par nos voix ordinaires. Ce sont des squelettes qu'on présente au sens de l'ouïe. On ne doit point s'étonner si le peuple refuse de s'extasier devant ces sortes de cadavres ; ils ne sauroient intéresser que les con-

noisseurs , dont l'imagination supplée à tout ce que le chanteur est dans l'impuissance de représenter.

On peut faire quelques reproches aux chanteurs Italiens ; on peut les reprendre assez vivement de ce que dessus le théâtre ils sont distraits , inattentifs , indifférens , lorsqu'un interlocuteur leur fait quelques récits ; froids , lorsqu'ils devroient paroître tout de feu , hébétés , lorsque leur rôle exige un air spirituel & réfléchi. Mais parmi nous , n'est-ce pas insulter au public , que de s'amuser à sourire aux jolies femmes dans les loges , à saluer ses amis dans le parterre , à répondre même aux colloques des coulisses ? Ne croiroit-on pas , en effet , que ces êtres destinés à représenter les héros & les dieux , viennent alors dire aux spectateurs : messieurs , ne vous y trompez point , nous ne sommes ni Hercule , ni Jupiter , ni Junon , ni Andromaque ; nous sommes vos très-humbles serviteurs & servantes , l'innocent signor *Petricino* , le grimacier signor *Mugnetino* , la modeste signora

Languerini, la tendre & savante dona *Durancini*.

Les modifications forment le grand secret de la musique ; ce sont elles qui lui donnent l'expression , le mouvement & la vie. Mais on n'a jamais connu parmi nous le charme inexprimable des sons filés ; c'est-à-dire , l'art de renforcer & d'adoucir la voix , de la conduire par toutes les nuances , non du grave à l'aigu , mais du son le plus remisé au plus intense , sur chacun des degrés dont la voix est susceptible.

Il est vrai que nos chanteurs ne pourroient guere mettre leurs talens en usage , quand ils auroient perfectionné l'art en ce point ; car nos orchestres sont incapables de les seconder. Nous n'en avons aucun qui ait l'intelligence & le sentiment du *forte-piano*. Celui de l'opéra , toujours rebelle aux efforts de l'auteur d'*Iphigénie* , ressemble encore à un vieux coche traîné par des chevaux étiques , & conduit par un sourd de naissance. Jusqu'ici il a été impossible de communiquer à cette lourde masse aucune sorte de flexibilité. Elle restera

éternellement dans la même inertie , tant que les jeunes artistes qui ont des talens & des passions inflammables , seront subordonnés à ces musiciens en lunettes , que l'âge , la satiété , l'habitude ont rendu apathiques.

L'orchestre du concert spirituel est encore en partie infecté de ce vice national. Les chefs de ce spectacle sont parvenus à donner quelque perfection à la symphonie ; mais plus symphonistes que musiciens , ils croient toujours que les voix sont faites pour accompagner leurs violons & leurs contre basses. En vain le public leur crie qu'il n'entend point les paroles de leurs motets ; rien ne les guérit de la manie françoise , qui veut que toute musique soit bruyante & confuse. On croiroit qu'on ne peut remuer le cœur sans briser le tympan de l'oreille.

Que ne pourroit on pas encore dire sur l'articulation usée , sur la prosodie , sur la manie des petites notes , sur les vices attachés à toutes les especes d'agréments dont nos maîtres de chant font un usage si ridicule , &

fur-tout sur le *récitatif*, genre de musique entièrement éloigné des regles ordinaires, & qui, mal connu, a fait déraisonner pour & contre dans tous les journaux !

CH A P I T R E D X X I I I .

Ecrits de Voltaire.

NÉ à Paris, ses ouvrages semblent tous avoir été faits pour la capitale. Il l'avoit principalement en vue lorsqu'il écrivoit ; en composant il regardoit l'académie françoise, où étoient ses prôneurs, le parterre de la comédie, le café de Procope, & un cercle de jeunes Mousquetaires ; il n'a guere eu d'autres points de vue. Les nations étrangères n'existoient pretque pas pour lui.

Les écrits de Voltaire semblent imbibés de cette rosée qui donne aux fleurs leur émail, & aux fruits leur duvet. Brillant, ingénieux, vif, plaissant, gracieux, il n'a aussi aucune sorte de profondeur ; il ne touche jamais

qu'aux superficies. Deux ou trois idées le dominent puissamment, & il tourne dans ce cercle ; ce qui répand une seule & même couleur sur ses productions. Quand on les lit de suite, on s'apperçoit qu'il n'a jamais changé son premier point de vue. Il est fort instruit ; mais il ne fait pas placer avec fruit cet amas de connoissances : la grace, l'esprit & la malice lui tiennent incessamment lieu de génie.

Rarement éloquent, si ce n'est dans ses belles tragédies, ailleurs il est stérile, lorsqu'il parle morale, & très-borné lorsqu'il traite de matieres politiques. C'est une philosophie commune que celle dont il se pare ; mais il l'a très-bien ornée.

Toujours poète, (& c'est là son grand titre) presque jamais penseur, ce n'est point la fécondité des idées qui le distingue ; c'est plutôt la variété infinie des tours, & la magie heureuse de ses expressions. Ainsi ces généraux habiles qui n'ont qu'une petite troupe, par des évolutions multipliées & adroites, font passer & repasser tant de fois leurs soldats,

que l'œil trompé leur attribue de loin une grosse & formidable armée.

Les puissances de la terre lui en imposoient au fond de son cabinet ; sa plume mollissoit ; & les noms de roi , de souverain , de ministre sur-tout , lui inspiroient des idées extraordinairement fausses. Tout ce qu'il a écrit dans l'histoire est infesté d'un vice radical , de l'ignorance absolue où il étoit des grands & véritables principes politiques.

Il n'a guere qu'un seul but dans son *Histoire universelle* , & il immole tout à cette idée ; c'est une satire perpétuelle du pouvoir ecclésiastique. Constamment attaché à sa proie , les autres idées politiques lui échappent , & même il ne les cherche pas. Il ne voit que l'autel à détruire : ainsi il a donné une empreinte uniforme à presque tous les siècles. Les mêmes réflexions reviennent sans cesse ; & les faits sous sa plume ne paroissent pas variés : car traitant avec légèreté les matières les plus sérieuses , & , quoique pyrrhonien , prenant un ton décisif , tantôt avec hauteur ,
tantôt

tantôt avec un mépris affecté, il employoit des injures quand il étoit réduit au silence ; il manioit alors avec perfidie, mais avec une adresse inimitable, l'arme du ridicule.

Il a profité, dit un écrivain, *des derniers attentats du fanatisme, pour lui arracher les restes de sa puissance.* Sous ce rapport il a servi réellement l'humanité ; & cette tolérance universelle, son dogme favori, il en a montré la majesté, la justice & les avantages.

Doué du genre d'esprit qui convenoit à son siècle léger, il avoit bien étudié son goût ; mais cette légèreté passera, & avec elle une partie de la gloire de Voltaire. Qui le croiroit ! elle commence déjà à pâlir. Les hommes instruits ne s'en étonnent pas, parce qu'il faut avouer qu'on a parlé trop long-tems du même écrivain, & qu'il n'étoit pas assez substantiel pour soutenir ce poids immense de renommée. Traduit, il perd & paroît nu.

Son goût en littérature étoit sûr, mais peu étendu. En même tems qu'il admettoit la grace, la finesse, l'exactitude, le brillant, il

proscrivoit les beautés mâles & originales ; les compositions fortes & transcendantes. On eût dit qu'il avoit peur du génie. Enfin, il sembloit vouloir plier à une même mesure tous les talens, & méconnoître la variété féconde & sublime de la nature dans les différens moyens qu'elle a donnés à ses favoris pour la peindre & la chanter.

Il n'avoit point d'organes pour la musique, ni d'yeux pour la peinture : ces deux arts étoient entièrement perdus pour lui ; il admiroit des *ponts neufs* & s'environnoit de *croûtes*. Ce qu'il a écrit sur les arts ne porte point l'empreinte d'une ame passionnée. Sa composition étoit beaucoup plus large que sa poétique sèche, misérable & mesquine.

Il goûtoit plus Racine & Maffillon que Shakespear Homere & Tacite. Il ne sentoit pas la Fontaine ; il avoit fort mal lu Montesquieu ; il ne voyoit pas tout ce qui est dans Montaigne & dans Rabelais. Son imagination étoit rebelle à saisir ce qui contrarioit son goût factice.

Il a dû plaire infiniment aux femmes , aux jeunes gens ; & ceux qui se sont amusés & qui ont ri , ont cru de bonne foi rencontrer la science & la vérité.

Pour le trouver sans cesse le même dans une carrière si longue , il n'y a qu'à le lire de suite. Les idées étroites de l'âge de vingt ans le dominoient à soixante : il ne travailloit pas sa pensée , mais son style.

Une secte qui s'imagine devoir distribuer exclusivement les places , l'avoit choisi pour chef. Elle vouloit couvrir de son nom l'intolérance littéraire , qui est devenue son attribut distinctif ; mais après sa mort il ne s'est point trouvé de nom assez imposant pour donner quelque base à ce singulier & ridicule despotisme. Il est tombé ; la république des lettres a reparu , & doit flétrir ces misérables tyrans.

Il a été un vrai poëte , un écrivain élégant ; il a terrassé le fanatisme & avili la superstition ; il a répandu des maximes de tolérance & d'humanité ; il a défendu l'innocence ou le malheur avec une chaleur active & généreuse :

voilà sa gloire. Il n'a point travaillé en grand ; il a eu des préjugés petits & bizarres. Il a trop obéi à la vanité ; il a flatté les grands & trop injurié ses adversaires. Il s'est avili jusqu'à écrire pour les libertins : voilà ses taches.

On voit qu'il fut le plus implacable & le plus furieux des hommes , dès que sa vanité d'auteur étoit offensée. Il sembloit porter écrit sur son front : *adorez-moi , & je vous louerai.*

On l'a appelé , dans un éloge fastidieusement louangeur , *le premier des êtres pensans.* C'est une sottise imprimée.

On lui fait dire au lit de la mort , lorsque le curé de Saint-Sulpice , faisant sa charge avec trop d'ardeur , l'exhortoit à reconnoître la divinité de Jésus-Christ : *au nom de Dieu , ne m'en parlez pas ! . . .* Il n'a jamais dit ce mot ; mais on a parfaitement saisi sa manière.

Il a vécu dans ses quatre-vingt-quatre années , sept cents quatre-vingt trois mille deux cents heures. Voilà bien peu de tems pour tout ce qu'il lui a fallu apprendre & écrire ,

& pour les audiences qu'il a données.

Ne passons pas sous silence le bien qu'il a fait à Ferney. Créateur de cette colonie, il y étoit justement respecté comme le bienfaiteur du lieu par ses libéralités & par l'emploi de son crédit. Cette gloire vaut bien celle d'avoir fait *Alzire*.

Il vuida son porte-feuille avant sa mort, parce qu'il avoit encore à quatre-vingts ans l'impatience du jeune écolier.

On n'a aucun ouvrage un peu conséquent à attendre dans la nouvelle édition de ses œuvres. Il n'a rien laissé d'important à la postérité, lui qui lui devoit peut-être une espece de testament, où il se montrât libre & fier après avoir été obligé d'être souple & adroit.

Il a écrit une infinité de lettres très-jolies, très-spirituelles; mais nous ne verrons pas les plus piquantes. Certaines correspondances manqueront à la nouvelle édition, parce qu'elles resteront dans les porte-feuilles, & qu'elles n'en sortiront que dans un demi-siècle.

Il existe de lui une lettre écrite de Francfort au roi de Prusse , lors de sa détention , pleine d'une mâle éloquence , d'une énergie précieuse , qui lui étoit si rare ; mais cette lettre , qui est un chef d'œuvre d'expression , ne fera point imprimée dans la collection , ainsi que beaucoup d'autres que l'éditeur n'a pas , n'aura point , & qui sont les plus intéressantes & les plus curieuses de toutes.

Cette collection , déjà annoncée depuis quatre ans , se fait avec un apprêt , un appareil , une lenteur qui ne répondent pas à l'impatience du public , & qui annoncent de pénibles ressources dans le génie des entrepreneurs.

Point de mince auteur qui n'écrivît à M. de Voltaire. Il étoit assez bon pour répondre à ces lettres , parce qu'elles chatouilloient son excessif amour-propre. Il disoit à l'un : *vous écrivez comme Racine* ; au second : *vous pensez plus fortement que Corneille* ; au troisième : *vous surpassez Pascal & Fontenelle*. La présomption des auteurs le prenoit au mor , & faisoit imprimer la lettre comme une pa-

rente infaillible. Il écrivoit séparément à M. Blin & à M. de la Harpe: *Vous serez mon successeur ; c'est vous qui me remplacerez.* Et ces poètes crédules, chacun de son côté, estimerent que leur prodigieux mérite avoit forcé la voix prophétique du vieillard.

Quelqu'un lui dit un jour : comment flattez-vous à ce point de petits talens ? Ces auteurs déjà si vains en perdront la tête. *Que voulez-vous que je fasse ? Je n'ai que ce moyen de me débarrasser d'eux. Voulez-vous que je leur dise qu'ils ne sont que des étourneaux , tandis qu'ils se croient des aigles ? Ils ne me croiroient pas , & aiguïseroient leur plume contre moi. Puisqu'ils ont la rage de faire des tragédies & des poèmes assoupissans, qu'ils rimailent. Pendant qu'ils cultivent cette immortalité dont je les gratifie , je respire , & je suis tranquille.*



CHAPITRE DXXIV.

Mausolées.

QUAND un prince est décédé , on commande le lendemain son oraison funebre à un évêque ; puis on fait venir un architecte-décorateur , qui bâtit un catafalque au milieu de l'église de Notre-Dame. Le marteau résonne pendant un mois dans le saint lieu ; les cris des ouvriers absorbent la sonnette du lever-Dieu & les chants des chanoines ; la voix des charpentiers couvre celle des chœurs ; on n'entend plus le *Magnificat* ni l'*Oremus fratres*. Les *serpens* (1) du chœur & l'orgue de la nef font moins de bruit que les

(1) On fait que c'est un instrument à vent ; mais il est singulier qu'on dise , *il y a dans cette église un excellent serpent* , & qu'on voie afficher en grosses lettres , *concours de serpents dans l'église Saint-Benoît* , &c.

hautes clameurs des manœuvres. On diroit que la hache & la scie ont conspiré pour faire taire l'office divin. Mais ce n'est plus un scandale ; car il s'agit d'orner le cercueil d'un individu du sang royal.

L'architecte-décorateur entoure le sarcophage de statues creuses , représentant les vertus qui précisément manquèrent au défunt.

On fait venir ensuite tous les violons & basses de la ville. On brûle dix mille bougies. On étouffe dans cet enclos , qu'on environne prudemment de pompiers ; car les parens du mort ne veulent pas être brûlés vifs au milieu de cette charpente légère & dressée à la hâte.

C'est une mascarade funebre qui dure quatre heures. Rarement une larme sincere coule sur ces tombes fastueuses ; il ne manque à tous ces emblèmes de deuil qui tapissent la hauteur des voûtes , que la douleur publique.

Eh quoi , des os en poudre ont encor des flatteurs !

La famille du mort, qui a ordonné l'oraison funebre, est venue l'écouter en pompeux cor-

tege. L'orgueil des rangs étale encore ses prééminences autour de l'autel de la mort ; l'orgueil demande des adulations sur la tombe de celui qui est jugé par la voix du peuple ; & c'est le sacerdoce qui se prête à cette complaisance.

L'orateur a promis quelquefois de dire la vérité ; mais ce nom , terrible à prononcer , le lie à de sérieux engagements. La promesse est un parjure , la vérité demeure au bas de l'escalier de la chaire de vérité , & l'orateur y monte seul , à front découvert,

Il fait des tours de force pour plâtrer la difformité de son idole , ou bien il vous éblouit par des phrases compassées. Il étale des figures de rhétorique aussi vuides que celles qui semblent pleurer sur le monument. Les feintes larmes de ces menteuses effigies ressemblent à la fausse éloquence qui va frapper ces passageres décorations.

Le furlendemain l'édifice tombe ; on met en pieces les *vertus de plâtre* ; & l'éloquence de l'orateur , toute aussi fragile , disparoît de-

vant l'œil moqueur d'un peuple qui en avoit ri d'avance.

C'est une institution bien absurde que celle des oraisons funebres ; mais ce n'est là cependant qu'un des moindres abus qu'on rencontre dans l'intérieur des soixante-quatre majestueuses barrières de sapin qui circonvalent la bonne ville de Paris. La structure coûteuse de cette chapelle illuminée a du moins fait refluer vers une foule d'ouvriers un peu de cet argent qui ne circule que graces à la folie & à l'ostentation des princes & des grands.

Pour tout ce que ces catafalques ont coûté depuis cent cinquante ans , on auroit pu ériger des monumens durables & faire sortir des chefs - d'œuvres immortels du ciseau de la sculpture. Mais on ne voit à Paris que le mausolée du cardinal de Richelieu, & celui du cardinal de Fleury ; le beau mausolée du maréchal de Saxe est allé orner la ville de Strasbourg.

Point de Céramique parmi nous , où l'on rencontre la statue de l'homme de génie ou

de l'homme bienfaisant à côté du souverain. Qu'y auroit-il de plus éloquent néanmoins, que de voir les tombeaux joindre les noms que la postérité doit unir ? Les modeles des vertus patriotiques, frappant tous les regards, échaufferoient toutes les classes de citoyens ! Voyez dans l'abbaye de Westminster, le peuple qui se presse en foule, qui lit avec vénération les noms des célèbres morts ; qui revient avec un vif intérêt sur leurs grandes actions ! Reconnoissance publique d'un peuple sensible, qui a placé ensemble tous les personnages que la gloire a consacrés, parce qu'après la mort il ne reste plus qu'elle, & que cette foule de princes & de rois doivent s'enfoncer dans l'oubli, pour laisser nu & découvert, aux rayons purs & éclatans de l'immortalité, le buste en argille de tel homme qui fut leur sujet.

Le burin du graveur Cochin s'est plu à nous transmettre la représentation de plusieurs catafalques, ainsi qu'il a représenté des bals parés. Les effets de l'ombre & de la lumière

offroient à son art des touches pittoresques. C'est tout ce qu'il cherchoit ; & c'est aussi tout ce qui restera de ces bizarres cérémonies qui n'intéressent ni le cœur ni l'esprit, qui ne touchent personne , & dont la dépense devoit s'appliquer à des travaux plus durables & plus utiles.

Le cirier trouvera sans doute cette réflexion fort déplacée ; mais brûler tant de bougies en plein jour , au risque d'incendier des planches noircies & des toiles vernissées , me paroît un des usages déraisonnables que notre siècle devoit abolir ; car pourquoi répéter les vieilles & absurdes coutumes des siècles passés ?

CHAPITRE DXXV.

Charades.

LES *calambours* régnoient chez les spirituels Parisiens ; les charades sont venues leur disputer la prééminence. Après un grand

conflit , les charades ont remporté la victoire. Les *bouts-rimés* vouloient reparoître comme troupes auxiliaires ; mais également vaincus , l'armée des charades les repoussant a déployé ses enseignes triomphantes dans le Journal de Paris & dans le Mercure de France. L'énigme & le logogriphe sont abandonnés aux provinciaux désœuvrés. La charade occupe les esprits de la capitale ; on n'entend plus que *mon premier, mon second & mon tout*. Les femmes prononcent ce *mon tout* avec une grace particulière. Etrangers , ouvrez le premier Mercure, & si vous l'ignorez, vous verrez ce qu'est une charade. Je ne vous l'expliquerai point.

Oui, le calambour est terrassé ; mais c'est depuis peu. En vain M. de Voltaire avoit dit à madame Du Deffens : *liguons-nous ensemble, ne souffrons pas qu'un tyran si bête usurpe l'empire du grand monde*. Le grand-maître des calambourdistes gouvernoit cet empire avant & depuis la mort de ce grand homme ; mais il vient enfin d'être détrôné : il a trouvé son maître. Humilié , vaincu, tous ses lauriers

sont flétris. Et qui a battu en ruines cette illustre réputation ? Qui fait donc que M. L. M. D. B. n'offre plus aujourd'hui qu'une tête découronnée ? C'est un M. *De Chambre*.

Il rencontre le monarque des calambourdistes , étalant cette paisible dignité que donne une souveraineté tranquille. Il l'accueille , il le flatte ; il lui demande un jour pour commencer une liaison honorable & précieuse. Le monarque promet ; le malin courtisan s'esquive aussi-tôt , rentre chez lui & écrit ce billet au souverain , qui étoit loin , hélas ! de relouter un pareil coup de foudre :

Empressé de vous recevoir , vous m'avez laissé , monsieur , le choix du jour. Je vous invite pour mercredi , & vous prie de vouloir bien accepter la fortune du pot

DE CHAMBRE.

Ce nouveau Cromwel jouit en paix de son forfait médité ; il est assis au rang d'où il a précipité son adversaire , invaincu jusqu'alors ; & des acclamations universelles semblent devoir affermir le sceptre entre ses mains.

On ne cite plus : *le roi n'est pas un sujet, j'ai la voie de la pelle, infidèle à ma rente, &c.* On a réservé toutes les louanges pour l'heureux mot , pour le mot triomphant de *M. De Chambre.*

Heureux Parisiens, vous savez rire à peu de frais ! Bon peuple , que tes plaisirs sont innocens!

C H A P I T R E DXXVI.

Acheteurs de rentes viageres.

Q U'E de métiers qui n'avoient aucun nom chez les anciens , & qui étoient même inconnus dans les siècles précédens ! Connoissoit-on, il y a deux cents ans seulement, les *agens de change* , dont les yeux perçans voient tous les coffres-forts, comme s'ils étoient à jour ; qui prennent des deux mains, qui donnent tous les sacs qu'ils remuent, & qui, plongés dans la tourmente éternelle de l'or

&c

& de l'argent, s'enrichissent en se tenant debout à *la bourse*, & en se disant réciproquement quelques petits mots à l'oreille ?

Ces infatigables négociateurs de papiers, qui augmentent le prix de la *marchandise argent*, qu'ils rendent visible ou invisible ; qui servent les avides monopoleurs cachés sous le masque, étoient-ils connus chez les Romains, & du tems même que notre Charlemagne donnoit des loix à l'Europe ? Charlemagne, s'il ressuscitoit, pourroit-il comprendre ce qu'est de nos jours un agent de change, patenté par ses successeurs, & achetant bientôt une charge noble, après avoir long-tems usé des fouliers sur le pavé de la bourse, ou à courir par la ville après les vendeurs & les acquéreurs, également rançonnés par sa science abstruse ?

Oui, il ne faut que remuer de l'argent pour avoir de l'argent ; il ne s'agit que de faire à midi le *pied de grue* ou le *difficile*, rôle presque toujours équivoque & le plus souvent menteur. Mais il est autorisé. Voyez les rire, crayon

en main , aux dépens des ignorans , empressés à réaliser leur papier.

Tel homme encore plus actif achete un procès , se fait *solliciteur* , dévoue sa vie à la chicane , descend dans son labyrinthe tortueux , passe ses jours à tourmenter , à aiguillonner d'impassibles procureurs.

Tel autre cautionne quiconque se présente , & livre sa signature dans une multitude d'affaires ; ce qui pourroit faire croire un jour qu'il a possédé des millions. Il n'a pas le sol ; mais il fait d'un crédit quelconque , ce qu'un maître d'escrime fait de son fleuret dans une salle d'armes.

La dégradation dans les mœurs , occasionnée par cet agiotage qui a saisi tous les esprits , a fait disparoître ces plans sages & tranquilles , familiers à nos aïeux , & nous a donné les convulsions de la cupidité.

La moitié de la ville est aux emprunts ; point de maison qui ne soit chargée d'hypothèques ; on ne voit que contrats spéculatifs ; on n'attend plus la rentrée paisible des inté-

rêts ; on veut anticiper sur l'avenir ; on force l'usure, & l'usure punit cette avidité extravagante.

Entendez de tous côtés les plaintes des gens qui regrettent les *tontines*. On ne parle que des personnes qui, pour cent écus, ont joui de quatre-vingt mille livres de rente ; c'est à qui accouplera deux écus de six livres, pour leur en faire produire promptement un troisieme.

Mais le plus curieux de ces spéculateurs est celui qui, ayant sans cesse sous les yeux le calcul des probabilités de la vie humaine & la table des mortalités, s'est établi *acquéreur de rentes viagères*.

On fait que les extraits mortuaires servent de quittance au roi, & que dès qu'un homme est enterré, il est payé, eût-il porté la veille tout son argent au trésor royal. L'acquéreur de rentes viagères (nouveau métier) combine toutes ces chances hasardeuses, & d'après des calculs fins & particuliers, achete le pain quotidien des rentiers.

Une dame se présente à son bureau avec un contrat en main de douze cents livres de rentes annuelles , qu'elle veut échanger contre un capital. D'abord , le scrupuleux acheteur l'examine dans un silence recueilli ; il ne la trouve ni trop grasse ni trop maigre ; indice favorable ; & après un nouveau coup-d'œil observateur , le dialogue suivant s'établit entr'eux.

LA RENTIERE.

Monfieur , je viens pour vous vendre mon contrat viager & en toucher l'argent.

L'ACHETEUR.

L'argent est bien rare , madame.

LA RENTIERE.

Je le fais , monfieur ; mais il est quelque part. Il ne fait rien dans les coffres ; il ne peut avoir son prix qu'en circulant.

L'ACHETEUR.

Quel âge avez-vous , madame ?

LA RENTIERE.

Quarante-sept ans , monsieur.

L'ACHETEUR.

Où est votre baptistaire ?

LA RENTIERE.

Le voici , monsieur , en bonne forme.

L'ACHETEUR.

Oui , je vois que vous avez quarante-sept ans ; si vous n'en aviez que quarante-deux , madame , je ne pourrois , en conscience , faire votre affaire.

LA RENTIERE.

Je vous entends , monsieur ; j'ai passé le tems critique , & je puis actuellement me flatter d'une longue vie.

L'ACHETEUR.

Il n'y a rien de si incertain , madame , que la vie de l'homme.

LA RENTIERE.

Mon genre de vie est exact ; je ne soupe point en ville , je me couche de bonne heure , & je passe la moitié de l'année à la campagne.

L'ACHETEUR.

Je fais tout cela , madame ; & voilà pourquoi j'ai consenti à recevoir votre visite. (*Se levant.*) Mais permettez , madame , que j'examine de plus près.....

LA RENTIERE.

Approchez , monsieur , je n'ai pas encore de rides sur le front.

L'ACHETEUR.

Je le vois bien , madame ; mais ce n'est pas cela : permettez que j'examine vos dents.

LA RENTIERE.

Mes dents ! Vous avez raison , monsieur , les dents sont le symptome de la santé ; les miennes sont blanches , regardez. Eh bien ,

monfieur , combien me donnez-vous de mes douze cents livres de rente , vu ma parfaite fanté ? J'oubliois de vous dire que j'ai fait quatre enfans : ce n'est ni trop ni trop peu ; & les femmes qui ont fait des enfans , pourfuivent leur carrière plus loin que les autres.

L'ACHETEUR.

Madame , tout le monde s'adrefle à moi ; c'est à qui vendra. Quand on feroit sûr de la fin du monde , on ne pourroit pas être plus âpre à vouloir fondre fes contrats. Mais je n'ai pas les tréfors du Pérou ; il faut que j'aie mes sûretés ; je n'acquiers pas indifféremment de toutes les perfonnes. D'abord , je n'achete point de contrats viagers fur les hommes ; ils font aujourd'hui trop adonnés à leurs plaifirs. Je me fuis fait une loi de n'acquérir que des rentes placées fur des têtes de femmes. Les Genevois , habiles calculateurs , m'en ont donné l'exemple ; ils ont fait là une opération sûre , excellente , & qui leur rendra beaucoup ; mais c'est qu'ils ont choifi des têtes

comme j'en voudrois , des têtes qui respirent l'air pur des montagnes ; & vous , madame , vous vivez dans Paris.

LA RENTIERE.

Je n'y vis que six mois , monsieur , & pendant l'hiver.

L'ACHETEUR.

C'est justement la saison dangeureuse. Je ne fais , il y a toujours dans l'air quelque chose de pestilentiel ; entendez-vous la grosse sonnerie ?..... On enterre bien fréquemment depuis trois mois.

LA RENTIERE.

C'est une femme de quatre-ving-dix ans qui est morte. J'espere bien aller jusques là ; & comptez alors , monsieur , tous les arrérages que vous aurez touchés.

L'ACHETEUR.

On m'offroit hier , madame , un contrat de quatre mille livres de rente ; mais j'ai su que

la dame qui le vendoit alloit souvent au bal ;
il ne faut qu'un bal pour tuer une femme.
Et quelles sont vos occupations , je vous prie ?

L A R E N T I E R E .

Régler mon ménage ; le reste du tems je
m'occupe à lire , & tous les jours je me pro-
mene une heure ou deux sur le boulevard.
Enfin , monsieur , d'après ma vie rangée ,
combien me donnerez-vous de mes douze
cents livres de rente ?

L' A C H E T E U R .

Je vais vous le dire : quatre mille huit cents
livres.

L A R E N T I E R E .

Eh , monsieur , vous n'y pensez pas ! Je me
porte à merveille ; que donneriez-vous donc
à une femme cacochyme ?

L' A C H E T E U R .

Vous pouvez mourir , madame , en des-
cendant mon escalier.

LA RENTIERE.

Le livre de M. de Buffon me donne au moins quinze années de vie , & j'ai toutes les probabilités pour moi.

L'ACHETEUR.

Je ne calcule point comme M. de Buffon ; j'ai là-dessus des regles qui corrigent les promesses magnifiques des livres. Et puis les révolutions ; vous m'entendez ? ...

LA RENTIERE.

Les révolutions ! Il n'y en a point à craindre ; je vous proteste que l'on paiera toujours à l'hôtel-de-ville les rentes viagères , & de préférence à toutes les autres. C'est sacré ; jamais le roi...

L'ACHETEUR.

Ah ! madame , je me tais , je n'ai rien à dire là-dessus. Je vous donne quatre mille huit cents livres en especes sonnantes pour votre parchemin , & je puis recevoir malheu-

reusement dans huit jours votre billet d'enterrement. Vous me paroissez d'une constitution un peu délicate. Il y a tant de choses qui abrègent la vie des femmes ; les veilles , la bonne chère , les liqueurs ; il faut manger sobrement ; le jeu même altère la santé.

L A R E N T I E R E.

Je ne joue jamais , monsieur , tous les plaisirs que vous citez - là me sont étrangers. Si je vend mon contrat , c'est que j'y suis obligée pour soutenir & poursuivre un procès de famille.

L' A C H E T E U R.

Vous avez un procès , madame ? Mais cela donne du chagrin.

L A R E N T I E R E.

Je le gagnerai , monsieur. Mon procureur , de chez qui je fors , me l'a promis formellement ; puis vous savez que le chagrin nous fait vivre. Allons , soyez plus raisonnable ; ajoutez à vos quatre mille huit cents livres...

L'ACHETEUR.

Pas une obole , madame. Vous n'avez qu'à perdre votre procès , & puis vous livrer au désespoir...

LA RENTIERE.

Ah ! monsieur , j'ai des principes , du courage.

L'ACHETEUR.

A propos , quel est votre médecin , madame ?

LA RENTIERE.

Je n'ai jamais été malade , monsieur , au point d'appeller un médecin. Je suis sujette à des migraines ; je souffre cruellement pendant vingt-quatre heures , & puis me voilà délivrée de presque tous les autres maux.

L'ACHETEUR.

Et la petite vérole , madame , vous l'avez eue ? Oui , la marque en est presque imperceptible.

LA RENTIERE.

Cela suffit, monsieur, pour ne plus l'avoir.

L'ACHETEUR.

Nous allons passer chez le notaire, si vous voulez, madame; tout sera conclu dans une heure, & vous toucherez votre argent.

LA RENTIERE.

Mais, monsieur, quatre mille huit cents livres pour douze cents livres de rentes, que vous toucherez pendant vingt-cinq années au moins, je m'en flatte, songez donc...

L'ACHETEUR.

En vérité, je suis un insensé de faire de pareilles acquisitions. Du parchemin! Et puis l'incertitude de nos jours! Mais, madame, croyez-moi, logez-vous dans le quartier du Luxembourg, près la porte d'Enfer; j'ai là deux ou trois têtes avancées & qui tiennent. Vous y êtes intéressée autant que moi.

LA RENTIERE.

Un peu plus , je pense. Enfin , puisque vous êtes inexorable , allons chez le notaire. Tout cet argent sera donc pour des gens de justice ; mais qu'y faire ? il faut dans ce beau royaume en passer par là.

L'ACHETEUR.

Enveloppez-vous bien dans votre pelisse ; madame. (*A voix basse.*) Et quel est ce monsieur qui dans ce coin nous a si bien écoutés sans mot dire ?

LA RENTIERE.

C'est mon *factoton* ; il n'a pas le sens d'une oie , il n'entend rien ; il portera les sacs....

L'ACHETEUR.

Ah , bon ! ... Vous savez que je n'acquiers pas en mon propre nom ?

LA RENTIERE.

Pierre ou Paul , cela m'est indifférent.....

Allons , quoique vous soyez bien succinct , je veux vivre long-tems pour que vous puissiez me dire : j'ai fait une excellente affaire.

CHAPITRE DXXVII.

Vaches.

ELLES arrivent aux barrières , l'échine maigre & le pis desséché. Voyez les vaches dans les gras pâturages de la Suisse : elles levent fièrement la tête , elles ne se dérangent point quand vous passez. On diroit qu'elles sentent que leurs pieds foulent une terre de liberté , que l'impôt onéreux ne greve pas. Leur robe est superbe , leur démarche sûre ; ce n'est plus un animal dégradé. La vache aux flancs arrondis semble partager l'aisance de son maître. Io ne fut pas plus belle que ces belles genisses.

Les vaches entrant à Paris tête baissée , rappellent les vaches maigres & dévorantes du songe de Pharaon ; elles ont l'air affamé , & elles viennent pour être mangées.

On les vend pour du bœuf, dont les grosses maisons & les couvens ont emporté toutes les fortes pieces ; il ne reste au petit bourgeois qui achete en détail, que de la vache. Partout ailleurs il y a une différence dans le prix des viandes ; ici la vache se vend publiquement au même taux que le bœuf : surcharge excessive pour le pauvre , tort réel à la nourriture publique. Un nouveau tarif seroit de toute équité ; car pourquoi faut-il que je paie la vache au même prix que le bœuf ? Et pourquoi me livre-t-on de la vache quand je demande du bœuf ? Ce n'est qu'à Paris qu'un pareil abus est, pour ainsi dire, consacré, malgré les plaintes journalieres du peuple.

Point de pays où l'on excelle mieux dans l'art de couper la viande, c'est-à-dire, de la dépecer de maniere que les os ne sont jamais séparés de la chair. On vend pour de la tranche un côté de mâchoire ; & l'indigent qui n'a qu'un pot-au-feu , est étonné de trouver une dent dans un morceau qu'on lui a donné pour de la culotte.

On

On avoit annoncé avec beaucoup d'emphase une laiterie de vaches Suisses, & tous les bons Parisiens disoient : nous boirons du bon lait de Suisse. Les poitrinaires se regardoient déjà comme guéris ; les tempéramens usés comptoient sur le rétablissement de leurs forces : mais on ne songeoit pas que les entrepreneurs n'avoient pas les épaules assez fortes pour transporter aux Champs-Elizées les montagnes couvertes de sapins, où croissent les végétaux substantiels.

Les vaches maigrissent dans de maigres pâturages, donnent un lait commun, & finirent par être livrées aux bouchers. L'entreprise échoua, à la grande surprise des badauds qui demandoient toujours du bon lait des vaches Suisses.

Il ne faut qu'un pareil trait pour peindre l'ignorance crédule d'une ville, combien elle réfléchit peu, & avec quelle facilité elle est dupe de toutes les promesses illusoires qui lui sont offertes par des compagnies & des imprimés.

C H A P I T R E D X X V I I I .

Petits Negres.

LE finge, dont les femmes raffoloient, admis à leurs toilettes, appelé sur leurs genoux, a été rélégué dans les anti chambres. La perruche, la levrette, l'épagneul, l'angora, ont obtenu tour-à-tour un rang auprès de l'abbé, du magistrat & de l'officier. Mais ces êtres chéris ont tout-à-coup perdu de leur crédit, & les femmes ont pris de petits Negres.

Ces noirs Africains n'effarouchent plus les regards d'une belle; ils sont nés dans le sein de l'esclavage. Mais qui n'est pas esclave auprès de la beauté?

Le petit Nègre n'abandonne plus sa tendre maîtresse; brûlé par le soleil, il n'en paroît que plus beau. Il escalade les genoux d'une femme charmante, qui le regarde avec complaisance; il presse son sein de sa tête languissante, appuie ses lèvres sur une bouche de

rose , & ses mains d'ébene relevent la blancheur d'un col éblouissant.

Un petit Negre aux dents blanches , aux levres épaissés , à la peau fatinée , caresse mieux qu'un épagneul & qu'un angora. Aussi a-t-il obtenu la préférence ; il est toujours voisin de ces charmes que sa main enfantine dévoile en folâtrant , comme s'il étoit fait pour en connoître tout le prix.

Tandis que l'enfant noir vit sur les genoux des femmes passionnées pour son visage étranger , son nez applati ; qu'une main douce & caressante punit ses mutineries d'un léger châtiment , bientôt effacé par les plus vives caresses ; son pere gémit sous les coups de fouet d'un maître impitoyable ; le pere travaille péniblement ce sucre que le Négrillon boit dans la même tasse avec sa riante maîtresse.



CHAPITRE DXXIX.

Figure équestre de Henri IV.

O H , que le bon roi est bien sur le Pont-Neuf ! Il a un front populaire ; il sourit aux passans ; il n'est point environné d'hommes à argent. Les oiseaux du ciel viennent se percher sur sa tête royale , & sa place n'a rien coûté.

Académiciens de province , qui avez demandé l'éloge du *bon roi* , brûlez vos programmes , fondez cette médaille que vous destiniez au phrasier , au rhéteur ; venez , & arrêtez-vous aux pieds de cette statue que l'amour a élevée au centre de la capitale ! Lisez dans tous les regards combien sa mémoire est adorée ; le recueillement de cet homme qui contemple & qui se tait ; cette mère empressée qui montre Henri IV à son jeune enfant ; cet infortuné qui leve les mains au ciel , & soupire en silence. Ce respect uni-

versel d'un peuple attendri devant ce bronze : que dis-je ! cet hommage non moins vif des étrangers , devenus citoyens en ce moment ; tout le monde d'accord pour le regretter & le bénir , comme s'il vivoit encore , comme si le fil de ses jours avoit pu s'étendre jusqu'à nous. Ah , que ce cri unanime est touchant , qu'il surpasse par son énergie tout ce que l'éloquence s'efforcera vainement d'exprimer !

Un officier, conduisant un détachement de soldats & passant devant cette statue vénérée , s'arrêta tout-à-coup & cria : *haut les armes ! Saluons celui-ci, mes amis , il en vaut bien un autre.*

On devroit faire de la petite esplanade qui environne cette statue , un jardin pour les enfans. S'il y a sur la terre un lieu contraire à l'enfance , c'est cette grande ville. Les enfans ne peuvent jouer sans risque dans la rue ni dans les carrefours ; & s'il y a des gazons devant la place du Louvre & ailleurs , on les repousse avec le fusil : on ne permet pas aux

bonnes de s'y affeoir. A quoi sert ce gazon, s'il n'est pas pour l'enfance? Ah! monsieur d'Angeviller, je vous présente ici ma requête; les enfans orneront vos gazons encore mieux que vos sentinelles.

J'aimerois à voir la statue du bon roi environnée de la génération qui vient de naître; & les enfans, en contervant le souvenir de leurs premiers jeux, auroient appris de bonne heure à bénir sa mémoire & à redire ses vertus à la génération suivante.

CHAPITRE DXXX.

Dictionnaires.

PANKOUKE & Vincent les commandent à tout compilateur armé de scribes; on bâtit des volumes par alphabet, ainsi que l'on construit un édifice dans l'espace de tant de mois. L'œuvre est sûre avec les manœuvres.

On a tout mis en dictionnaires. Les savans s'en plaignent; ils ont tort. Ne faut-il pas que

la science descende dans toutes les conditions ? Ne faut-il pas qu'elle soit hachée , pour être reçue par le plus grand nombre ? Prise en masse , elle effraieroit. Si telle science étoit entière & parfaite , on auroit tort de la morceler ; mais aucune n'a cet avantage : toutes en sont loin encore. Nous n'avons que des matériaux proprement dits ; & les débris de la chose valent la chose même.

Tant mieux , si l'on a trouvé le secret d'instruire à peu de frais ; si l'on a évité les recherches pénibles , laborieuses. Quant aux erreurs , elles se glissent par-tout ; les gros livres n'en sont pas plus exempts que les abrégés. Ce qu'il y a de plus important , c'est que certaines connoissances soient à la portée de tout le monde.

Les Dictionnaires ne contiennent pas tous les mots usités parmi le peuple ; ils sont insuffisans pour une foule d'expressions qui valent bien celles que les poètes & les orateurs ont consacrées , & qui tiennent à des pratiques curieuses & journalières. Un François ensei-

gnoit à des mains royales à faire des boutons ; quand le bouton étoit fait , l'artifle disoit : à *présent*, Sire, *il faut lui donner le fion*. A quelques mois de là , le mot revint dans la tête du roi ; il se mit à compulser tous les Dictionnaires françois , Richelet , Trévoux , Furetiere , l'Académie françoise, & il n'y trouva pas le mot dont il cherchoit l'explication. Il appella un Neuchatelois qui étoit alors à sa cour , & lui dit : dites-moi ce que c'est que le *fion* dans la langue françoise ? Sire , reprit le Neuchatelois , le *fion* c'est la bonne grace.

Graves auteurs , graves penseurs , naturalistes , politiques , historiens , vous n'êtes pas dispensés de donner le *fion* à vos livres ; sans le *fion* vous ne serez pas lus. Le *fion* peut s'imprimer dans une page de métaphysique , comme dans un madrigal à Glycere. Académiciens qui parlez de goût , étudiez le *fion*, & placez ce mot dans votre Dictionnaire qui ne s'acheve point.



CHAPITRE DXXXI.

Musées.

ETABLISSEMENTS nouveaux , que quelques particuliers s'efforcent de naturaliser parmi nous. Ils auront beaucoup de peine à réussir , parce qu'il y a trop peu de liberté dans notre gouvernement , pour que chacun donne un développement sûr à ses vues particulières , & que la capitale a plutôt des goûts & des fantaisies qu'un amour réel & constant pour les sciences & pour les arts.

Avec quel zèle infatigable M. de la Blancherie n'a-t-il pas poursuivi l'ouverture de ces assemblées ! Chaque jour il avoit à combattre quelque nouvel obstacle. Son musée s'ouvroit , se fermoit , tomboit , se relevoit ; il le promenoit dans tous les quartiers , & jamais il n'a pu recevoir une assiette solide & fixe , parce que les hommes ne s'assembleront jamais pour mêler leurs idées , leurs vues ,

leurs entreprises autre part que dans une ré-
publique. Il nous manquera toujours un point
de réunion pour l'éloquence , pour les belles-
lettres , pour la philosophie ; il faut que ceux
qui cultivent ces arts , travaillent isolés , & ils
n'en vaudront que mieux. On tente de le
donner, ce point fixe , aux sciences exactes , à
la physique , à la chymie , aux mathématiques.
M. Pilatre de Rozier fera-t-il plus heureux
que M. de la Blancherie ? Verra-t-on accou-
rir en foule les savans , les artistes , les ama-
teurs nationaux ou étrangers ?

Les prospectus étalent de superbes pro-
messes ; les commissaires ont prononcé , le
gouvernement a accordé sa protection à l'hô-
tel où tous les chefs-d'œuvres des arts doi-
vent se réunir. Toutes les classes de citoyens
sont averties de venir à tel jour & à telle
heure puiser dans le vaste bassin des sciences ;
mais l'exécution répondra-t-elle à tout ce
grand appareil ? J'en doute fort , même pour
les sciences qui n'alarment point l'adminis-
tration.

Toute assemblée publique est trop contraire à l'esprit du gouvernement François, pour qu'elle ait lieu ; & toute société qui ne fera pas ses loix elle-même & qui les recevra, ne pourra ni se maintenir, ni poursuivre, ni chérir ses travaux. Ces sortes d'établissmens me paroissent impraticables, parce qu'il n'y a à Paris que des liaisons superficielles, & que les prohibitions sont si aisées, si multipliées, qu'il ne faut que le sot rapport d'un subalterne, ou la mauvaise humeur d'un homme en place, pour dissoudre l'assemblée d'hommes les plus éclairés & les plus animés du bien public.

CHAPITRE DXXXII.

Bureaux d'Esprit.

ON appelle ainsi toute maison où la maîtresse affiche son goût pour la littérature, fait profession d'en parler, & se pique de s'y connoître. On ne voit plus guere aujourd'hui

de ces sociétés que l'on citoit il y a quelque tems. Elles sont dissoutes , parce que le goût des lettres est répandu par-tout , & que le titre d'académicien ne donne pas plus d'esprit à l'individu qui le porte , qu'à la maison qu'il fréquente. On pense , on parle , & l'on raisonne sans ces directeurs de littérature ; elle est infiniment connue & cultivée dans toutes les classes.

Une femme est toujours dupe de vouloir régner autrement que par l'empire des graces ou par celui de la bonté. On peut tout feindre , excepté l'esprit des lettres. Quand on ne les cultive que par air ou comme une ressource , les difficultés naissent & offrent un écueil dangereux.

Qu'a fait une femme qui veut entrer subitement & comme actrice dans le sanctuaire des muses & de la philosophie ? Elle a lorgné , persifflé , minaudé , fait des nœuds & des riens ; elle a gâté son esprit dans une mer de futilités ; elle n'a fait attention qu'au brillant , & s'est toujours arrêtée à la superficie. Elle

s'aveugle elle-même ; cependant elle croit pouvoir décider d'un livre comme d'un pompon. La paresse de son esprit l'empêche d'examiner ; le peu d'énergie de son ame ne lui permet pas de saisir les traits marqués ; sa légèreté repose sur quelques détails , & ne peut embrasser le plan. Elle prononce comme elle sent , d'une maniere vague , incertaine & peu sûre.

Qu'elle ouvre sa porte à cet essaim d'auteurs qui , sans nom & sans talens , sont dix fois plus orgueilleux que les auteurs connus. Ils arrivent pour mettre à contribution son ton admiratif. Le satyrique vient chercher près d'elle des traits propres à la comédie. Elle siege sur son petit tribunal , où en jugeant elle est jugée la première. Obligée de louer ceux qui sont présens , les derniers venus se montrent jaloux. Alors la division se met dans la troupe ; elle veut concilier les mécontents , & des jugemens contradictoires sortent de sa bouche. L'aigreur devient acharnement ; elle auroit plus tôt pacifié les puissances belligérantes , que de réunir ces partis opposés.

Elle a voulu se rendre médiatrice , elle est chanfonnée des deux côtés : ce qui est fort cruel , après avoir reçu tant de vers à sa louange. Elle reste enfin seule , forcée de protéger encore un auteur de la foire ou de l'opéra-comique , qui l'ennuie & qu'elle écoute pour ne pas paroître désœuvrée.

Les femmes distinguées ont renoncé à ce ridicule , encore en vogue il y a trente années , & l'ont laissé à quelques petites femmes d'académiciens , qui ont besoin de plâtrer la réputation de leurs maris , & qui sont curieuses aussi de juger par elles-mêmes du talent des jeunes auteurs. Les femmes sensées , qui sont étrangères à toutes les prétentions de la gent académique , ne se livrent pas à un engouement particulier ; elles ne répètent point le jargon des juges modernes , ne se perdent pas dans les pédantesques discussions du goût , & n'ont point la fureur de s'éloigner du bon sens pour courir après l'esprit.

On trouve donc aujourd'hui l'académie françoise dans beaucoup de maisons. Il n'est

plus besoin d'aller au Louvre pour y entendre des vers & de la prose ; on en fait dans le monde tout aussi bien que les jurés beaux-esprits. Ils n'ont de plus que le ridicule de leurs prétentions exclusives.

C H A P I T R E DXXXIII.

Monsieur le Public.

LE public existe-t-il ? Qu'est-ce que le public ? Où est-il ? Par quel organe manifeste-t-il sa volonté ? Ne s'imagine-t-il pas souvent prononcer, quand il dédaigne ou bien quand il s'engoue ? Dites à un homme en place , *le public désapprouve* ; il répond : *j'ai aussi mon public, lequel approuve, & je m'entiens à celui-là.*

Un autre dit : *le public, je le fais parler comme je veux ; il ne tient qu'à moi de lui donner telle ou telle impression.* Et il dit vrai, du moins pour quelque tems.

Qu'est-ce donc que ce public , que l'auteur d'*Acajou* a traité avec un ton si cavalier ? Il

manque d'un point de réunion ; & comme il ne peut jamais former à Paris une seule & même voix , c'est un composé indéfinissable.

Un peintre qui voudroit le représenter sous ses véritables traits , pourroit le peindre sous la figure d'un personnage en cheveux longs & en habit galonné , une calotte sur la tête & l'épée au côté , portant le manteau court & les talons rouges , tenant en main une canne à bec-à-corbin , ayant une épau-lette , la croix à la boutonniere gauche & l'aumuce sur le bras droit. Vous voyez que ce *monfieur* doit raisonner à peu près comme il est vêtu.

Je citerai encore l'admirable production , trop peu lue , intitulée : *le Charlatan , ou le docteur Sacroton* , où l'on voit un tableau du public. Il consiste en différens mannequins de toutes fortes de grandeurs & de figures. Le charlatan s'en sert pour enhardir son élève , qui tremble de débiter sur le Pont-Neuf. Il lui crie d'envisager ce public formidable tel qu'il est ; & le disciple , convaincu que le public n'est

n'est qu'une assemblée de mannequins, parle & harangue hardiment.

Il est cependant un public ; mais ce n'est pas celui qui a la fureur de juger avant de comprendre. Du choc de toutes les opinions, il résulte un prononcé qui est la voix de la vérité & qui ne s'efface point. Mais ce public est peu nombreux ; il n'a ni chaleur, ni esprit de parti, ni précipitation ; il n'est point dans les anti-chambres des hommes en place ; & c'est de lui que madame de Sévigné a dit : *le public n'est ni fou ni injuste ;* ou comme le disoit une autre femme pleine d'esprit *c'est que la raison finit toujours par avoir raison.*

CHAPITRE DXXXIV.

Anecdote.

UN médecin fameux, qui ne fait la médecine que pour les gens riches, fut appelé chez un homme aisé. Il se chargea volontiers de

le traiter. Pendant la convalescence du malade , le laquais de ce dernier se trouve indisposé. Le convalescent en reconduisant son médecin , le prie de s'arrêter un moment dans l'entresol , pour donner un conseil à son laquais. Le médecin lui donne le conseil ; mais le maître , un mois après , l'ayant fait avertir de passer chez lui , il n'y vint pas.

Etonné de ce procédé , il en demanda la raison au médecin , dans une maison où il le rencontra. Voici la réponse du docteur : *en m'écrivant , monsieur , vous ne m'avez pas marqué si c'étoit pour vous ou pour votre laquais. Je n'ai point été chez vous ; car je suis bien aise de vous prévenir , que je ne fais point la médecine pour les laquais.*



CHAPITRE DXXXV.

Pièces de deux sols.

LES pièces de deux sols, dont l'empreinte est presque effacée, sont un objet perpétuel de disputes, & donnent lieu, dans les marchés publics, à de fréquens pugilats. Deux crocheurs se cassent la mâchoire pour l'intérêt de deux liards ; mais tout est relatif.

La cour des monnoies a voulu que la pièce de deux sols, marquée ou non marquée, eût son cours. Tout vendeur s'étoit obstiné à vouloir les réduire à six liards de sa pleine autorité. A cet effet, on les raya d'une croix, pour désigner celles qui étoient usées. Or l'arrêt portoit défense de rayer ainsi les pièces. Ce débat a occasionné un nombre infini de gourmandes & de clameurs, & l'on s'égoillait pendant vingt minutes, avant de pouvoir fixer irrévocablement le taux de la pièce.

Il seroit facile de suivre la méthode usitée

en Espagne. Des hommes se promènent avec une corbeille pleine de nouvelles pièces, & le public leur apporte les vieilles en échange ; car c'est le gouvernement qui doit supporter en plein le déchet des monnoies. Le peuple à Paris n'en donneroit pas la raison politique ; mais il la sent par instinct, & il crie très-haut quand on veut l'obliger à perdre sur le signe représentatif. Il doit être immuable. La pièce effacée doit avoir son cours comme la pièce neuve, & sans aucune diminution.

CHAPITRE DXXXVI.

Marchandes de modes.

ASSISES dans un comptoir à la file l'une de l'autre, vous les voyez à travers les vitres. Elles arrangent ces pompons, ces colifichets, ces galans trophées que la mode enfante & varie. Vous les regardez librement, & elles vous regardent de même.

Ces boutiques se trouvent dans toutes les

rues. A côté d'un armurier qui n'offre que des cuirasses & des épées , vous ne voyez que des touffes de gaze , des plumes , des rubans , des fleurs & des bonnets de femmes.

Ces filles enchaînées au comptoir , l'aiguille à la main , jettent incessamment l'œil dans la rue. Aucun passant ne leur échappe. La place du comptoir , voisine de la rue , est toujours recherchée comme la plus favorable , parce que les brigades d'hommes qui passent , offrent toujours le coup-d'œil d'un hommage.

La fille se réjouit de tous les regards qu'on lui lance , & s'imagine voir autant d'amans. La multitude des passans varie & augmente son plaisir & sa curiosité. Ainsi ce métier sédentaire devient supportable, quand il s'y joint l'agrément de voir & d'être vue ; mais la plus jolie du comptoir devrait occuper constamment la place favorable.

On aperçoit dans ces boutiques des minois charmans à côté de laides figures. L'idée d'un ferrail saisit involontairement l'imagination ; les unes seroient au rang des sultanes

favorites , & les autres en feroient les gardiennes.

Plusieurs vont le matin aux toilettes avec des pompons dans leurs corbeilles. Il faut parer le front des belles , leurs rivales ; il faut qu'elles fassent taire la secrète jalousie de leur sexe , & que par état , elles embellissent toutes celles qui les paient & qui les traitent avec hauteur. Quelquefois le minois est si joli , que le front altier de la riche dame en est effacé. La petite marchande en robe simple se trouve à une toilette dont elle n'a pas besoin ; ses appas triomphent & effacent tout l'art d'une coquette. Le courtisan de la grande dame devient tout-à-coup infidèle ; il ne lorgne plus dans le coin du miroir que la bouche fraîche & les joues vermeilles de la petite qui n'a ni Suisse ni aïeux.

Plus d'une aussi ne fait qu'un saut du magasin au fond d'une berline angloise. Elle étoit fille de boutique ; elle revient un mois après y faire ses emplettes , la tête haute , l'air triomphant , & le tout pour faire sécher d'en-

vie son ancienne maîtresse & ses cheres compagnes.

Elle n'est plus assujettie au comptoir ; elle jouit de tous les dons du bel âge. Elle ne couche plus au fixieme étage dans un lit sans rideaux , réduite à attrapper en passant le stérile hommage d'un maigre clerc de procureur. Elle roule avec le plaisir dans un lesté équipage ; & d'après cet exemple, toutes les filles, regardant tour-à-tour leur miroir & leur triste couchette, attendent du destin le moment de jeter l'aiguille & de sortir d'esclavage.

En passant devant ces boutiques, un abbé, un militaire, un jeune sénateur y entrent pour considérer les belles. Les emplettes ne sont qu'un prétexte ; on regarde la vendeuse & non la marchandise. Un jeune sénateur achete une bouffante ; un abbé fémillant demande de la blonde ; il tient l'aune à l'apprentisse qui mesure : on lui sourit , & la curiosité rend le passant de tout état acheteur de chiffons.

Quelques boutiques de marchandes de modes sont montées sur un ton sévere , comme

pour contraster fortement avec les autres. Là toutes les filles sont recluses ; c'est la main de la chasteté contrainte qui arrange ces ajustemens voluptueux dont se parent les courtisannes. Là on les habille , mais on ne les imite pas ; on ne garde rien pour soi des ornemens séducteurs que l'on prodigue aux filles d'opéra. On travaille bien pour elles ; mais il n'est pas même permis de les voir. Imaginez des cuisinieres qui ne goûteroient jamais à la sauce : tel est l'état de ces filles gardées & travaillant sous l'œil de la sévérité aux attributs de la licence.

Mais la maîtresse du magasin est si étonnée elle-même de l'ordre miraculeux qu'elle a établi & qu'elle maintient , qu'elle le raconte à tout venant , comme un prodige continuel. On diroit que c'est une gageure qu'elle a faite à la face de l'univers , & qu'elle veut faire dire à l'histoire : dans Paris est une boutique de marchande de modes , où toutes les filles sont chastes ; & ce phénomène est dû à l'exemple de ma vertu & à ma vigilance.

Mais j'oublois que le travail des modes est un art ; art chéri , triomphant , qui dans ce siècle a reçu des honneurs , des distinctions. Cet art entre dans le palais des rois , y reçoit un accueil flatteur. La marchande de modes passe au milieu des gardes , pénétre l'appartement où la haute noblesse n'entre pas encore. Là on décide sur une robe , on prononce sur une coëffure , on examine tout le jeu d'un pli heureux. Les graces ajoutant aux dons de la nature , embellissent la majesté.

Mais qui mérite d'obtenir la gloire , ou de la main qui dessine ces ajustemens , ou de celle qui les exécute ? Problème difficile à résoudre. Peut-on dire ici , *inventes , tu vivras* ? Qui fait de quelle tête féminine part la féconde idée qui va changer tous les bonnets de l'Europe , & soumettre encore des portions de l'Amérique & de l'Asie à nos collets montés ?

La rivalité entre deux marchandes de modes a éclaté dernièrement , comme entre deux grands poëtes. Mais l'on a reconnu que

le génie ne dépendoit pas des longues études faites chez mademoiselle Alexandre , ou chez M. Baulard. Une petite marchande de modes de l'humble quai de Gesvres , bravant toutes les poétiques antécédentes , rejetant les documens des vieilles boutiques , s'élance , prend un coup-d'œil supérieur , renverse tout l'édifice de la science de ses rivales. Elle fait révolution , son génie brillant domine , & la voilà admise auprès du trône.

Aussi quand le cortège royal s'avance dans la capitale , que le pavé étincelle sous le fer des courfiers que monte une noble élite de guerriers , que tout le monde est aux fenêtres , que tous les regards plongent au fond du char étincelant , la reine , en passant , leve les yeux & honore d'un sourire sa marchande de modes.

Sa rivale en fêche de jalousie , murmure de ses succès , cherche à les rabaisser , ainsi que fait un journaliste dans ses feuilles contre un auteur applaudi. Mais la reine est l'arbitre des modes ; son goût fait loi , & sa loi est toujours gracieuse.

Les marchandes de modes ont couvert de leurs industrieux chiffons la France entière & les nations voisines. Tout ce qui concerne la parure a été adopté avec une espèce de fureur par toutes les femmes de l'Europe. C'est une contrefaçon universelle ; mais ces robes, ces garnitures, ces rubans, ces gazes, ces bonnets, ces plumes, ces blondes, ces chapeaux font aujourd'hui que quinze cents mille demoiselles nubiles ne se marieront pas.

Tout mari a peur de la marchande de modes, & ne l'envisage qu'avec effroi. Le célibataire, dès qu'il voit ces coëffures, ces ajustemens, ces panaches dont les femmes sont idolâtres, réfléchit, calcule & reste garçon. Mais les demoiselles vous diront qu'elles aiment autant des pous & des bonnets historiés que des maris. Soit,



CHAPITRE DXXXVII.

Carmélites.

UNE fille de Louis XV, Madame Louise de France, a pris le voile de Carmélite & a prononcé ses vœux dans le monastere de Saint-Denis. Ce renoncement à la cour pour les austérités du cloître a fait grand bruit dans le tems.

La duchesse de la Valliere, tendre amante de Louis XIV, se fit aussi Carmélite en 1675, & vécut trente-cinq ans dans les larmes de l'amour & de la pénitence.

Leur genre de vie est fort austere; mais la tempérance & une vie réglée font qu'elles poussent loin leur carriere. Le jeûne habituel alonge les jours de l'homme; & c'est dans les couvens qu'il faut chercher ces individus vivaces qui doivent au régime exact de longues années. Voilà un sujet de réflexions pour les mondains uniquement attachés à cette vie, & qui aiment à vivre; mais il ne faut pas

qu'ils se livrent à la gourmandise ; c'est ce que nous dit l'exemple des Carmélites , qu'une grande frugalité dans le boire & dans le manger , qu'une nourriture sévère & toujours égale , que la diette enfin accroît les forces vitales , & que la sobriété rigoureuse enterrera constamment l'intempérance.

Ainsi les sœurs Carmélites sont utiles en ce qu'elles donnent à tous les humains leurs freres une perpétuelle leçon ; en ce qu'elles prêchent le régime aux partisans de la bonne chère , à cette foule de gourmands qui ne peuvent s'imaginer qu'un peu de pain , de légumes & d'eau suffisent pour soutenir à la fois la vie , la santé & la force.

La sœur Louise-Marié de France , religieuse Carmélite à Saint-Denis , a eu la consolation de voir plusieurs Carmes déchauffés , animés tout-à-coup par son exemple , condamner le relâchement qui s'étoit glissé parmi eux sur quelques points de leur institut primitif , & religieux plus fervens , embrasser la règle dans toute sa rigueur.

La sœur Louise-Marie de France , pour protéger des vues aussi recommandables , supplia son auguste pere d'obtenir un bref du pape , qui les autorisât à vivre sous une discipline plus sévère ; & le bref du pape est venu récompenser l'héroïsme monastique de ces Carmes déchauffés , qui font à Charenton l'édification des sœurs Carmélites.

Si j'avois à trouver le plus heureux ou le plus malheureux des hommes , j'irois le chercher dans un cloître , a dit l'abbé Trublet. Cette réflexion a de la profondeur.

CHAPITRE DXXXVIII.

Mémoires imprimés.

SI les injures ne les défiguroient pas trop souvent , la société en retireroit un grand avantage dans les affaires litigieuses.

Comme il y a des hommes qui , par ton , ou plutôt par un secret intérêt , contredisent les choses les plus claires , les plus utiles , & ré-

duisent tout en problème , on a vu des *par-*
leurs assez ennemis de la justice & de l'ordre
 pour condamner cette défense publique de
 l'opprimé, toujours formidable à l'oppresser,
 & qui, en éclairant le public, dirige les ma-
 gistrats & peut leur sauver beaucoup d'écarts.
Vox populi, vox Dei.

Si la découverte de l'imprimerie est un
 présent divin fait aux hommes, c'est sur-tout
 lorsqu'elle peut servir à intéresser une nation
 entière, à la rendre attentive aux droits de
 l'infortuné sans nom & sans crédit. Rien ne
 doit plus irriter le méchant & l'homme injuste
 que l'idée de voir le flambeau subitement en-
 foncé dans les ténèbres, où ils cachoient leurs
 actions honteuses.

L'honnête homme ne craint point les re-
 cherches que l'on peut faire sur sa vie privée.
 Semblable à ce Romain vertueux, il habite-
 roit volontiers une maison diaphane. C'est
 donc une institution qui mérite d'être con-
 servée, que celle qui traduit d'abord, en pré-
 sence du public, les combats qui doivent se

porter sous l'œil des juges. Ils seront plus assurés dans leur marche , parce que la question aura été débattue & apperçue sous toutes ses faces.

La voix publique a une droiture & une force que le philosophe ne se laisse point d'admirer. Rarement elle s'égare ; & même lorsqu'elle se trompe , elle fait toujours des observations assez justes , dont on peut profiter.

Quand un peuple deviendra fin & rusé , l'injustice se perfectionnera chez lui dans l'art de se couvrir des apparences de l'équité. Ses voiles d'iniquités seront plus épais , & il n'y aura que des mains hardies qui pourront les déchirer.

Le riche a l'avantage sur le pauvre qu'il peut employer pour sa défense les plus hauts talens, appuyer son usurpation de tous les dehors imposans de l'éloquence. Le pauvre est seul. S'il n'a pas la ressource d'intéresser le public & de promettre à son défenseur la gloire qui accompagne le courage défintéressé , il succombera.

Le

Le plus terrible frein qu'on puisse opposer enfin à l'injustice qui foule aux pieds les loix dès qu'elle croit n'être pas apperçue , est la menace d'amener ses violences sourdes au grand jour. Alors elle frémira , elle accordera à la crainte de la honte ce qu'elle aura refusé au tribunal de la conscience.

Nous le répétons , il n'y a que l'homme dont la vie cherche l'ombre , qui puisse réclamer contre cet usage propre à démasquer les fourbes , à intimider les hypocrites , à comprimer le crime dans le cœur du méchant , qui craint plus ordinairement l'infamie que ses propres remords.

Ne dissimulons pas qu'on peut abuser de cet avantage , qu'on l'a fait ; & de quoi n'abuse-t-on point ? Mais les abus sont en trop petit nombre pour contrebalancer l'utilité qui résulte de la publicité des faits litigieux. Le vrai perce toujours ; il a un caractère qu'on ne peut méconnoître. Ce qui appartient à la calomnie , n'est point durable ; elle se trahit toujours par quelque côté. D'ail-

leurs les mémoires injurieux sont supprimés, & leurs auteurs flétris.

La profession des lettres devoit être indispensablement liée à celle d'avocat; ou plutôt ce ne devoit être, comme chez les anciens, qu'un seul & même état. Mais les vieux avocats, voulant se réserver exclusivement le droit lucratif de signer des *pieces d'écriture*, que le plus souvent ils n'ont pas faites, ont déclaré la guerre aux jeunes, afin d'éloigner des copartageans incommodes. Ils ont imaginé toutes les entraves pour ôter à une profession noble sa liberté, pour y briser le ressort des grandes ames. Ils se sont opposés à son affranchissement : de sorte qu'avec le *tableau*, l'ordre des avocats n'est plus aujourd'hui qu'une communauté de procureurs.

CH A P I T R E DXXXIX.

Maris. -

L E S maris ont paru adopter définitivement ces deux vers de la Noue :

La plainte est pour le fat , le bruit est pour le sot ;
L'honnête homme trompé s'éloigne & ne dit mot.

La honte ne rejaillit que sur celui qui semble la souffrir volontairement. Tant que les choses sont dans l'ombre , (& tout se passe aujourd'hui déceamment) un mari n'en est point responsable ; mais si elles parviennent au grand jour , il peut alors user de quelque rigueur. Ordinairement le mari ne fait point retentir les tribunaux de ses disgrâces domestiques ; il dit à sa femme : je ne veux pas causer vos malheurs ; soyez libre , jouissez de tel contrat de rente ; le revenu vous en sera payé en quelque lieu que vous vous transportiez : mais nous ne nous verrons plus. Je vous prie seulement de quitter la capitale pour quelque temps , afin d'effacer le bruit qui court. Une

nouvelle en détruit aisément une autre dans ce qays frivole.

Telle est l'honorable capitulation. La femme fait sonner bien haut le sacrifice de la capitale ; elle s'écrie : comment peut-on vivre en province ? En vain son intime amie lui dit qu'on vit maintenant à la parisienne dans presque toutes les villes ; elle veut que son mari lui fache gré de son départ , & qu'il augmente en conséquence la pension annuelle.

Les maris Parisiens ne sont pas des maîtres absolus dans leur maison ; leurs épouses ne sont point asservies à l'obéissance. Un air d'égalité regne entr'eux : point de ton marital ; chacun vit de son côté & choisit ses amusemens & ses sociétés. Persécuter sa femme , la contrarier , seroit une chose odieuse & généralement condamnée ; mais quelle que soit la vie particulière , jamais on ne manque aux égards que l'on se doit réciproquement. Voyez-les ensemble : c'est l'image de la concorde ; c'est le langage , sinon de l'amitié , au moins de la complaisance attentive. Jamais

les disputes intérieures ne sont remarquées de l'étranger : ce seroit un vrai scandale. La femme aigre , impérieuse , rencontre ordinairement un mari plus raisonnable , qui lui cede & ne fait que rire de ses caprices.

Liés intimement par leurs intérêts domestiques , ils les soutiennent de concert & avec prudence. La coutume de Paris donne aux femmes des droits très - étendus qu'elles n'ont point ailleurs : aussi sont - elles consultées sur toutes les affaires , qui ne se font que par leur entremise. Sans les femmes , aucune affaire ne se conclut.

Quelquefois deux époux , après avoir mené chacun une vie dissipée , viennent à se reconnoître , & se rapprochent sur la fin de leur carrière. Ils se pardonnent leurs torts réciproques. Une douce amitié fait alors le charme de leur vieillesse. Ils goûtent , quoiqu'un peu tard , ce bonheur domestique auquel rien ne peut suppléer. Tels se feroient aimés constamment toute leur vie , s'ils n'en eussent pas prononcé le serment à l'autel.

Il faut avertir les étrangers que tous les anciens contes faits sur la débonnairété des maris ne sont plus de mise dans aucune société ; qu'on ne parle des infidélités des femmes, que quand l'histoire est narrée en jolis petits vers : alors on peut la lire publiquement aux dames assemblées. Mais jamais on ne parle en prose des disgraces maritales ; il faut qu'elles aient un air poétique pour avoir cours dans le monde. On a vu des étourdis raconter en pleine table à des femmes leur propre histoire , sans y entendre malice. Cet accident fâcheux pouvant se renouveler dans une société , l'on est convenu généralement qu'on ne plaisanteroit plus dorénavant d'aucune manière sur les maris trompés ou débonnaires ; & cette loi bien conçue est fort sage.



CHAPITRE DXL.

Mimes d'un genre nouveau.

J'AI vu trois hommes doués d'un talent singulier. Ils imitoient parfaitement ce que personne ne songe à imiter , comme le bruit léger d'une mouche qui vole & bourdonne , d'une porte qui se ferme & de la clef qui tombe , d'un pot qui se casse. Vous entendez ensuite le chant de vingt religieuses , où vous distinguez les voix jeunes & les voix cassées ; une procession , un enterrement que coupe un embarras , la voix mesurée des prêtres & la voix rauque des voituriers. L'œil voit l'auteur qui crée tous ces tons différens , & l'oreille s'étonne de leur vérité & de leur précision.

Le même homme à table se métamorphose rapidement en plusieurs personnages , pleure , rit , chante , sanglotte , éternue , touffe , fait le

sourd, le niais, l'aveugle, le goutteux. Chaque tableau passe comme un éclair ; ce sont des nuances fines , délicates , promptes , qui donnent à la physionomie des physionomies diverses , & qui lui impriment une prodigieuse & incroyable mobilité.

Il seroit impossible de donner aux étrangers une idée de ce talent rare & pittoresque ; il faut le voir. S'il est impossible à la plume de représenter le jeu pathétique de la Dumefnil , les graces de feu Poisson , la naïveté de mademoiselle Dangeville , il me seroit encore plus difficile de décrire le jeu fin de ces mimes. Heureux imitateurs des accidens variés de la nature , elle leur fournit une multitude de traits qu'on n'a jamais songé à faire passer sur nos théâtres. Nos salles seroient trop vastes pour ces imitations fines & déliées , qui déguisent l'art avec tant d'adresse. Il faut voir & entendre ces mimes ; & lorsqu'on les a vus & entendus , on a peine à comprendre comment l'art a pu s'approcher de ce point de perfection. Sortez d'au-

près d'eux , & allez voir Préville , comédien du roi : son jeu ne vous paroîtra plus qu'une grimace , une charge perpétuelle , une attitude maniérée.

C H A P I T R E D X L I .

Hôtel de la Force.

CET hôtel appartenoit à Jacques de Caumont , *duc de la Force*. Le hasard a voulu qu'il devînt une véritable maison-de-force , & l'on n'ôtera plus désormais de la tête du petit peuple que cet *hôtel de la Force* prend sa dénomination des guichets , des clefs & des larges verroux. Ainsi l'origine de plusieurs antiquités est devenue équivoque par l'ignorance ou l'entêtement du peuple.

Cette prison est un exemple du bien qu'amènent les justes réclamations des écrivains plaidant la cause de l'humanité. Il faut donc écrire , ou plutôt tourmenter la partie qui gouverne. La punition d'une faute n'est plus

un supplice, l'imprudence ne se trouve plus à côté du crime ; on n'y a point creusé ces cachots & ces souterrains , où je ne fais quel oubli cruel ajoutoit à la rigueur de la loi.

Louis XVI (qu'il en soit béni !) jetant un regard paternel sur ces lieux d'horreur & de misère , a accordé aux prisonniers les commodités qui peuvent alléger leur état , & ôter aux infortunés , quels qu'ils soient , le sentiment affreux du désespoir. La question a été anéantie ainsi que les cachots , & l'on reconnoît aujourd'hui que c'étoit une cruauté gratuite.

Louis XVI a donné plusieurs édits bien-faiteurs de cette espece. Il ne faudroit pas d'autres trophées à l'entour de sa statue , que le titre de ces édits publiés sous son regne. La nation en attend de nouveaux aussi favorables à la partie souffrante. Ils viendront.... Oh , qu'il est beau de voir un homme en-châssé dans un roi !





T A B L E

D E S C H A P I T R E S .

CHAP. CCCCLV. <i>Décrotteurs.</i>	page 1
CHAP. CCCCLVI. <i>Gouvernantes.</i>	8
CHAP. CCCCLVII. <i>Peintres en Portraits.</i>	14
CHAP. CCCCLVIII. <i>Joueurs d'Instrumens.</i>	18
CHAP. CCCCLIX. <i>Curés.</i>	20
CHAP. CCCCLX. <i>Emeutes.</i>	26
CHAP. CCCCLXI. <i>Le Diacre Pâris.</i>	31
CHAP. CCCCLXII. <i>Roué.</i>	35
CHAP. CCCCLXIII. <i>Chanteurs publics.</i>	40
CHAP. CCCCLXIV. <i>Lait d'ânesse.</i>	43
CHAP. CCCCLXV. <i>Anon.</i>	44
CHAP. CCCCLXVI. <i>Accouchée.</i>	46
CHAP. CCCCLXVII. <i>Bacchantes.</i>	51
CHAP. CCCCLXVIII. <i>Cachets.</i>	53
CHAP. CCCCLXIX. <i>L'Ours.</i>	56
CHAP. CCCCLXX. <i>Hôtel des Invalides.</i>	58

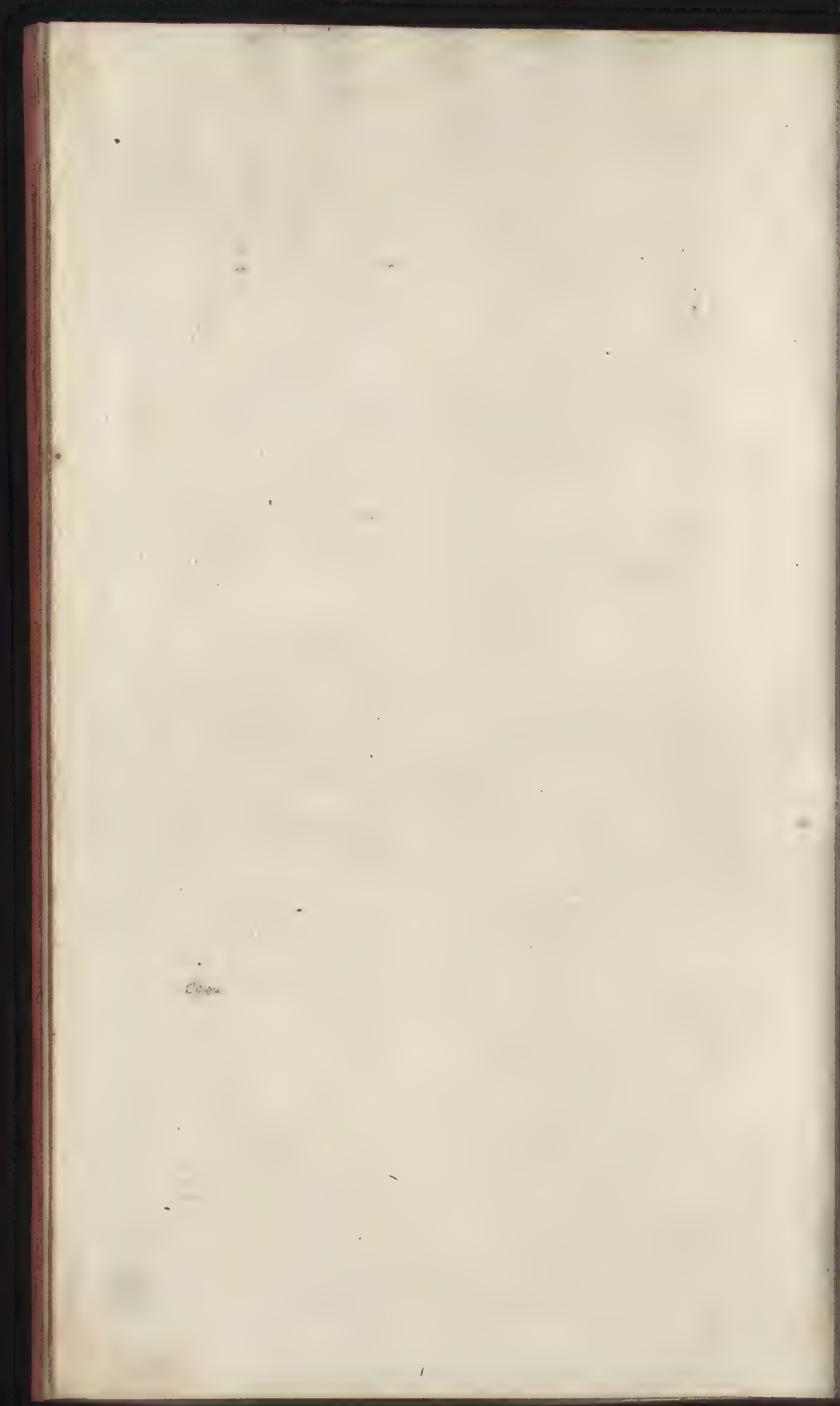
CHAP. CCCCLXXI. <i>Châtelet.</i>	63
CHAP. CCCCLXXII. <i>Armoiries de la Ville.</i>	67
CHAP. CCCCLXXIII. <i>Démolition du Petit-Châtelet.</i>	69
CHAP. CCCCLXXIV. <i>L'arcade Saint-Jean.</i>	71
CHAP. CCCCLXXV. <i>Saints défigurés.</i>	72
CHAP. CCCCLXXVI. <i>Samaritaine.</i>	74
CHAP. CCCCLXXVII. <i>A trois pour un liard les Anglois.</i>	75
CHAP. CCCCLXXVIII. <i>Monter à cheval.</i>	76
CHAP. CCCCLXXIX. <i>Chaise-à-Porteur.</i>	77
CHAP. CCCCLXXX. <i>Fouette Cocher.</i>	79
CHAP. CCCCLXXXI. <i>Peaux de Lapins.</i>	82
CHAP. CCCCLXXXII. <i>Porcs.</i>	84
CHAP. CCCCLXXXIII. <i>Placards.</i>	85
CHAP. CCCCLXXXIV. <i>Afficheurs.</i>	89
CHAP. CCCCLXXXV. <i>Estampes licentieuses.</i>	92
CHAP. CCCCLXXXVI. <i>Tapisseries.</i>	94
CHAP. CCCCLXXXVII. <i>Jardin du Palais-Royal.</i>	98

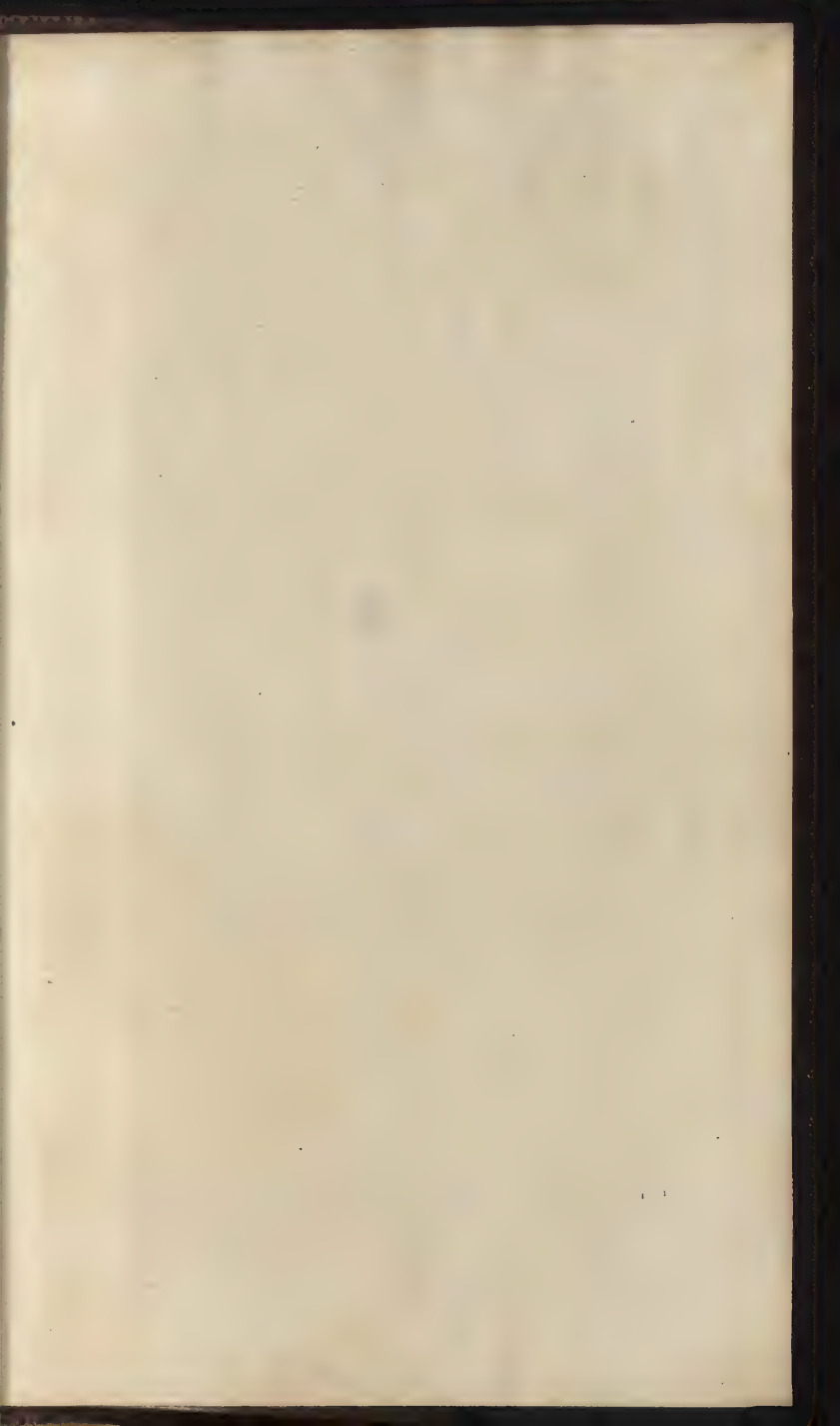
CHAP. CCCCLXXXVIII.	<i>Coutume.</i>	101
CHAP. CCCCLXXXIX.	<i>Commissaires.</i>	105
CHAP. CCCXC.	<i>Messe de minuit.</i>	111
CHAP. CCCXCI.	<i>Boutiques de Perru-</i> <i>quiers.</i>	115
CHAP. CCCXCII.	<i>Femmes-de-Chambre.</i>	122
CHAP. CCCXCIII.	<i>Comédie clandestine.</i>	128
CHAP. CCCXCIV.	<i>La Fête des Rois.</i>	131
CHAP. CCCXCV.	<i>Almanach des Muses.</i>	134
CHAP. CCCXCVI.	<i>Bagarre.</i>	138
CHAP. CCCXCVII.	<i>Reves politiques.</i>	143
CHAP. CCCXCVIII.	<i>Toilette.</i>	148
CHAP. CCCXCIX.	<i>Pots de fleurs.</i>	153
CHAP. D.	<i>Les Accords.</i>	155
CHAP. DI.	<i>Saint-Denis en France.</i>	157
CHAP. DII.	<i>Auteur du Système de la Na-</i> <i>ture.</i>	164
CHAP. DIII.	<i>Tours de Filoux.</i>	173
CHAP. DIV.	<i>Les Rogations.</i>	178
CHAP. DV.	<i>Le Landi.</i>	181
CHAP. DVI.	<i>Jurés-Crieurs.</i>	185
CHAP. DVII.	<i>Confesseurs.</i>	187

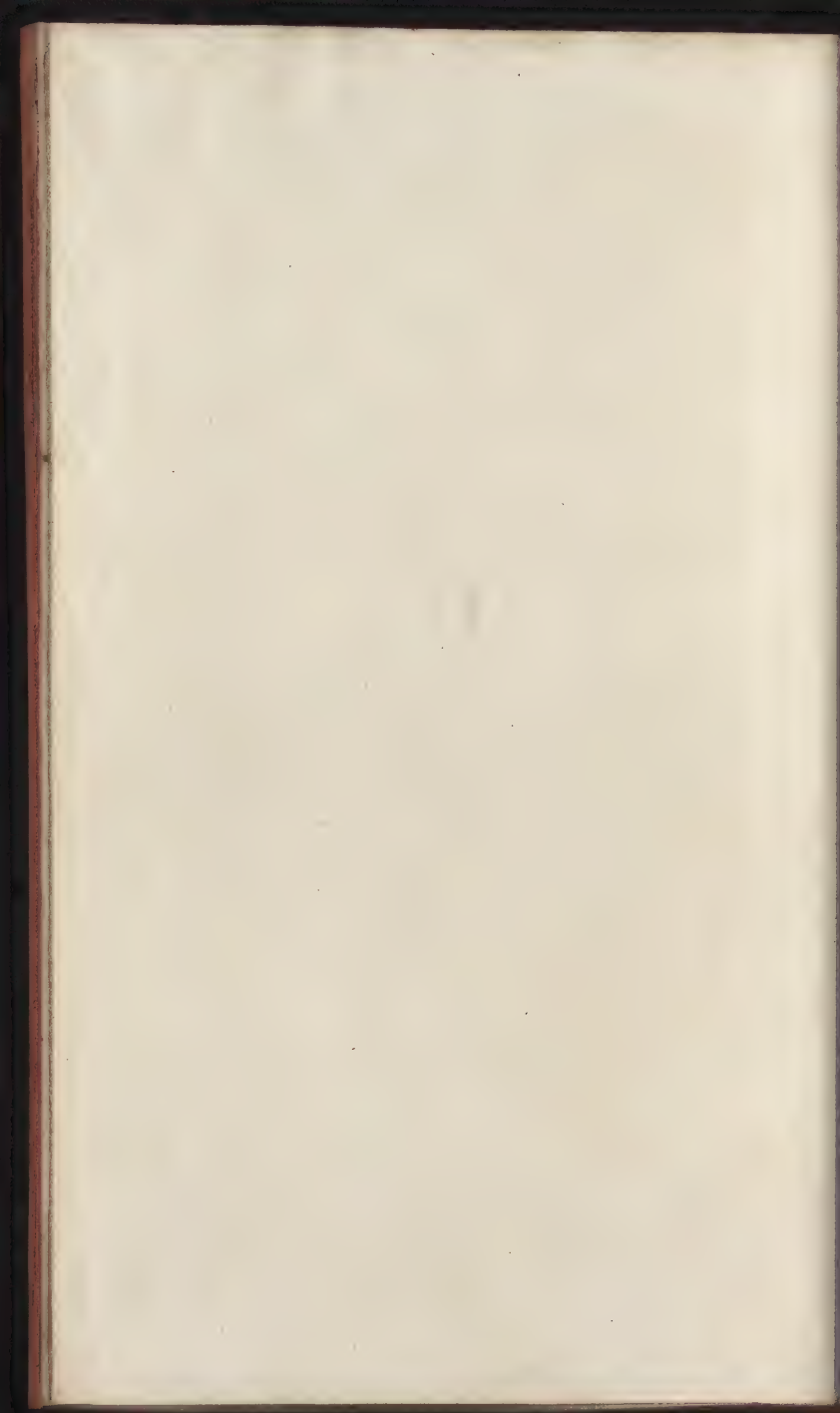
CHAP. DVIII. <i>Docteurs de Sorbonne.</i>	193
CHAP. DIX. <i>Bureau qui manque à Paris.</i>	196
CHAP. DX. <i>Chartreux.</i>	199
CHAP. DXI. <i>Arsenal.</i>	201
CHAP. DXII. <i>Livres de Paroisse.</i>	203
CHAP. DXIII. <i>Portes des spectacles.</i>	206
CHAP. DXIV. <i>Edits.</i>	211
CHAP. DXV. <i>College Royal.</i>	213
CHAP. DXVI. <i>Falots.</i>	218
CHAP. DXVII. <i>Enthousiasme.</i>	223
CHAP. DXVIII. <i>Economistes.</i>	226
CHAP. DXIX. <i>Martinistes.</i>	233
CHAP. DXX. <i>Para-tonnerre.</i>	238
CHAP. DXXI. <i>Jolûtes.</i>	242
CHAP. DXXII. <i>Gluck.</i>	245
CHAP. DXXIII. <i>Ecrits de Voltaire.</i>	254
CHAP. DXXIV. <i>Mausolées.</i>	264
CHAP. DXXV. <i>Charades.</i>	269
CHAP. DXXVI. <i>Acheteurs de rentes viagères.</i>	272
CHAP. DXXVII. <i>Vaches.</i>	287
CHAP. DXXVIII. <i>Petits Negres.</i>	290
CHAP. DXXIX. <i>Figure équestre de Henri IV.</i>	292

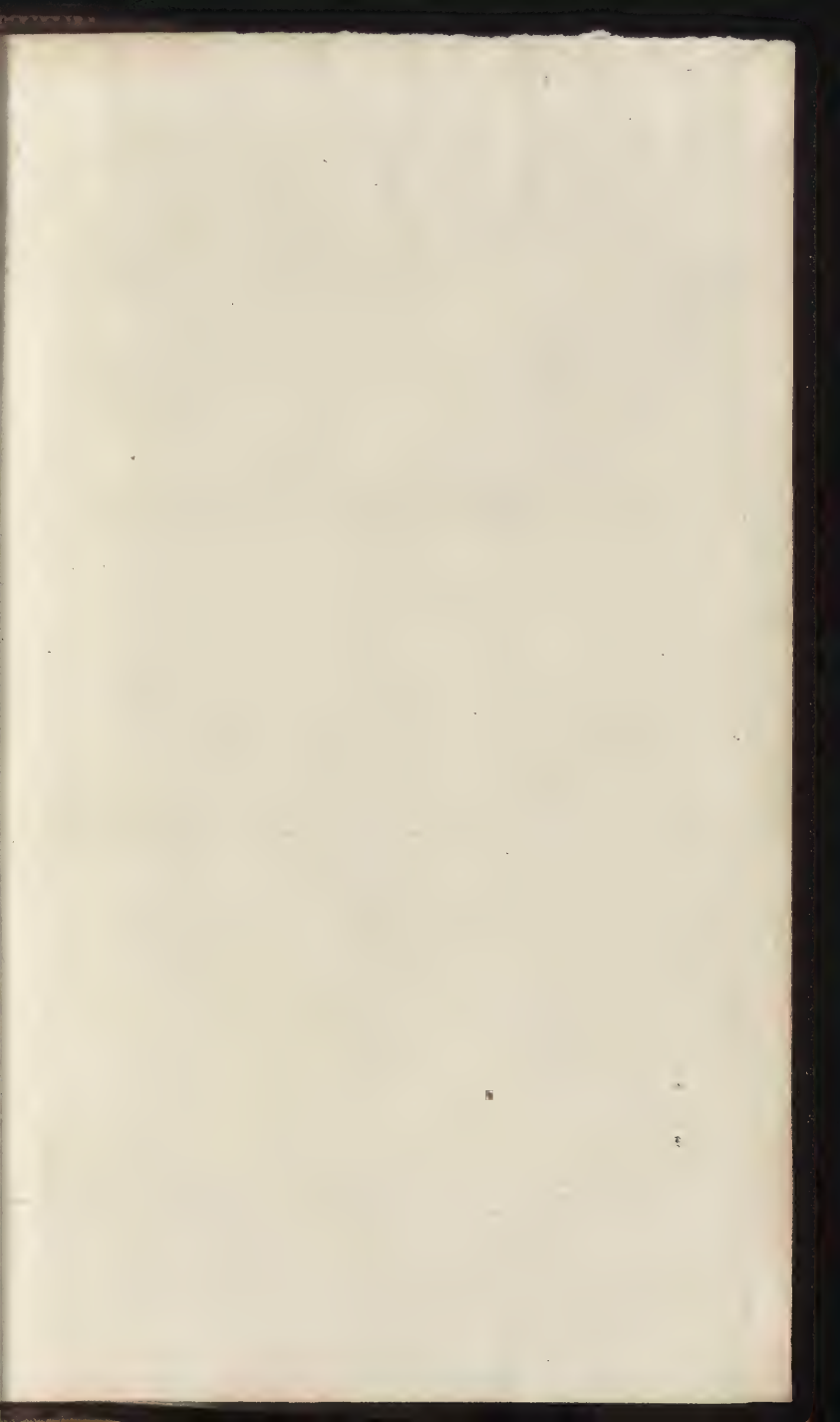
CHAP. DXXX. <i>Dictionnaires.</i>	294
CHAP. DXXXI. <i>Musées.</i>	297
CHAP. DXXXII. <i>Bureaux d'Esprit.</i>	299
CHAP. DXXXIII. <i>Monsieur le Public.</i>	303
CHAP. DXXXIV. <i>Anecdote.</i>	305
CHAP. DXXXV. <i>Pieces de deux sols.</i>	307
CHAP. DXXXVI. <i>Marchandes de modes.</i>	308
CHAP. DXXXVII. <i>Carmélites.</i>	316
CHAP. DXXXVIII. <i>Mémoires imprimés.</i>	318
CHAP. DXXXIX. <i>Maris.</i>	323
CHAP. DXL. <i>Mimes d'un genre nouveau.</i>	327
CHAP. DXLI. <i>Hôtel de la Force.</i>	329

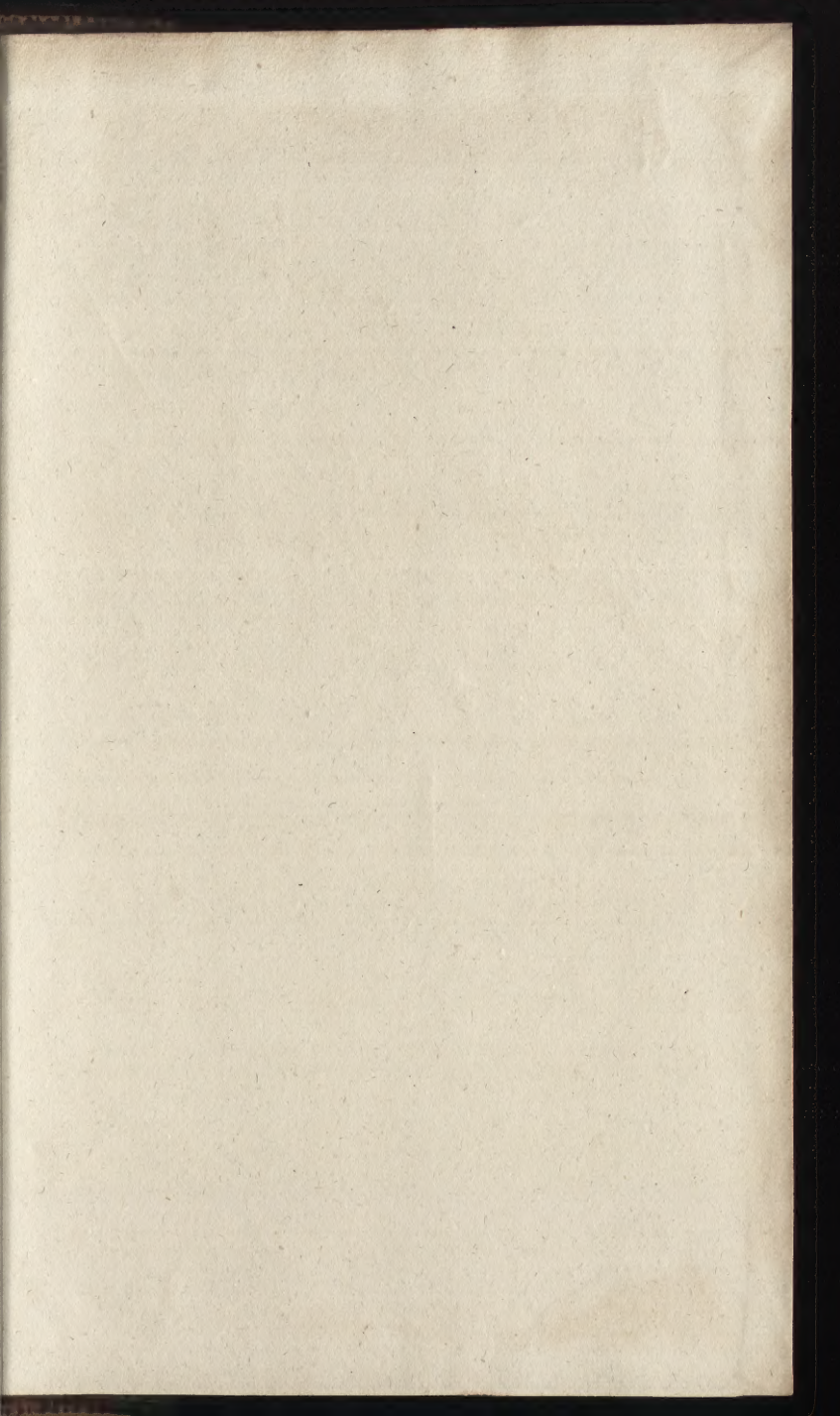
Fin du tome VI.

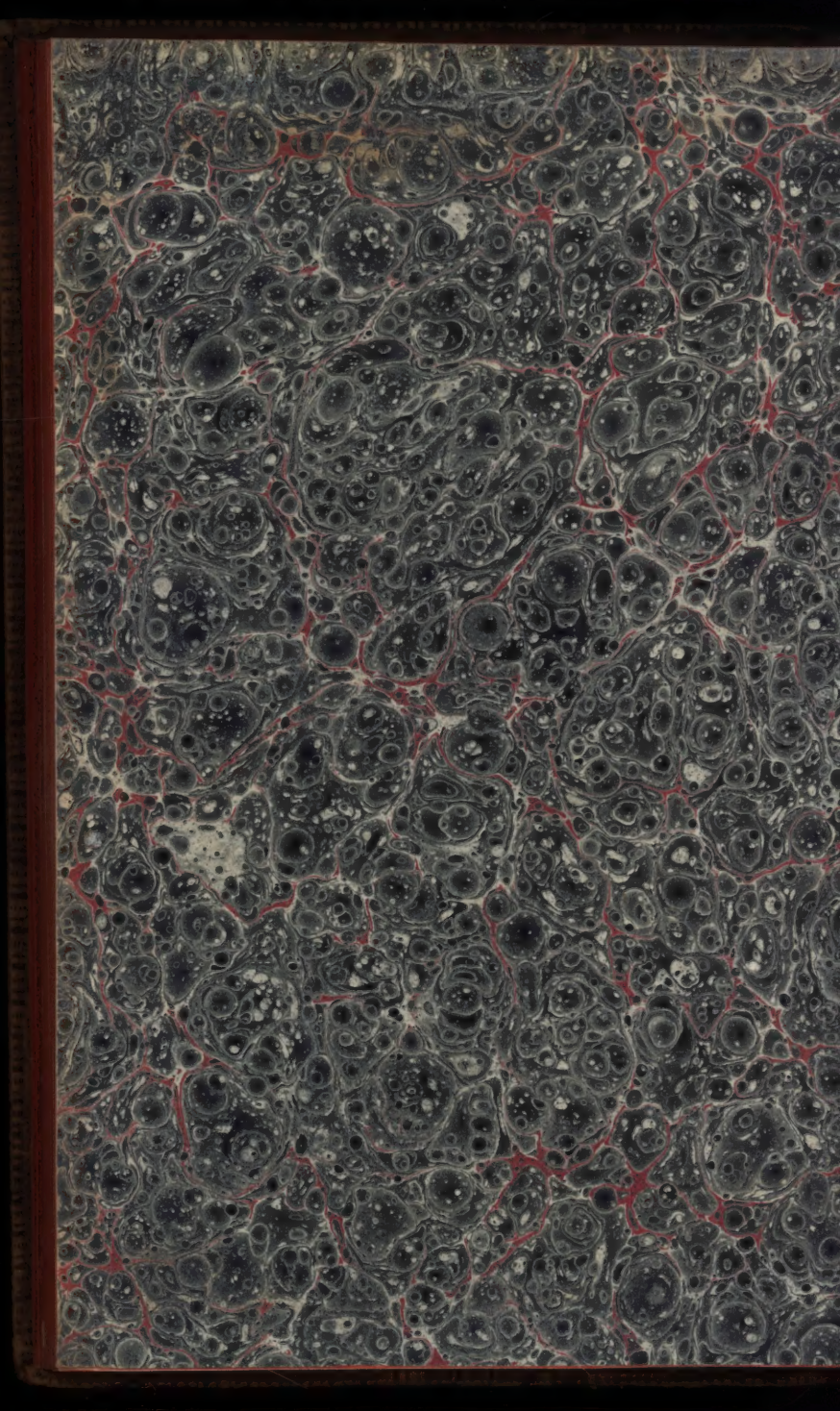












SPECIAL

87B

13232

v.6

THE GETTY CENTER
LIBRARY

